

# L'Endura et le Trésor de Montségur

La première édition de cet ouvrage  
a vu le jour à Lavelanet, en juillet 2016.

© RENÉ BRIOLE, Montségur, 2016  
ISBN 978-2-911129-25-4

Maurice-Armand Briole  
René Briole

L'Endura  
*et*  
le Trésor de  
Montségur

*Roman historique*



COUVERTURE ET ILLUSTRATIONS  
René Briole



## L'ENDURA D'ALAZAÏS

**L**E LENDEMAIN du jour où le seigneur de Montségur Pierre-Roger promet aux Français de rendre la place à l'issue d'une trêve de deux semaines, le soleil se leva sur Montségur silencieux. Au-delà des lices occupées par quelques sergents de la garnison, fatiguées, les troupes du roi montaient la garde à une portée d'arbalète. Il faisait frais en ce début de mars et les soldats allumaient des feux auxquels ils se chauffaient, tandis qu'un pâle soleil se hissait lentement à l'Est, sur l'horizon que des croupes boisées maintenaient dans l'ombre. Ainsi de nombreuses fumées soulignaient la pente ouest qui menait au château. Il en montait aussi de la vallée où des troupes étaient également cantonnées et du pog lui-même, dans la partie située entre la tour de guet à son extrémité et le château de Raymond de Péreilhe. Presque tout le pog était occupé et tenu par les Français et les Gascons, si bien que les assiégés se rendaient compte que toute fuite leur était interdite. La vaste enceinte où tous s'étaient réfugiés se vida tôt d'une partie de ses occupants qui regagnèrent leurs maisons, du moins ce qu'il en restait ; car nombre d'entre elles avait été touchées par des boulets en pierre et étaient éventrées.

Le fracas et les cris des combats avaient cessé. Un calme insolite leur avait succédé dès la veille. Un grand soulagement s'était emparé des hommes et des femmes, qui n'avaient plus à craindre le carreau d'arbalète furtif et meurtrier ou le projectile destructeur. Leur sommeil avait été lourd de fatigue.

Jordan accompagnait son amasia Alazaïs qui portait dans ses bras le petit Jordanet. Leur maison avait été pillée mais demeurait intacte. La femme et l'enfant s'y réfugièrent pour la journée tandis que Jordan retournait au château où il ne manquait pas de travail. Les structures en bois avaient subi de forts dommages. Les lourds boulets de pierre lancés par les machines du roi n'avaient heureusement pas tous atteint leur but, mais ils avaient été nombreux cependant à crever toitures et planchers.

Jordan le charpentier n'avait guère de répit depuis qu'une baliste avait été installée par les assaillants à portée des murailles. Il avait fallu réparer, consolider, remplacer les pièces de bois brisées, restaurer les planchers ainsi que les toits. Il était épuisé par ce chantier sans cesse renouvelé, mais il avait été requis par le seigneur et ne pouvait se dérober. Par ailleurs, il n'aurait su abandonner aux intempéries les gens qui l'avaient accueilli et qu'il connaissait tous, qu'il respectait et qu'il aimait.

Il avait fui Lavelanet lors des premières enquêtes de l'Inquisition huit ans auparavant et était venu comme beaucoup se réfugier à Montségur, tête et siège de l'Église cathare, car le lieu était sûr mais aussi parce qu'il était un adepte des Bons Hommes, que son père et sa mère lui avaient appris à vénérer depuis son plus jeune âge. Il était un croyant et ne manquait pas de faire les trois génuflexions rituelles lorsqu'il rencontrait un Parfait, en lui demandant sa bénédiction. Et des Parfaits, il y en avait beaucoup à Montségur, ainsi que des Parfaites.

Jordan avait quitté à regret la maison familiale mais il ne pouvait échapper à la coutume qui voulait que le cadet quitte le foyer à sa majorité pour laisser l'aîné devenir le compagnon du père, charpentier de son état. Lui, qui après un long apprentissage était devenu valet, devait aller gagner ses galons de compa-

gnon sur d'autres chantiers où il pouvait se perfectionner sans être une charge pour ses parents. Son père l'avait pourvu de quelques sous et surtout des indispensables outils : hache, scie, tarière, plane et herminette, qui devinrent ses biens les plus précieux.

Sa mère l'encouragea à monter à Montségur où de nombreux réfugiés convergeaient en cet an de grâce de 1228.

D'une part il y avait là du travail pour loger ce surcroît de population, d'autre part le castrum n'était pas loin et son cadet pourrait revenir souvent à la maison. Enfin, cela la rassurait de savoir que la présence des Parfaits et des croyants assurerait à son fils un accompagnement spirituel de bon aloi. Car elle-même était croyante et fréquentait, à Lavelanet, les maisons tenues par des Parfaites.



Ainsi Jordan était-il venu à Montségur.

Il avait offert ses services au seigneur qui l'avait adressé au maître charpentier du castrum. Ce dernier avait tout d'abord inspecté les outils du postulant et les avait trouvés bien tenus. Puis il l'avait engagé à l'essai comme valet pour une semaine et lui avait aussitôt confié la confection d'une porte. Satisfait du travail du garçon, il l'avait embauché, logé et nourri, à deux sols toulza la semaine.

Le travail ne manquait pas et Jordan était vaillant. Il était fort, heureusement de solide constitution, car le travail était rude en ce temps-là pour les charpentiers, en général pour tous. Ainsi le valet Jordan devait-il équarrir des poutres, appointir des pieux, scier des planches et, d'une façon générale, transformer les grumes que livraient les bûcherons ; ce, de l'aube au crépuscule et sans répit. Après la soupe du soir, il sombrait dans un lourd sommeil.

Peu à peu, toutefois, il s'aguerrissait. Il devint plus fort physiquement. À quinze ans, il était un homme fait, solide sur ses

courtes jambes – il n'était pas grand –, doté de larges épaules et de bras puissants. Sa carrure et son fin visage imberbe, éclairé par des yeux clairs dont la douceur étonnait, ne manquèrent pas de lui valoir les sourires des pucelles du voisinage.

La belle Alazaïs, de deux ans sa cadette, attira particulièrement ses regards. C'était la fille de la fournière (la boulangère) Guilherme d'en Marty, dont on savait qu'elle s'était donnée à la religion cathare. Elle vivait seule avec sa sòcia qui l'aidait à faire le pain. On les voyait souvent toutes trois par les chemins, portant sur la tête un fagot destiné à chauffer le four. Alazaïs venait très souvent à l'atelier du charpentier pour récupérer des déchets de bois destinés au même usage, et le dimanche elle apportait un beau pain tout chaud en paiement.

Jordan bientôt, tout en travaillant, se surprit à penser à elle et à attendre impatiemment sa venue. De son côté, Alazaïs vint plus souvent et s'attarda à regarder Jordan travailler. Entre les deux jeunes gens naquit une amitié qui ne tarda pas à devenir amour. Cela se traduisit durant de nombreux mois par une fréquentation conjointe aux prêches de Guilhabert de Castres le dimanche, en compagnie de la mère d'Alazaïs laquelle, compréhensive, permit un jour à sa fille de se donner à son amoureux sous son propre toit. Dès lors, après avoir béni leur union charnelle en Parfaite qu'elle était, Jordan vint habiter dans sa maison en attendant d'en bâtir une pour lui et son amasia. Un an plus tard naissait une fille qui mourut lors du rude hiver de 1234. Jordan, qui avait bâti de ses mains une minuscule maison sur le pog, au nord-ouest du château de Raymond de Péreilhe, en fut très affecté et Alazaïs était inconsolable.

Le petit corps fut porté au pied du roc du castrum pour y être enseveli. Le Parfait Guillaume Huraud de Lanta, à la requête de la fournière, vint dans la maison de Jordan afin de prodiguer au jeune couple des paroles consolatrices. Cet événement rapprocha encore davantage Alazaïs et son compagnon de la communauté cathare, et il s'en fallut de peu que la jeune mère éplorée ne demande le consolamentum. Jordan dut déployer des trésors

de tendresse et les arguments les plus persuasifs pour l'en dissuader, car cela les eût entraînés à renoncer l'un à l'autre, malgré leur jeunesse. Alazaïs se laissa finalement convaincre mais elle rechercha désormais plus assidûment la compagnie des Parfaits et Jordan la suivit.

La vie reprit et le charpentier eut beaucoup à faire, car les réfugiés affluèrent à Montségur en raison de l'activité inquisitoriale dans « la plaine ».

Jordanet naquit cinq ans plus tard, pour Noël, peu de temps après que ne se répande la nouvelle de la reddition de Peyreper-tuse. Cette naissance eût été un heureux présage si la chute de la forteresse ne l'avait assombri. La crainte s'empara des habitants de Montségur car Peyreper-tuse avait la réputation d'être inexpugnable, tout autant que la citadelle de Raymond de Péreilhe.

Jordan, à vingt-cinq ans, était un solide gaillard estimé de tous pour la qualité de son travail. Être père d'un garçon l'avait comblé. Il était désormais compagnon confirmé et le charpentier du château se reposait entièrement sur lui. Du seigneur au plus humble des résidents du pog, tous le connaissaient et le respectaient.

Le jeune homme ne manquait aucun prêche, aucune réunion, tout comme Alazaïs. Cette dernière tenait parfaitement sa domus que Jordan avait agrandie peu à peu. Le couple était apprécié du voisinage pour sa serviabilité et sa gentillesse. Nombreux furent les visiteurs qui vinrent voir l'enfant avec un petit cadeau. Celui-ci était simple certes, car on n'était pas riche sur le pog, à part quelques nobles du pays d'Olmes et de l'Aude. Le maître charpentier apporta néanmoins deux sols toulza et Pierre-Roger de Mirepoix envoya un sergent porter une petite couverture en laine.

Jordan demeura plusieurs jours aux côtés d'Alazaïs et du petit Jordanet car la neige couvrait le pog et le froid sévissait, ralentissant toute activité. Il en profita pour figoler le berceau qu'il avait construit et pour faire quelques aménagements destinés à rendre sa demeure plus confortable. Elle était située à une portée

d'arbalète des murailles du château, au nord-est de celui-ci, à peu de distance de la barbacane est, dans un creux de rocher, appuyée contre ce dernier. Elle était à l'abri des vents d'Ouest mais prêtait son flanc gauche à la bise du Nord, laquelle sévissait en cette époque de l'année.



Quatre ans plus tard, lors des combats qui avaient suivi la prise de la tour de l'Est par les Gascons en novembre 1243, Jordan et Alazaïs s'étaient réfugiés au château comme tant d'autres. Le maître charpentier les avait accueillis et hébergés. Aussi le compagnon charpentier fut-il heureux de retrouver sa maison en état. Il confia son fils et Alazaïs aux voisins qui avaient eux aussi réintégré leur domus et s'en fut, soucieux néanmoins de devoir les abandonner. Les Gascons n'étaient pas loin. Ils occupaient les tours et les défenses conquises au cours de combats meurtriers. Leur voisinage inquiétait Jordan qui se promit de revenir le plus tôt possible auprès de sa famille.

Pendant qu'il remontait le sentier en direction du château, il était obsédé par la nécessité de trouver de la nourriture pour Jordanet et sa mère. Par la peur également de ce qui risquait d'arriver à Alazaïs si les Gascons la trouvaient.

N'y tenant plus, il fit soudain demi-tour et courut vers sa demeure. Cette dernière était trop près des lignes ennemies. Il allait confier sa famille à la mère d'Alazaïs dont la maison était située à quelques pas au-dessous du donjon. Des cris lui donnèrent des ailes. En un instant il avait dévalé la pente et dans un dernier effort atteignit le rocher auquel s'adossait sa cabane et celle de ses voisins.

Deux Gascons armés s'affairaient à enfoncer sa porte.

Le sang lui monta à la tête. Il ramassa une grosse pierre et se précipita. Il porta un coup terrible dans le dos à l'un des agresseurs, lui brisant la colonne vertébrale. Tandis que ce dernier tombait avec un grand cri, le second se retourna, un couteau à la

main. Jordan, qui n'avait pas lâché sa pierre, recula devant la menace. C'est alors que deux de ses voisins vinrent à sa rescousse, armés de bâtons. L'un d'eux en asséna un coup au visage du Gascon à toute volée. Puis les choses s'enchaînèrent très rapidement. Jordan se précipita sur l'homme aveuglé par le sang, le désarma, ôta son chapeau de fer et lui martela le crâne avec sa pierre jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

Puis il appela Alazaïs qui ouvrit la porte. Prenant Jordanet dans ses bras et son amasia par la main, il fila vers le château, suivi de près par ses voisins qui craignaient des représailles. Avant de partir, il avait ramassé le couteau du Gascon tué, tandis que ses amis s'emparaient des armes du second.

Le petit groupe se hâtait, redoutant le moment où il atteindrait la crête dont il devait obligatoirement emprunter un passage visible depuis la tour occupée par l'ennemi. Heureusement, le passage en question n'était long que d'une dizaine de pas... Lorsqu'ils y parvinrent, ils s'arrêtèrent et décidèrent d'un commun accord que la famille de Jordan passerait en tête. Ce qui fut fait. Au passage du second groupe, un carreau d'arbalète siffla et ricocha sur le rocher, n'atteignant personne. Tous passèrent sans dommage et se dispersèrent au pied des murailles. Jordan conduisit Alazaïs et Jordanet chez la mère de cette dernière. Puis il se rendit au château et demanda à parler au seigneur Pierre-Roger.

L'incident n'était pas passé inaperçu et le chef de la garnison, déjà au courant, reçut Jordan qui lui relata les faits dont il était responsable. Ils constituaient une rupture de la trêve et pouvaient être lourds de conséquences. Toutefois, l'agression venait de l'autre partie et avait provoqué la réaction brutale du charpentier, soucieux de protéger sa famille. Ses voisins en témoignèrent.

Pierre-Roger de Mirepoix envoya une estafette au chef des croisés pour que les circonstances de l'affrontement soient expliquées. En raison des deux morts imputables à Jordan, dès le lendemain Pierre-Roger proposait pour clore l'incident de mettre le

charpentier à la disposition des croisés qui ne manqueraient pas d'avoir besoin de ses services. La proposition fut acceptée.

Le versant nord du pog, en apparence inaccessible, comportait plusieurs voies d'accès, parfaitement secrètes, nécessitant l'emploi d'échelles ou de cordes. Jordan les connaissait pour les avoir équipées. En bordure de l'une d'entre elles s'ouvrait une petite grotte camouflée par la végétation de la pente et qu'il avait par hasard découverte. Il y conduisit Alazaïs et Jordanet qui s'y cachèrent. Car Jordan avait décidé de fuir. Pour cela, il fallait attendre le moment propice et notamment que les Français, qui campaient sur la colline faisant face aux abrupts nord du pog, aient levé le camp. Il mettrait à profit cette attente pour apporter quelques provisions au refuge souterrain de sa famille. La mère d'Alazaïs, à qui il avait proposé de se joindre à eux, avait refusé et béni sa fille et son petit-fils, ainsi que Jordan. Une larme avait alors coulé sur sa joue ridée. Elle pensait qu'elle ne les reverrait pas. Elle avait remis du pain à sa fille et une bourse contenant ses économies : une somme relativement importante en deniers d'argent et sols toulza qu'Alazaïs s'empressa de cacher dans une faille du rocher, aux abords de la grotte où Jordan l'avait abritée pour un temps. Ces préparatifs faits, l'itinéraire d'évasion du pog reconnu, Jordan se prépara, ne sachant ce qui l'attendait le lendemain, lorsqu'il se rendrait dans le camp des Français.



Il dort dans la grotte avec sa famille. Son sommeil fut agité. Dès l'aube, obéissant à l'ordre que Pierre-Roger lui avait donné, il monta vers le château puis, s'étant fait reconnaître par les sergents, descendit par le chemin qui, traversant les fortifications ouest, menait au pied de la montagne.

Après avoir franchi la dernière palissade, il annonça sa qualité d'une voix forte mais mal assurée. On lui dit d'avancer, ce qu'il fit à pas mesurés, redoutant qu'un carreau d'arbalète ne lui troue la poitrine. Lorsqu'il parvint au feu autour duquel une dizaine

d'hommes en armes se chauffaient, le silence se fit parmi ces derniers qui regardèrent Jordan comme une bête curieuse. Celui qui commandait lança un ordre. Deux sergents encadrèrent le charpentier et le conduisirent plus loin vers le col, jusqu'à une tente dressée sur un monticule. À l'appel des sergents en sortit un homme, visiblement chevalier : il portait tabar et épée. C'était le sénéchal Hugues des Arcis en personne.

D'un ton rogue, il s'adressa à Jordan qui ne comprit pas ce qu'il lui disait ; le sénéchal parlait français et lui ne parlait que l'occitan. On alla chercher un interprète qui traduisit. Il était ordonné au charpentier de confectionner trente douzaines de pals, de deux toises soit douze pieds (3,90 mètres) de long, et de les planter en terre pour former un enclos rectangulaire de douze caunes de Bélesta sur six (vingt mètres par dix). L'endroit où implanter l'enclos lui fut indiqué : le replat qui succédait à la pente descendant du castrum. Pour cela, il disposerait de douze jours et de deux aides ou manœuvres. Le bois serait livré en charrettes par des bûcherons. Les chutes de bois devraient être conservées et entassées dans l'enclos, lequel serait garni de fagots de bois mort. À ces dernières précisions, Jordan comprit qu'il était chargé de confectionner un bûcher. Il frémit à l'idée que ce dernier était destiné au supplice des Bons Hommes réfugiés là-haut à Montségur. La taille de l'enclos lui fit craindre le pire. Allait-on brûler tous les habitants Parfaits et croyants ? Hommes, femmes et enfants ? Un frisson d'horreur le parcourut.

Son interlocuteur perçut son émotion et lui fit dire qu'il devrait préparer au moins trois douzaines de pals par jour et que l'ouvrage dont il avait la charge devrait être terminé dans douze jours, sous peine d'être pendu haut et court.

Jordan comprit que la menace était sérieuse. Il demanda l'autorisation d'aller chercher ses outils au château. La permission fut accordée, assortie d'un avertissement sévère : s'il ne revenait pas dans une heure, la trêve serait considérée comme rompue, il serait recherché et pendu.



Jordan se hâta de gravir le pog. Il se rendit d'abord à l'atelier pour prendre sa scie et sa hache : il s'enquit de l'endroit où travaillait le charpentier, trouva celui-ci et lui exposa brièvement la situation. Il courut ensuite chez la fournière, répéta son exposé, indiqua avec précision l'endroit où se cachait Alazaïs et Jordanet et demanda à Guilherme qu'elle veille sur eux et les nourrisse en attendant son retour, dans deux semaines au plus tard. Puis il redescendit en courant vers les lignes des Français. Il se mit aussitôt à sa tâche, avant que le soleil ne fût haut dans le ciel.



Guilherme d'en Marty, dès que son pain fut cuit, confia sa maison à sa sòcia, s'arma d'un solide bâton ferré et entreprit de descendre la pente ardue du pog, en direction de la tour de l'Est. Sa progression était difficile en dehors du chemin, sur le versant nord du rocher, mais elle était à l'abri, hors de la vue des Gascons occupant la crête. Elle parvint à la cheminée que Jordan lui avait indiquée. La déclivité était importante. S'aidant de son bâton, Guilherme descendit prudemment. Elle s'arrêta près d'un énorme bloc de roche contre lequel elle s'appuya et elle siffla doucement trois fois. Un buisson, accroché à la paroi de la cheminée, bougea et le buste d'Alazaïs apparut. Guilherme lui fit signe de la rejoindre en silence, ce qu'elle fit aussitôt. Les deux femmes s'embrassèrent puis la mère décrivit la situation et transmit le message de Jordan, ajoutant qu'il était préférable qu'Alazaïs et Jordanet abandonnent leur cachette pour se réfugier dans sa maison, près du château, jusqu'au retour du charpentier.

Alazaïs alla quérir son fils, l'éveilla doucement, rejoignit sa mère et péniblement les deux femmes entamèrent leur ascension vers les hauteurs du pog. La présence du garçonnet les retardait notablement, ainsi que le caractère accidenté du terrain.

Une bonne demi-heure plus tard elles atteignirent les derniers contreforts que surplombaient les murailles de Montségur. Alazaïs s'installa chez sa mère avec son fils. Elle était bouleversée de savoir Jordan aux mains des Français et pleura longuement pendant que Guilherme s'en était allée livrer du pain au château.

Lorsqu'elle revint, Bruna l'accompagnait. C'était la femme du sergent Arnaud Domergue ; elle entreprit de réconforter Alazaïs en affirmant que Jordan ne risquait rien, que les Français avaient besoin de lui en bon état pour qu'il puisse accomplir la tâche qui lui avait été assignée, à savoir le bûcher destiné au supplice des Bons Hommes. À cette évocation, les femmes frémirent d'horreur.

Un lourd silence s'installa, la peur se lisant sur leurs visages ruisselant de larmes. Le feu injustement infligé à ces êtres si bons n'était pas seulement cruel, il signifiait une mort horriblement douloureuse. Il y en avait tant eu des bûchers en Languedoc, depuis que les Français avaient envahi ce pays naguère si doux et accueillant, que d'effrayants récits se colportaient, pleins de détails vrais ou imaginaires, propres à faire frémir les plus endurcis. La barbarie dont les Français avaient fait preuve à Béziers, Bram, Lavaur, Marmande, Montgiscard, les faisaient craindre et haïr par tous les autochtones, et particulièrement par ceux qui s'étaient réfugiés à Montségur à la suite des exactions dont ils avaient souvent été témoins.

Ainsi Alazaïs fut-elle difficile à convaincre que son compagnon ne risquait rien. Mais que pouvait-elle faire, sinon lui obéir et attendre son retour ? Chez sa mère, et tant que le château ne se serait pas rendu, sa sécurité et celle de Jordanet ne lui semblaient pas trop compromises. Par ailleurs, la maison de Guilherme était plus chaude et confortable que la cachette souterraine où elle avait passé la nuit précédente.

Peu à peu, elle se rasséréna. Bruna s'en fut en lui donnant rendez-vous au prochain prêche de l'évêque. Croyante et respectueuse des Bons Hommes, elle l'attendait avec impatience, de même que Guilherme sa mère et sa sòcia, elles-mêmes Parfaites.

Or elles n'avaient pas terminé leur repas fait de pain et de châtaignes que la rumeur se répandit d'une réunion à laquelle tous étaient conviés, dans la cour du château. La corne en sonnerait l'heure en début d'après-midi.

Lorsque l'appel retentit, sonné du haut des murs, la fournière, sa sòcia et sa fille étaient prêtes. Jordanet dans les bras de sa mère, elles se dirigèrent vers la poterne gardée par deux sergents armés d'arbalètes. L'affluence était grande et une longue file piétinait au pied de la haute muraille, devant l'ouverture que l'on ne pouvait franchir qu'à deux de front. Un brouhaha intense régnait dans l'espace clos, trop exigu pour tant de monde. Il y avait là au moins trois cents personnes de tous âges, toutes debout, serrées les unes contre les autres. Les trois femmes avaient aperçu en entrant un groupe qui occupait une position surélevée, du côté du donjon. Il y avait là les deux seigneurs : Roger-Pierre et Pierre-Roger de Mirepoix, avec leur famille respective ; l'évêque Bertrand Marty ainsi que son fils mineur Pierre-Sirven, le diacre Raymond de Saint-Martin ainsi que Raymond Aguilher, évêque du Razès, lesquels avaient revêtu pour l'occasion leur tunique bleu sombre. Les deux seigneurs étaient assis, ainsi que Corba de Péreilhe. Les autres étaient debout, un peu en retrait.

Tous ceux qui étaient venus n'avaient pu entrer et les sergents qui gardaient la poterne avaient dû faire barrage à leur insistance, ce qui avait occasionné une grande bousculade.

Le silence se fit lorsque Pierre-Roger se leva pour s'adresser à l'assistance. Il le fit en occitan et en ces termes :

« Montségur a soutenu le siège d'une armée nombreuse et forte durant neuf mois. Personne n'a démérité et nos vaillants combattants ont défendu la place avec courage et honneur. Dix d'entre eux y ont perdu la vie.

« En accord avec les dignitaires de notre Église pour laquelle le seigneur de Péreilhe a armé le castrum et avec son aval, j'ai promis aux Français de leur rendre le château... Trois jours après la mi-carême, soit dans une dizaine de jours. D'ici là, il n'y aura

plus de combats. Mon propre parent Arnaud-Roger Jourdain de Péreilhe et trois sergents otages le garantissent. »

Une rumeur de murmures envahit l'enceinte. Une femme cria : « Qu'allons-nous devenir, seigneur ? Que vont faire de nous les Français ? » Et la rumeur enfla jusqu'à devenir tumulte. Alors s'avança Bertrand Marty, évêque du Toulousain, et tous se turent.

La haute stature du personnage connu de tous, ses cheveux et sa barbe blanche imposaient le respect. Il leva les bras, mains ouvertes pour bénir la foule qui ondula en génuflexions répétées des croyants. Sa voix, calme et profonde, prononça les paroles rituelles : « Soyez bénis et que Dieu vous mène à bonne fin. »

Puis l'homme de Dieu récita la prière reprise en chœur par tous les présents : lorsque le silence se fit, Bertrand Marty tira d'une poche de sa tunique l'Évangile de Jean, livre qu'il éleva au-dessus de sa tête pour le montrer à tous en prononçant ces mots :

« Enfants du Dieu de Lumière, méprisons la tunique de peau qui, provisoirement, enveloppe cet Esprit. Si la chair est appelée à pourrir ou à brûler, quoi qu'il arrive, votre esprit ne peut mourir et disparaître, puisqu'il appartient à Dieu. Que nous importe ce que les Français feront de nous, puisque nous sommes éternels ! »

— Amen, répondit la foule.

— Demain, dès le matin, nous partagerons le pain et je vous apporterai la parole de Dieu », ajouta-t-il.

Les seigneurs se levèrent pour signifier que la réunion était terminée et se retirèrent tandis que la foule sortait du château dans un relatif silence. Seuls demeurèrent les revêtus qui se dirigèrent vers la maison de l'évêque, lequel les rejoignit. Ils entrèrent et la porte se referma sur eux.

Alazaïs, Guilherme et sa sòcia regagnèrent leur demeure où les attendait Bruna de Lahille, sœur de Guillaume, lequel avait été blessé lors des derniers combats.

Guilherme demanda à Bruna comment allait son frère. Il était en mauvais état et souffrait. La fournière lui donna un pain pour Guillaume et dit qu'il ferait bien de se faire consoler, ce à quoi Bruna acquiesça. Puis elle partit, après avoir embrassé Guilherme.

Jordanet avait un peu plus de quatre ans en ce mois de mars 1244 et son père lui manquait. Il demanda une fois de plus quand il reviendrait et Alazaïs dut, une fois de plus, lui expliquer succinctement que son père était retenu par les Français pour une tâche qui relevait de ses compétences. Une autre aurait sans doute inventé un mensonge rassurant mais Alazaïs, croyante convaincue, ne pouvait mentir ; car pour tout cathare, le mensonge était la pire des choses. Jordanet, bien entendu, ne se rendait pas compte de la gravité de la situation. Il avait été toutefois perturbé par l'agression des Gascons puis par la nuit passée dans la grotte, et était agité. Les deux femmes passèrent le reste de la journée à s'occuper de lui, jusqu'à ce qu'il s'endorme. Ce qu'il fit vers la fin de l'après-midi, laissant le loisir à la fournière et à sa fille de préparer la pâte du pain qui cuirait tôt le lendemain.



Jordan s'affairait au pied du pog. Les deux aides promis étaient là, deux bûcherons frustrés et sales. Il leur indiqua ce qu'ils devaient faire : scier les troncs des sapins, livrés ébranchés, à la longueur du modèle qu'il leur avait fourni, et creuser une tranchée de trois pieds de profondeur sur le périmètre d'un quadrilatère matérialisé à l'aide de piquets. Il leur demanda de commencer par le sciage et se mit à épointer les pieux qu'il débarrassait d'abord des aspérités dues aux restes des branches élaguées.

Le travail avançait bien et les trois douzaines de pieux journaliers n'étaient pas une tâche insurmontable.

Les trois hommes passèrent la première nuit près d'un feu de bivouac allumé par les soldats et furent nourris de l'ordinaire, soit une soupe claire et un quignon de pain. Les nuits étaient

fraîches en ce mois de mars où les sommets environnants étaient encore blancs de neige, et Jordan regretta de n'avoir pas emporté avec lui le pourpoint que Guilherme d'en Marty lui avait offert. Il fut debout avant l'aube et éveilla ses acolytes qui grognèrent. Il leur expliqua qu'il fallait avancer le travail de manière à trouver dans la journée le temps de se construire un abri de fortune, car ils risquaient d'attraper la mort s'il pleuvait ou neigeait dans les jours à venir. Les deux bûcherons comprirent l'urgence et suivirent Jordan sur le chantier. Le soir même, outre les trois douzaines de pieux, une cabane de branchages avait été aménagée et les abrita pour la nuit, serrés les uns contre les autres, sur un lit de fougères sèches.

Les journées passaient sans que Jordan ni ses aides n'aient le loisir d'échanger plus de paroles que nécessaire. Le soir en revanche, au moment du maigre repas, ils prenaient le temps de parler entre eux, ne serait-ce que pour rompre un silence que seul troublaient les rires des soldats du bivouac voisin. Ils auraient pu s'enfuir à la faveur de la nuit mais ils n'y songeaient même pas, accablés de fatigue, fatalistes, et sachant que la pendaison les attendait s'ils étaient retrouvés. Or, il y avait beaucoup de Français autour du pog.

Jordan apprit que Bren et Ustou – les noms de ses compagnons d'infortune –, étaient de Camon et qu'ils avaient été enrôlés de force par les hommes du sénéchal. Il apprit aussi qu'ils avaient de la sympathie pour les gens de Montségur. Mais il ne dit rien lui-même de son aventure, se contentant d'exprimer sa fidélité au seigneur Pierre-Roger qui l'avait mis à la disposition des Français en qualité de charpentier.

La curiosité poussa Bren à demander à quoi servait leur travail commun. Jordan lui répondit qu'il n'en savait rien.



Le lendemain était le dimanche 6 mars. Les trois hommes n'interrompirent point leur labeur.

Sur le coup des dix heures du matin, des chants religieux leur parvinrent et ils comprirent qu'une messe était dite quelque part, chez les Français. Ils virent d'ailleurs des soldats s'agenouiller et se signer.

Il était près de midi lorsqu'ils eurent de la visite. De loin, ils virent se diriger vers eux un seigneur chevalier à cheval, suivi d'un archevêque reconnaissable à ses habits sacerdotaux. Ce dernier était monté sur une mule que deux moines encapuchonnés conduisaient. Une douzaine d'arbalétriers s'échelonnaient de part et d'autres des cavaliers, témoignant de leur importance.

Jordan comprit que le cavalier était le sénéchal Hugues des Arcis. Quant aux religieux, leur présence ne lui disait rien qui vaille, sans doute des inquisiteurs ! C'était le cas. Pierre Amiel, archevêque de Narbonne, venait inspecter la construction de son bûcher. Les inquisiteurs Ferrier et Pierre Durand tenaient la bride de sa mule.

La troupe stoppa non loin du chantier. Le sénéchal et l'archevêque échangèrent quelques mots à voix basse. Un des deux moines vint vers les trois hommes qui avaient interrompu leur travail et attendaient respectueusement, leur bonnet à la main. Ferrier, s'adressant à Jordan en occitan, lui demanda sèchement : « Es-tu un de ces hérétiques de Montségur ? »

Jordan, sans se démonter, répondit poliment : « Non, Monseigneur. Je suis charpentier, au service de mon seigneur, Pierre-Roger de Mirepoix, qui m'a envoyé ici. »

Ferrier grommela un « Ouais » peu amène et ajouta goguenard :

« Sais-tu à quelle tâche tu es employé ? »

— Oui, Monseigneur ; je crois qu'il s'agit d'un bûcher pour les gens de Montségur.

— Continue et hâte-toi, il sera bientôt allumé. »

Et le moine tourna les talons pour aller faire son rapport.

La petite troupe repartit et les trois hommes, soulagés, se remirent au travail sans un mot.

Le soir, à l'abri dans leur minuscule cabane, Bren et Ustou demeurèrent silencieux un long moment. Bren, n'y tenant plus, dit soudain à Jordan : « Tu savais donc que nous dressions un bûcher pour les gens de Montségur ! »

Jordan répondit doucement :

« Personne ne me l'a dit, je l'ai compris.

— Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit ?

— Parce que c'est trop affreux, et que je ne veux pas y penser.

— Mais tu le fais quand même.

— J'y suis obligé. »

Et le charpentier se sentit tenu de conter son histoire à ses compagnons qui l'écoutèrent muets et attentifs.

Le lendemain, il sembla à Jordan que Bren et Ustou mettaient plus d'ardeur à leur tâche. À la pause de midi, Ustou rompit le silence et dit à Jordan :

« Si on finit l'ouvrage plus tôt, ils te laisseront peut-être remonter au château.

— J'ai peur que non, mais finissons-le au plus vite, si vous êtes d'accord.

— Nous le sommes », dit Bren.

Et chacun se remit vaillamment au travail lequel, mieux coordonné, prit de l'avance dès ce jour-là. Une avance qui s'amplifia au cours des jours suivants.



Guilherme et Alazaïs se levèrent tôt ce dimanche pour chauffer le four. À neuf heures la fournée était prête. Peu de temps après, le pain était livré au château et Guilherme alla personnellement en offrir deux à Bertrand Marty, qui la remercia et l'invita à venir, avec sa fille, le partager rituellement dans sa maison. Guilherme appela sa fille et sa sôcia et toutes trois entrèrent dans

la demeure de l'évêque. Alazaïs fit deux genuflexions et lui demanda sa bénédiction comme l'avait fait sa mère peu de temps auparavant. Elle tenait par la main le petit Jordanet que Marty bénit également. Les trois femmes et le garçonnet se serrèrent dans un angle de la pièce où les fidèles commençaient à affluer.

Lorsque la salle fut pleine, Bertrand Marty dit qu'il regrettait d'avoir une maison si petite et si inconfortable, puis il commença la cérémonie. Il récita tout d'abord l'oraison et bénit solennellement, collectivement l'assistance. Puis il prit un pain et le bénit. Ensuite, le rompant, il en distribua des morceaux en disant : « Que la grâce de Notre Seigneur soit toujours avec vous. » Chacun mangea sa part dans un silence recueilli. Il fit de même avec un second pain de façon à ce que tous en eussent en suffisance.

Lorsque chacun eut terminé de manger, Bertrand Marty s'adressa en ces termes à la vingtaine de femmes et d'hommes présents et séparés, les uns à droite, les autres à gauche, Parfaits devant, simples croyants derrière.

« Voici près de quarante ans que Montségur sert de refuge à notre foi et à ceux qui la partagent. Quarante ans, c'est la durée de la vie d'un homme... Et Montségur va mourir car il est temps ; Dieu le veut. Comme il a voulu limiter la vie des créatures.

« Neuf mois de siège. Neuf mois, le temps que met le Seigneur des Ténèbres à fabriquer un corps dans le ventre de la femme pour y enfermer une parcelle de Dieu. Comment ne pas voir, à ces signes, la volonté de Dieu de nous faire comprendre que sa victoire est inéluctable sur la matière. Montségur et nos corps ne sont rien puisqu'ils vont renaître. Plaise au Ciel que nous rejoignons en Esprit la lumière éternelle pour laquelle nous sommes faits depuis le commencement...

« Le castrum et nos corps ne sont que matière, œuvre du démon. Le Seigneur nous a enseigné comment, par notre foi, nous pouvons vaincre la "seconde mort" à laquelle nous conduit ce dernier. Comme il est écrit, "nous ne sommes pas de ce monde"...

« Tout homme, toute femme ayant reçu l'Esprit par le consolament n'a rien à craindre de la mort physique, au contraire ; ils ont tout à gagner car ils sont sous la protection du Dieu bon, éternel vainqueur du dieu des Ténèbres, que servent nos ennemis.

« Ces derniers vont nous faire mourir en croyant ainsi nous punir de garder notre foi. Ces sots !, ils nous rendent service en nous rendant à la Lumière.

— Amen », conclut d'une seule voix l'assistance.

Les simples croyants se retirèrent alors car le temps était venu de l'« apparellement », la confession publique des Parfaits.

Alazaïs et son fils quittèrent la maison de l'évêque et regagnèrent leur demeure. L'amasia de Jordan songeait depuis de longues semaines à demander le consolament qui ferait d'elle une Parfaite, mais elle ne pouvait rien sans l'aval de son compagnon ; elle savait que ce dernier était bien trop jeune encore pour le lui permettre, car l'attrait physique qu'il lui manifestait était encore très grand. Il lui manquait d'ailleurs, et son désir de le retrouver la torturait.

En se remémorant les paroles de Bertrand Marty, elle eut honte de son corps et sa pensée s'orienta vers la mort.

Alazaïs était attachée à la vie. Jordanet se soudait à elle, irrémédiablement. Son instinct maternel refusait toute séparation d'avec ce fils qui avait tant besoin d'elle. Sachant que le consolament immédiat la conduirait à une mort certaine, horrible de surcroît, elle décida d'attendre pour le recevoir que Jordan et Jordanet le reçoivent avec elle ; plus tard, lorsque son fils aurait atteint les 14 ans de sa majorité. L'avenir l'effrayait parfois. Comment allaient-ils vivre hors du havre de paix qu'ils avaient connu à Montségur, d'où Jordan lui avait dit qu'ils allaient s'enfuir bientôt ? Dans quelques jours les Français allaient investir le sommet du pog et le château. Ils allaient se livrer sans doute, comme ils l'avaient fait ailleurs, aux exactions et massacres dont ils étaient coutumiers...

La peur l'envahissait. Elle éprouvait le besoin impérieux de se rapprocher de Jordan.

Lorsque sa mère revint, elle lui confia Jordanet et se rendit chez son amie Bruna, l'épouse du sergent Arnaud Domergue. Elle lui demanda de convaincre son mari de l'accompagner à la dernière lice, près des lignes ennemies, sur la pente ouest. De là, elle verrait peut-être alors son compagnon.

Bruna la rassura du mieux qu'elle put et promit de parler à son sergent de mari. Elle raccompagna Alazaïs jusqu'à la maison de sa mère, demanda la bénédiction de Guilhermé et embrassa Jordanet ; puis elle se retira.

En début d'après-midi elle revint, accompagnée d'Arnaud Domergue et de son collègue arbalétrier Raymond de Belvis. Tous deux portaient leurs armes.

Les deux hommes accompagnèrent Alazaïs. Les fortifications ouest furent franchies sans encombre grâce à leur présence et le petit groupe parvint rapidement à la dernière lice dont les Français n'étaient éloignés que d'une centaine de pas. Arnaud chercha un endroit d'où ils pouvaient apercevoir, sans être vus, le chantier de Jordan dont on entendait la cognée frapper le bois des troncs. Le cœur d'Alazaïs battait très fort alors qu'elle tentait de voir son aimé. Soudain, elle aperçut sa courte silhouette se déplaçant, un pieu sur l'épaule. Elle ouvrit la bouche pour l'appeler mais Arnaud veillait ; il la bâillonna de la main et, se penchant à son oreille, lui dit à voix basse : « Le silence est préférable, si nous ne voulons pas attirer les carreaux d'arbalète. » Puis il l'entraîna vers l'arrière et ils remontèrent vers le château. Alazaïs était satisfaite de savoir que Jordan était bien vivant, et apparemment en bon état physique.

Elle remercia chaleureusement les deux sergents lorsqu'ils parvinrent aux murailles ; elle leur donna à chacun un sol toulza et courut retrouver Guilhermé et Jordanet, lesquels l'attendaient avec impatience. Elle leur dit ce qu'elle avait vu, ce qui ne diminua pas l'inquiétude des deux femmes.

Un peu plus tard, Guilherme résolut de rendre visite au blessé, Guillaume de Lahille. Jordanet fut confié à la sòcia et, accompagnée d'Alazaïs, elle se rendit au château.

Guillaume de Lahille, qui était veuf, partageait avec sa sœur Bruna un petit réduit dans l'oustal de Bertrand Marty. Il avait été pris sous un effondrement dû à la chute d'un boulet sur le château, vers la fin février ; il geignait, couché sur un grabat, les jambes broyées. Sa sœur était assise à son chevet, lui donnait à boire et épongeait la sueur qui baignait son front. L'homme souffrait visiblement. Sa respiration était sifflante, ses traits étaient tirés et son visage d'un blanc cireux.

Bruna se dressa lors de l'entrée des deux femmes et embrassa Guilherme. Cette dernière donna la bénédiction au blessé, qui s'excusa de ne pouvoir se lever, et lui prodigua des paroles d'encouragement. Elle lui remit un morceau de pain en précisant que celui-ci était béni. Puis les deux visiteuses se retirèrent. Bruna les remercia et les raccompagna jusqu'à la poterne ouverte dans la muraille est. L'ayant franchie, Guilherme et sa fille se heurtèrent à une vingtaine de sergents et chevaliers, autour de l'ingénieur Bertrand de la Vacalerie qui pérorait. Le personnage était bien connu, le bayle du comte de Toulouse l'avait dépêché à Montségur afin de construire des machines destinées à défendre la place contre les armées du roi. Pour l'heure, il exhortait les hommes de la garnison à résister quelques temps encore, assurant que le comte de Toulouse allait venir délivrer le castrum. Guilherme l'entendit nettement dire qu'il faudrait tenir une semaine de plus.

Elle en fut troublée. En effet, la perspective de mourir brûlée ne la séduisait pas outre mesure, malgré ses convictions religieuses. Elle qui allumait son four tous les matins, elle savait trop combien le feu pouvait mordre autant que caresser... Les paroles qu'elle avait entendues avaient fait naître en elle un espoir qu'elle communiquait à Alazaïs, laquelle également se prit à rêver d'un avenir serein à Montségur. Ce fol espoir ne dura que le temps d'un feu de paille. Les conversations allaient bon train parmi la

population du lieu car la nouvelle s'était répandue avec rapidité dans le climat d'anxiété qui régnait.

L'annonce faite par Pierre-Roger, même si elle était antérieure à l'affirmation de Bertrand de la Vacalerie, démentait celle-ci indiscutablement. Le maître de la place s'était engagé et son propre frère était otage de sa promesse. Aucun doute ne pouvait subsister sauf démenti du seigneur. Par ailleurs, le bruit courait (il venait d'un sergent) que la garnison pourrait se retirer à l'issue de la trêve, avec armes et bagages. Il suscita chez beaucoup une rancœur compréhensible. En effet, le fait que deux poids et deux mesures soient appliqués une fois de plus aux puissants et aux faibles ne pouvait satisfaire ces derniers. Les Parfaits durent déployer toute leur persuasion auprès des croyants pour éviter des manifestations de mécontentement. Car la crainte régnait de ce qui se passerait lorsque les Français prendraient possession du site dépourvu de défenseurs. Massacres, viols, pillages étaient hélas inscrits au programme de l'investissement du castrum.

Et Alazais se résigna, soutenue toutefois par le projet d'évasion dont Jordan lui avait parlé.

La soirée fut consacrée à la prière. Guilherme d'en Marty reçut dans sa maison ses voisins croyants. Elle bénit le pain après avoir dit l'oraison et le partagea avec eux, un peu plus solennellement que d'habitude. Elle était consciente qu'elle le faisait peut-être pour la dernière fois, et elle était résolue à abandonner ce monde avec les autres Parfaits.

Car l'Église, au pied du pog, veillait. Elle n'abandonnerait pas ses proies. L'abjuration ou la mort par le feu. C'était ce qui attendait ces hommes et ces femmes qui avaient choisi déjà, tous, de périr plutôt que renoncer à leur foi. Et ceux qui étaient adeptes de cette foi mais n'étaient pas consolés le savaient. Eux seraient livrés aux Français seulement, pas à l'Inquisition, et ils sauveraient peut-être leur peau au prix des exactions dont ils seraient victimes.

Aussi étaient-ils plus recueillis encore que d'habitude et des larmes coulaient sur leurs visages graves. Guilherme leur adressa

quelques mots simples et leur demanda de maintenir leur foi, envers et contre tout car leur salut en dépendait. Puis elle prit Jordanet dans ses bras et se retira. Sa sòcia et Alazaïs demeurèrent avec les invités jusqu'à ce que ces derniers quittent la maison, ce qui ne tarda point.

Alors que, sur le seuil de la porte, elles regardaient partir les atardés, un long cri montant des profondeurs dans la nuit les glaça d'effroi.

Elles rentrèrent précipitamment et se barricadèrent. Que se passait-il sur le pog? Elles tendirent l'oreille. Le silence était tombé, que troubla à deux reprises l'appel d'une sentinelle, venant du haut des murs du château. Alazaïs s'était emparée du couteau d'arme que Jordan avait pris aux Gascons et s'installa sur un siège, près de la porte.

Elle ne dormit guère cette nuit-là que rien pourtant ne vint plus troubler et l'aube la surprit, assoupie et glacée. Elle quitta péniblement sa chaise pour rallumer le feu. Pendant qu'elle soufflait sur les braises de la veille, elle pensait à Jordan qui devait lui aussi avoir froid.



Au même moment, le charpentier, Bren et Ustou, sur le chantier du bûcher, tendaient leurs mains aux flammes de leur feu et se réchauffaient avant de se mettre au travail. La nuit avait été glaciale et, dans la pénombre du matin, on devinait qu'il avait neigé car les pentes boisées de l'ubac de la vallée étaient grises et non noircies par les sapins.

Dès que le ciel fut assez clair pour voir suffisamment, les trois hommes se mirent à leur tâche, laquelle avançait à un rythme satisfaisant. Un amoncellement de pieux soigneusement empilés se dressait à proximité d'un autre, fait de troncs sciés à la mesure. Entre les deux, Jordan œuvrait tandis que ses aides avaient entamé la tranchée qui devait permettre d'édifier l'enclos. Au centre du tracé, un tas de fagots annonçait déjà le bûcher en cours

d'édification. Les trois hommes ne sentaient plus le froid matinal. La tâche était rude, surtout celle de Bren et Ustou qui se relayaient à la pelle et à la pioche.

Du bivouac voisin des Français des appels s'entendaient, des jurons aussi car déjà, pour tromper l'ennui de leur faction, certains jouaient aux dés.

Ustou, alors que le jour était résolument levé, posa sa pioche et se dirigea vers les sergents installés près de la source qui coulait, tout en bas du pog près du chemin. Il essuya quelques plaisanteries, qu'il ne comprit d'ailleurs pas, et puisa une gamelle d'eau fraîche qu'il emporta après s'être désaltéré. Bren et Jordan burent à leur tour à la gamelle apportée par Ustou et le travail reprit. Le ciel s'était dégagé et était désormais d'un bleu éclatant. Lorsque le soleil atteignit le zénith, les trois hommes firent une pause et, assis sur le tas de pieux, partagèrent un morceau de pain noir et gluant, fait de farine de sarrasin et d'orge, que Jordan était allé quérir auprès des sergents français. Sans un mot, ils mastiquèrent longuement les bouchées de leur nourriture quotidienne puis prirent quelques instants de repos, étirant au soleil leurs membres endoloris de fatigue. Bientôt Jordan se leva. Bren et Ustou le suivirent et le travail reprit. Au soir quinze pas de tranchée étaient creusés depuis le matin et le charpentier avait préparé 43 pieux dans la journée. À la fin de la semaine, l'ouvrage était presque terminé.

Le dimanche 13 mars au soir, l'enclos se dressait, garni de fagots et de bûches, fermé de pals et de pieux. Sur un peu plus d'une canne, Jordan avait laissé une ouverture qu'une porte toute prête permettait de fermer.

Après la messe, dite dans le camp français, les inquisiteurs vinrent inspecter le travail et parurent satisfaits.

Le lundi 14 mars au matin, Jordan demanda audience au sénéchal par l'intermédiaire de l'officier du poste voisin du chantier terminé. Il obtint satisfaction car ledit officier vint le chercher pour le conduire à la tente où il avait rencontré Hugues des Arcis dix jours auparavant.

Le charpentier rendit compte de son travail et demanda l'autorisation de rejoindre sa famille à Montségur. Le sénéchal demanda à l'officier si le bûcher était vraiment terminé et, sur la réponse affirmative qui lui fut donnée, libéra Jordan. Celui-ci remercia, s'inclina devant le chef de l'ost royal et s'en fut sans demander son reste. Il rejoignit Bren et Ustou qui l'attendaient près de l'enclos dressé pour le bûcher. Ses deux compagnons se réjouirent de savoir que le charpentier pouvait regagner le château. Eux-mêmes s'installèrent dans la cabane qui les avait abrités durant toutes les nuits passées sur le chantier et attendirent les ordres. Ses outils sur l'épaule, Jordan se rendit au poste de garde français où l'officier qui l'avait accompagné auprès du sénéchal lui fit signe de partir vers le castrum.

Il s'engagea sur le chemin ascendant. À l'approche de la première lice, il se fit reconnaître par le sergent de faction qui lui ouvrit la porte et lui demanda à quoi servait l'enclos que l'on apercevait en bas et dont il était l'auteur. Jordan répondit qu'il s'agissait du bûcher destiné sans doute aux Bons Hommes réfugiés au château. Deux autres sergents s'approchèrent et le charpentier fut assailli de questions, auxquelles il répondit brièvement, pressé de repartir pour retrouver sa famille. Les questions se répétèrent chaque fois qu'il franchissait une fortification.

Lorsqu'il arriva au château, le bruit de son retour l'avait précédé.

Ferrou, l'écuyer de Pierre-Roger de Mirepoix, l'attendait. Il le conduisit au donjon, à l'appartement du seigneur qui était impatient de l'interroger, ce qu'il fit aussitôt.

Du haut de la tour, les maîtres du castrum avaient vu s'édifier l'enclos et n'avaient guère d'illusions quant à sa destination.

Jordan dut toutefois le préciser et n'omit point de mentionner la présence de l'archevêque et des inquisiteurs. Ainsi le sort des Bons Hommes était-il scellé : ils mourraient par le feu, irrémédiablement.

Pierre-Roger appela son écuyer, lui commanda de donner un pourpoint à Jordan et congédia celui-ci pour recevoir Raymond

de Saint-Martin accompagné d'Amiel Aicard, Guillaume Peyre et trois autres Parfaits qui portaient une couverture en forme de sac, contenant apparemment quelque chose de lourd.

Jordan se hâta d'aller retrouver Alazaïs et Jordanet qui l'attendaient à la poterne avec Guilherme et sa sòcia. Les retrouvailles donnèrent lieu à des effusions et à quelques larmes de joie. De retour chez la fournière, le charpentier se restaura avec appétit tout en racontant ce qu'il avait fait et vu depuis son départ.

De son côté, Alazaïs le mit au courant de ce qui s'était passé en son absence et notamment la veille, pour la mi-carême, où elle avait assisté à la cérémonie au cours de laquelle Bertrand Marty et Raymond Aguilher avaient consolé une bonne vingtaine de croyants dont Corba de Péreilhe, des chevaliers et des sergents, Bruna la femme d'Arnaud Domergue, Ermengarde d'Ussat et Guilherme Aicard.

La chose avait été poignante et solennelle. Elle s'était déroulée dans la maison de Bertrand Marty et avait duré une bonne partie de la journée car elle s'était répétée trois fois. Le consolament avait été d'abord conféré à Corba, sa fille Esclarmonde, Guilherme Aicard et Ermengarde d'Ussat. Avaient suivi les chevaliers, le blessé Guillaume de Lahille, Brézillac de Cailhavel, Raymond de Marceille, et enfin son écuyer Bernard de Saint-Martin. Pour terminer, les sergents ; parmi eux, deux étaient là avec leur femme.

Ceux qui avaient la vie sauve aux termes de l'accord intervenu entre Pierre-Roger de Mirepoix et le sénéchal, voulurent quand même choisir délibérément la mort, et quelle mort ! Ils l'avaient d'ailleurs fait en connaissance de cause : demander à être consolés les vouait au bûcher.

Pour les postulants, trois jours de jeûne rigoureux avaient précédé la cérémonie. Les prières des autres croyants les avaient accompagnés et nombreux furent ceux qui assistèrent à la cérémonie. Corba, affaiblie par le jeûne, s'appuyait sur Esclarmonde ; d'autres, pâles et chancelants, étaient soutenus par des parents ou des amis.

Les récipiendaires entraient en silence dans la maison de l'évêque Marty, suivis des croyants qui les accompagnaient. Des flambeaux étaient disposés le long des murs de la pièce. Au centre de celle-ci se trouvait une table, couverte d'un drap blanc sur lequel était posé le Livre.

L'assistance, disposée en cercle, observait un silence recueilli. Les récipiendaires s'approchèrent de la table. Bertrand Marty, flanqué de Bernard Aguilher, prit le Livre et, s'adressant aux néophytes, les instruisit de la doctrine cathare, retraça l'austérité de la vie qui les attendait et les exhorta à ne fonder aucun espoir sur l'Église de Rome. Embrassant la foi nouvelle, ils assuraient leur salut et devaient y persévérer même devant la mort, laquelle les ramènerait à Dieu.

Après ce discours, il demanda : « Veux-tu te rendre à notre foi ? » La réponse étant affirmative, l'évêque, qui recevait Corba, s'adressa à Raymond de Péreilhe présent dans l'assistance : « Acceptes-tu de délier Corba du serment conjugal, afin de la rendre à Dieu et à l'Évangile ? » Raymond répondit qu'il acceptait. Corba s'agenouilla et dit trois fois : « Bénissez-moi. » L'évêque, à chaque demande, répondit : « Que Dieu te bénisse, qu'il fasse de toi une chrétienne et te conduise à bonne fin. » Vint ensuite la promesse solennelle d'observer les obligations de la foi cathare. L'évêque lui donna à baiser le Livre et le posa sur sa tête, tandis que les autres Parfaits, s'approchant, lui imposaient la main droite, qui sur la tête, qui sur les épaules, sans la toucher.

L'assistance récita ensuite l'oraison. Enfin, Bertrand Marty fit la lecture des 17 premiers versets de l'Évangile selon saint Jean.

À la consolée fut remis un fil de laine dont elle devait se ceindre la taille et la cérémonie se termina par le baiser de paix. Corba étant une femme, Marty lui toucha l'épaule avec le Livre et le coude avec son coude. Puis les hommes se donnèrent entre eux l'accolade, ainsi que les femmes entre elles.

Le rituel se répéta autant de fois qu'il y eut de candidats au consolamentum. Les deux évêques se relayèrent tant et si bien

que la cérémonie dura la journée de la mi-carême, ce 13 mars 1244.

La nuit fut calme et froide. L'événement du lendemain fut l'arrivée de Jordan.

Le 14 et le 15 se déroulèrent dans une relative apathie pour les croyants, mais dans une grande activité pour les Parfaits qui se préparaient à la mort. Chacun distribuait ses biens, argent, nourriture ou vêtements.

La garnison se préparait à quitter les lieux et faisait ses bagages. Le 15 dans l'après-midi, Pierre-Roger fit appeler Jordan qui lui aussi faisait ses préparatifs pour l'évasion de sa famille. Ce projet, pourtant secret, était venu aux oreilles du seigneur, car tout se savait dans le microcosme du castrum. Par ailleurs, chacun savait que le charpentier avait tué deux Gascons et qu'il était plus exposé que quiconque aux représailles de l'occupant.

Jordan, inquiet, conduisit en hâte son fils et Alazais à la grotte qui leur avait déjà servi d'abri et se rendit au donjon. Ferrou le fit entrer dans l'appartement de Pierre-Roger où se trouvaient quatre hommes, dont Amiel Aicard. Les trois autres étaient également des Parfaits, que le charpentier connaissait pour les avoir vus mais dont il ignorait le nom.

Le seigneur prit la parole :

« Je sais que tu vas quitter le pog pour mettre les tiens à l'abri. Ces hommes doivent également partir pour effectuer une importante mission. Je te les confie pour que tu les caches et que tu les emmènes avec toi, cette nuit même. Tu les conduiras à Caussou par le vieux chemin de Lordat. Ferrou te donnera une arbalète afin que tu puisses les défendre en cas de besoin. Que Dieu vous garde. »

L'entretien était terminé. Pierre-Roger se leva et se retira.

Jordan conduisit les quatre Parfaits chez Guillaume d'en Marty afin de les préparer à l'évasion, qui devenait plus compliquée et plus risquée, du fait de leur présence. Il fallait davantage de provisions et davantage de cordes. Par ailleurs, cela faisait au total sept personnes à extraire du pog, de nuit et par un passage

vertigineux. De plus, les quatre hommes portaient chacun un ballot qui paraissait lourd. Jordan leur demanda si leur bagage contenait de la nourriture ; il lui fut répondu négativement, et qu'ils transportaient des Livres. Il fallut donc y ajouter le pain que Guilherme leur donna.

Après leur avoir expliqué ce qu'ils devraient faire, le charpentier demanda sa bénédiction à la fournière et conduisit ses compagnons à la grotte où s'étaient réfugiés Jordanet et sa mère. L'abri souterrain s'avéra quelque peu étroit mais on se serra. Jordan, avec de grandes précautions, descendit sur l'abrupte pente afin de l'équiper des cordes qui permettraient de parvenir au pied du rocher. Amiel Aicard et un de ses compagnons l'accompagnèrent pour l'aider.

Le charpentier vérifia la solidité des anneaux de fer fixés dans la roche et y assujettit les câbles. Il était inquiet. L'entreprise n'était pas sans danger, surtout pour Alazaïs et Jordanet. Le silence devrait y présider car la crête du pog occupée par les Gascons n'était qu'à une portée de carreau d'arbalète.

Lorsque la voie de l'évasion fut en état d'être utilisée, les trois hommes regagnèrent leur abri où ils attendirent la nuit. Celle-ci vint rapidement, une nuit étoilée et froide. Jordan sortit de la cachette afin de surveiller les feux qui brillaient sur la crête. Lorsque leur lueur faiblit et que le silence enveloppa la montagne, il vint chercher Amiel Aicard, qui devait descendre le premier. En peu de temps, le fugitif fut au pied de la roche, et ses compagnons le rejoignirent l'un après l'autre. Puis vint le tour d'Alazaïs, chargée de Jordanet, solidement attaché sur son dos et rendu muet par un bâillon. Jordan les descendit à la force des bras, en faisant coulisser la corde dans un anneau de fer fixé au rocher.

Le voyage s'effectua sans encombre. Après un instant de repos et avoir descendu les provisions de bouche, l'arbalète et les Livres des Parfaits, le charpentier rejoignit sa famille et ses compagnons.

La petite troupe s'échelonna derrière Jordan, qui en prit la tête, son fils dans ses bras. Elle longea le pog vers l'Est en direc-

tion de la roche terminale, laquelle, au bas de la croupe fortifiée, était surmontée d'une tour gardée par l'ennemi. À son approche, les précautions redoublèrent et la marche ralentit, se faisant la plus silencieuse possible. Enfin, la vallée fut atteinte et la progression des fugitifs devint plus facile.

Il s'agissait de suivre le ruisseau du Lasset en remontant son cours. La gorge était encaissée mais un sentier la suivait. Le bruit du torrent couvrait la progression du groupe. L'un des Parfaits portait Jordanet et le père de ce dernier avançait en tête, l'arbalète armée et prêt à toute éventualité, car des Français campaient sur les pentes de la vallée. Lorsque cette dernière s'élargit, à la sortie en amont des gorges, Jordan, suivi d'Alazaïs et de ses compagnons, traversa la rivière et s'engagea sur le versant sud, en direction de la forêt surmontée de rochers, faisant face au pog couronné du château.

Lorsque les sapins succédèrent aux feuillus, Jordan sut qu'ils étaient sauvés. Il ordonna une halte et chacun prit du repos. Le froid était vif et il n'était pas question d'allumer un feu. Jordanet, épuisé, dormait entre son père et sa mère, serrés l'un contre l'autre. L'aube n'était pas loin, car le ciel s'éclaircissait et les étoiles avaient disparu ; excepté l'Étoile polaire, semblant suspendue au-dessus de Montségur comme un lumignon tremblotant.

Le charpentier n'eut pas le courage d'éveiller Alazaïs et Jordanet, qui dormaient profondément. La pause se prolongea jusqu'au lever du jour, qui surprit les fugitifs endormis. C'est le froid qui se chargea de ramener chacun à la conscience. Jordan quitta son pourpoint et en enveloppa Jordanet qui pleurait. Amiel Aicard bénit un pain et le partagea en sept morceaux, qu'il distribua à chacun.

Les pensées des adultes étaient tournées vers le château dont on voyait en face les tours et les murailles se découper sur le ciel. C'était le jour de la reddition et ils avaient le cœur serré. Le casttrum était loin mais, en tendant l'oreille, des cris se devinaient et glaçaient le sang des fugitifs silencieux.

Jordan se décida à donner le signal de reprendre la marche. Le groupe aborda bientôt un sentier abrupt qui serpentait sous les sapins séculaires. Une heure plus tard, une source fut atteinte et permit de se désaltérer. Une trouée dans la forêt ouvrait la vue sur le pog. Une épaisse fumée s'élevait du pied de celui-ci. Le bûcher avait été allumé et les larmes coulèrent sur les visages de Jordan et d'Alazaïs. Tous s'agenouillèrent et récitèrent l'oraison.



Livide et glacée, l'aube avait peu à peu fait pâlir la nuit, ce 16 mars 1244, sur le pog de Montségur où tout le monde était éveillé et attendait dans la crainte ce que leur réservait le sort.

Les chevaliers, les sergents et les arbalétriers se préparaient à partir avec leurs familles.

Les Parfaits résignés ou enthousiastes espéraient une mort rapide.

Les croyants et les autres, que l'affinité ou le hasard avaient réunis sous les murs de la citadelle, ne sachant ce que leur réservait cette fatale journée, s'étaient regroupés au pied des murailles. Ainsi réunis en troupeau, ils se sentaient davantage en sécurité.

Comme des loups cependant, les Gascons attaquèrent, à mains nues tout d'abord, à la périphérie. Ils isolèrent quelques individus et les dépouillèrent. Une résistance s'improvisa, surtout lorsque les soudards s'en prirent aux femmes. Les mains s'armèrent alors de couteaux d'un côté, de pierres de l'autre, et une mêlée s'ensuivit, féroce, meurtrière. Elle eût conduit à un massacre si Pierre-Roger de Mirepoix, entouré de quelques chevaliers et d'arbalétriers ne s'était pas montré menaçant et n'avait interrompu l'échauffourée en tonnant de la voix. Le sénéchal Hugues des Arcis, qui était venu prendre possession de la place, mêla ses remontrances à celles du seigneur qui lui livrait Montségur, et les Gascons reflurent. Il y avait des blessés et des morts, surtout du côté des Montséguriens.

Les Gascons, quant à eux, la surprise passée, se précipitèrent dans les maisons qu'ils pillèrent et saccagèrent.

Pendant ce temps, le convoi des défenseurs du castrum s'était formé et se dirigeait vers le pied de la montagne par le chemin qui descendait la pente ouest.

Les inquisiteurs Ferrier et Pierre Durand avaient accompagné le sénéchal et son escorte. Ils étaient entrés au château dans son sillage et avaient demandé livraison des « hérétiques » à Pierre-Roger. Ce dernier, fidèle à la parole donnée, les conduisit chez les évêques Marty et Aguilher. La plupart des Parfaits étaient réunis et priaient. Les manquants rejoignirent le rassemblement qui comptait bien au total deux cents personnes, et plus encore sans doute.

Pour les inquisiteurs, la moisson était bonne et leur suffisait. Aussi ne s'attardèrent-ils pas à glaner dans le champ montségurien de l'hérésie. Ils étaient pressés de conclure. Le bûcher attendait. Plus vite il serait allumé, et plus son impact serait grand sur l'esprit des populations locales.

Ferrier, flanqué de Pierre Durand, brandit une croix. S'adressant aux Parfaits silencieux et dignes, il leur dit ou plutôt leur cria :

« Ceux d'entre vous qui reconnaissent leur erreur et veulent rejoindre l'Église, qu'ils viennent se ranger derrière la croix du Christ! »

Pas un mouvement n'affecta le groupe compact des Bons Hommes. L'inquisiteur attendit quelques instants, où le silence parut peser plus lourd encore, puis il se signa et dit :

« La sentence est la mort sur le bûcher. Seigneur sénéchal, nous livrons ces hérétiques au bras séculier de l'Église, afin qu'il en soit fait selon la volonté de Dieu. »

On ne pouvait être plus expéditif. En l'espace de quelques minutes, un tribunal composé de deux moines tout-puissants envoyait à la mort deux cents personnes. Ça n'était pas, hélas, la dernière fois. L'Histoire répétera le tragique scénario à plusieurs reprises au cours des siècles suivants, les acteurs n'en étant plus

les inquisiteurs et les Bons Hommes, mais toujours des hommes, les uns tenant la fêrule, les autres la subissant.

Les sergents du sénéchal encadrèrent les condamnés et le cortège s'étira sur le chemin, le long de la pente au pied de laquelle le bûcher se dressait. Tout le versant ouest du pog était garni de soldats, avides du spectacle auquel ils allaient assister. L'horreur fait toujours recette et là, de plus, c'était gratuit.

La troupe des condamnés fut regroupée près de l'enclos que Jordan et ses deux aides avaient construit. Contre la clôture de pieux, de nombreuses échelles étaient appuyées, mais ne furent pas utilisées immédiatement. Le nombre d'hommes et de femmes qui étaient conduits au supplice était trop important pour qu'on les brûle en une seule fois. Les bourreaux décidèrent de procéder en deux temps.

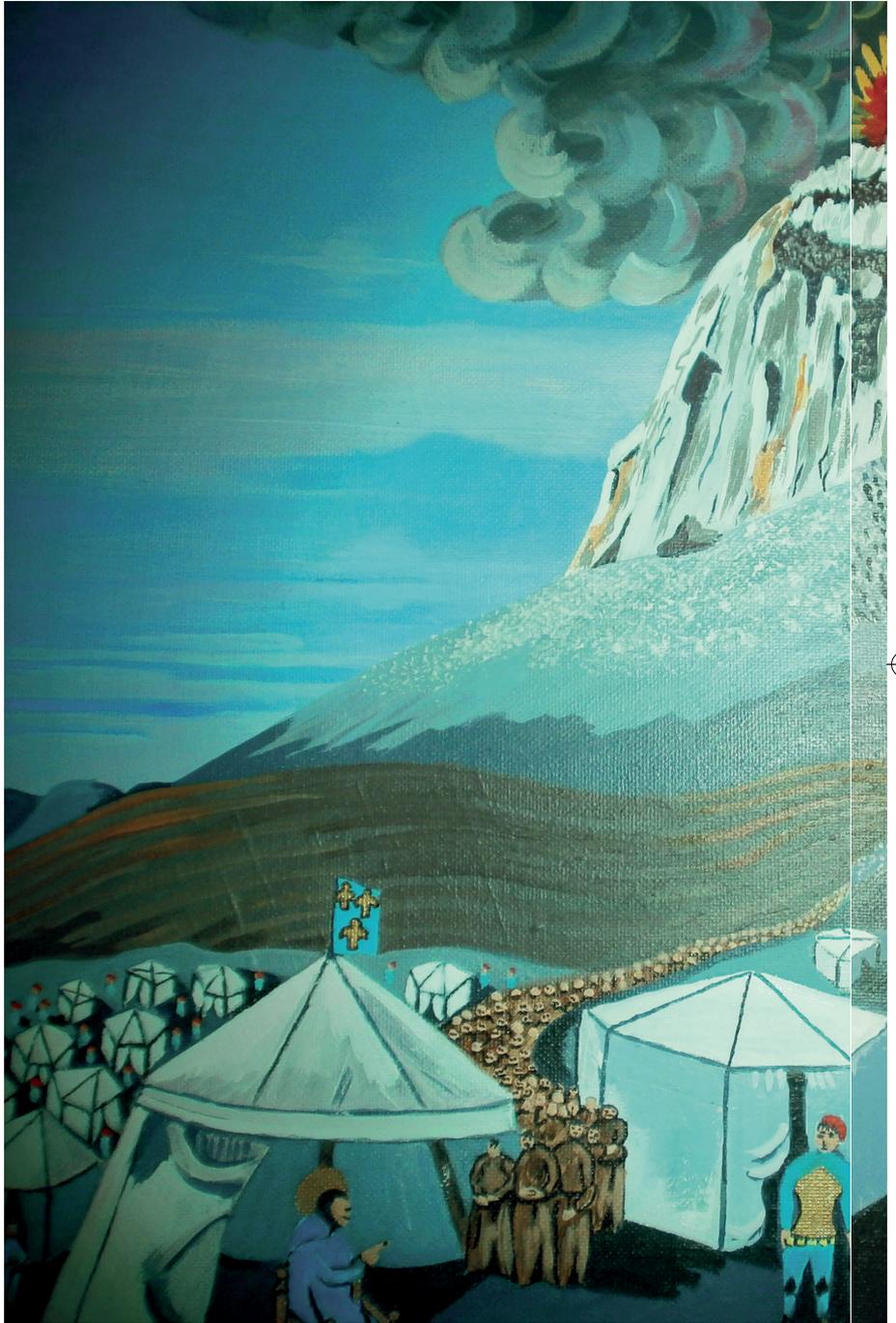
Une première fournée fut poussée dans l'enclos comme du bétail, par l'ouverture laissée par le charpentier. La porte se referma et des fagots allumés furent jetés à l'aide de fourches, par-dessus la palissade, sur les fagots entassés dans l'enceinte.

Les condamnés, regroupés au centre, au nombre d'une centaine, furent bientôt environnés de flammes. Quelques-uns, mordus par le feu, hurlèrent leur douleur, puis le silence se fit; l'asphyxie ayant, heureusement, fait son œuvre.

Alors les soldats poussèrent la seconde fournée sur les échelles. Le brasier dégageait une chaleur intense. Les malheureux montèrent aux échelles, piqués dans les reins, et s'y précipitèrent. Des hurlements inhumains montaient de l'enclos. Une odeur de chair brûlée envahissait l'espace, tandis qu'une fumée noire montait vers le ciel.

Jusqu'au dernier, plus de deux cents Bons Hommes, Parfaits et Parfaites périrent ce jour-là, dans d'atroces souffrances, pour avoir eu le tort d'être restés fidèles à une conviction différente de celle de leurs bourreaux...

Ils renouvelaient la Passion du Christ, chacun pour soi, mais unis pour nous tous qui, 700 ans plus tard, fleurirons leur mémoire et évoquerons leur supplice exemplaire, terrible et cruel.







Pendant ce temps, des recherches avaient été entreprises sur le pog afin de retrouver le charpentier Jordan. L'inquisiteur Ferrier, en effet, avait demandé qu'on le lui amène, mort ou vif. Ainsi Français et Gascons s'étaient égaillés sur le rocher, entre le château et la tour de l'Est. Les Gascons étaient les plus acharnés, car ils savaient que Jordan avait tué deux des leurs. On eût parlé aujourd'hui d'un ratissage du terrain car un front d'une centaine d'hommes d'armes avançait, explorant les moindres anfractuosités, les moindres buissons. Quelques malheureux, que la peur avait fait se cacher, furent débusqués et conduits sans ménagement au bord de la falaise, d'où ils furent poussés dans le vide : hommes, femmes et enfants, sans égard pour leurs supplications.

Mais de Jordan, point ; il fallut se rendre à l'évidence. Il avait quitté les lieux. La découverte de la corde qui avait permis l'évasion, encore pendante jusqu'au pied du rocher, leur témoigna sa fuite.

Les sergents n'en continuèrent pas moins leurs recherches, mais ils revinrent bredouilles au château et en informèrent les inquisiteurs. Ferrier se mit en colère. Le charpentier, qui lui était antipathique depuis le jour où il l'avait rencontré sur le chantier du bûcher, lui échappait. Il se jura de le poursuivre et de le retrouver coûte que coûte, et l'inscrivit sur ses tablettes et dans sa mémoire, comme fauteur de trouble et d'hérésie.



Le hurlement d'un loup se modula quelque part dans la montagne encore enneigée et se confondit en s'éteignant avec d'autres voix sauvages dont l'écho se prolongea dans le lointain.

Jordan vérifia son arbalète et fit accélérer le pas de la petite troupe des fugitifs qui traversait un grand bois de feuillus super-

posés aux sapins et précédant les estives. Il fallait passer le col avant la nuit et, si possible, rejoindre Caussou.

Les estives furent rapidement atteintes et une pause fut décidée, mise à profit pour rompre le pain et croquer quelques racines. On ne s'attarda pas et la marche reprit, flanquée par un groupe de chevaux de Mérens à demi sauvages. Cette compagnie valait mieux que celle des loups dont la meute avait emprunté un chemin parallèle à celui des hommes et des chevaux; ils ne se montrèrent pas, mais leur présence était attestée de temps à autre par un hurlement isolé et effrayant.

La neige qui recouvrait le sol ralentissait la marche des fugitifs, qui peinaient à avancer sur le chemin de Caussou, à peine visible. Jordan marchait en tête, arbalète à la main, portant sur son dos Jordanet. Alazaïs suivait, s'aidant d'un long bâton. Les Parfaits marchaient dans leurs traces, courbés sous leur charge respective. Un nuage blanc s'échappait de leur bouche, au rythme de leur respiration et se condensait dans leur barbe, blanchie par le givre qui en résultait. La température était trop basse pour permettre un bivouac. Il fallait arriver à Caussou coûte que coûte avant la nuit. Alors que celle-ci était près de tomber, une odeur de bois brûlé chatouilla les narines des voyageurs; aussitôt après, ils aperçurent les fumées du village au détour de la pente.

Ils se sentirent tous plus légers. La meute de loups s'éloigna, et les chevaux hennirent.

Caussou était un petit village, étagé sur la pente qui descend vers l'Ariège. Les habitants étaient quasiment tous croyants et ne manquaient pas de rendre aux Parfaits qu'ils rencontraient les honneurs qui leur étaient dus.

C'est dire si les fugitifs furent bien accueillis, hébergés, nourris, et réchauffés. Jordan et sa famille, après avoir dîné d'une soupe et de pain, se couchèrent dans le foin parfumé de la grange de leurs hôtes, non sans avoir écouté le prêche d'Amiel Aicard.

Le jour se leva, blanc de neige. La couche tombée pendant la nuit était mince et n'avait servi en fait qu'à effacer les traces des

hommes et des animaux. La venue de la lumière s'accompagna de bruits divers où dominaient les cris d'animaux.

Les feux furent ranimés, et bientôt un bol de soupe chaude paracheva le réveil des humains ; ils sortirent dans le froid vif pour uriner.

Le ciel était dégagé. La journée promettait d'être claire et ensoleillée. D'un commun accord, les fugitifs de Montségur décidèrent de passer la journée à Caussou afin d'y prendre un peu de repos. Jordan et les Parfaits proposèrent leurs bras pour aider leurs hôtes dans leurs tâches quotidiennes.

Jordan avait terminé sa mission. Les quatre Parfaits cathares avaient à poursuivre la leur qui consistait à mettre à l'abri les Livres que l'on n'avait évidemment pas laissés aux inquisiteurs ; d'une part, parce qu'ils étaient indispensables aux communautés cathares existantes ou à venir, d'autre part parce que chaque exemplaire valait une petite fortune simplement par leur rareté, indépendamment du fait qu'ils véhiculaient un message spirituel précieux comme c'était le cas de l'Évangile de Jean.

Jordan avait appris à lire et vénérat le Livre des Parfaits comme un objet sacré, émanation de l'Esprit Saint auquel il vouait le plus grand respect. Les événements qu'il avait vécus au cours des jours précédents, et particulièrement la veille, l'avaient transformé. Le bûcher avait provoqué en lui un choc émotionnel singulier, dont les ondes, à l'image des cercles provoqués par une pierre jetée dans l'eau calme, s'amplifiaient en s'éloignant de l'épicentre. Ainsi, dans l'esprit de Jordan, des considérations plus larges remplaçaient peu à peu l'émotion ponctuelle. Pour la première fois, il eut une réflexion religieuse qu'il décida d'approfondir avec l'aide d'Alazaïs.

On peut imaginer combien cette dernière fut ravie et avec quel zèle elle répondit aux attentes de son compagnon.

Alazaïs avait été instruite par sa mère, la Parfaite Guilherme d'en Marty, dite la « fournière ». Celle-ci mettait en pratique la doctrine cathare dans sa vie quotidienne, non par dévotion ordinaire mais bien par conviction profonde, adhérant entièrement

aux principes de sa religion, laquelle était mode de vie et non simplement croyance. Guilherme avait su, tant par ses actes que par ses discours, former l'esprit de sa fille sans lui imposer d'adhérer à ses convictions. Morte sur le bûcher, elle avait donné une ultime leçon à Alazaïs, sans ostentation, anonyme parmi ceux que les flammes avaient consumés.

Ainsi l'amasia de Jordan portait en elle le germe d'une Parfaite. Seul son amour pour le charpentier retenait son désir de recevoir le consolament.

Elle fit découvrir à Jordan la beauté de l'esprit et le terrain qu'elle ensemençait était fertile.



En ce printemps de 1244 de nombreux cathares, chassés de chez eux, s'étaient réfugiés dans la Haute Vallée de l'Ariège. Jordan et sa famille faisaient partie de ce flux dont une bonne partie fut accueillie par les nombreuses grottes qui s'ouvrent sur les flancs de la montagne. Jordan, Alazaïs et Jordanet s'installèrent dans un coin de la caverne d'Ornolac. Le charpentier mit peu de temps à édifier une cabane appuyée à la paroi de l'un des nombreux porches d'entrée de l'immense grotte qu'avait investie une population de proscrits démunis.



Jordan et Alazaïs étaient relativement à l'aise. Ils disposaient du pécule que la fournière de Montségur avait laissé à sa fille et des bras du charpentier qui louait ses services à raison d'un sou par journée de travail ; et celui-ci ne manquait pas, tant auprès de la population locale du village d'Ornolac, que des troglodytes réfugiés dans les grottes de la montagne.

La nourriture était rare : produits de jardins improvisés, truites de la rivière. Les produits carnés n'étaient consommés

que par la population n'ayant pas adhéré pleinement à l'idéologie cathare, les simples croyants. Les Parfaits, qui étaient nombreux, se contentaient de pain, de poisson et de quelques légumes. Alazaïs refusait toute viande et, peu à peu, Jordan fit de même. Ils achetaient de la farine et cuisaient des galettes dans un four que Jordan avait construit. Généreusement, ils distribuaient autour d'eux ce qui n'était pas indispensable à leur consommation. Le charpentier consacrait une demi-journée par semaine à la pêche. Les truites abondaient dans l'Ariège. Jordan les prenait à la main sous les pierres ou à l'aide d'une ligne faite de crin de cheval.

Le poisson était apprécié quelle que soit sa préparation, grillé ou bouilli. Alazaïs excellait dans la confection d'une sorte de pot-au-feu où la truite cuisait avec des légumes de jardin.

Des Parfaits étaient souvent invités à partager le repas servi à la table de Jordan. Il s'ensuivait de longues discussions au cours desquelles se perfectionnaient les connaissances du charpentier en matière de religion. Peu à peu, sa conviction s'affirma et, sous l'influence de son amasia, sa vie s'orienta vers une plénitude régie par les principes cathares.

Jordanet grandissait. L'ambiance dans laquelle il baignait lui forgea un caractère tout de douceur et de réflexion.

L'hiver fut rude. À l'inconfort de la grotte s'ajoutait son isolement. Le feu restait allumé en permanence mais ne parvenait pas à chauffer l'abri précaire de la famille de Jordan. Alazaïs tomba malade, la fièvre la brûlait et ses forces l'abandonnèrent. Couchée sur son grabat, elle fut prise d'un tremblement qu'elle ne pouvait maîtriser.

Au bout de trois jours, elle réclama le consolament des mourants. Jordan se plia à sa volonté et alla quérir un Parfait qui administra le sacrement à la malheureuse. Dès lors Alazaïs fut sereine, sans pour autant que son état s'améliore. Au contraire, elle s'affaiblit davantage sous l'effet du jeûne.

Jordan faisait tout ce qu'il pouvait. Il ne quittait le chevet de son amasia que pour s'occuper de son fils ou pour les tâches do-

mestiques indispensables. Plusieurs jours passèrent au terme desquels Alazaïs sembla aller mieux. Elle refusa la nourriture que Jordan lui apportait en expliquant à ce dernier que le fait d'avoir reçu le consolament lui interdisait de se nourrir.

Le lendemain matin, lorsque Jordan s'éveilla, elle avait disparu. Le charpentier se hâta, il confia Jordanet à des voisins et après avoir revêtu ses vêtements les plus chauds, il se précipita hors de la grotte. Le sol était couvert d'une couche de neige dans laquelle des traces de pas matérialisaient plusieurs chemins. Jordan, poussé par son instinct, suivit celui qui montait vers la montagne. Il neigeait. Soudain, une bourrasque l'aveugla de flocons. Il s'arrêta et appela Alazaïs. Seul le sifflement du vent répondit ; la tourmente l'enveloppa. Elle effaçait les traces de pas dans la neige.

Jordan sut alors que la mère de son fils avait choisi de mourir par Endura pour obéir aux préceptes les plus rigoureux de sa croyance. Une larme coula sur son visage crispé par un dernier appel. Il rebroussa chemin en se disant que le prochain printemps rendrait la tunique de peau d'Alazaïs et que la mort par le froid était, paraît-il, douce.

Il rejoignit son abri et retrouva son fils, à qui il dut expliquer que sa mère était partie définitivement. Les Parfaits vinrent leur apporter leur soutien, la nouvelle de la démarche d'Alazaïs ayant très rapidement fait le tour du microcosme des troglodytes réfugiés à Ornodac. Des voisins lui proposèrent de s'occuper de Jordanet pendant ses absences. Les croyants comme les profanes l'entourèrent de leur sollicitude car il était aimé de tous, et le réconfort eut promptement raison de sa détresse.

Alazaïs n'était pas la première à avoir choisi l'Endura pour rejoindre la lumière. Il n'était pas rare de trouver des ossements humains dans la montagne. Les cathares, surtout à partir d'un certain âge, n'accordaient que peu de prix à la vie. Ils étaient convaincus que cette dernière favorisait l'œuvre du dieu mauvais, du démon, et lui vouaient un mépris qui ne s'appliquait qu'à leur propre existence ; paradoxalement, ils respectaient la

vie animale sous tous ses aspects, à une exception près : les poissons ; ils croyaient en effet à la génération spontanée de cette espèce et, de ce fait, considéraient qu'elle ne participait pas à la métempsychose.

La raison pour laquelle ils ne mangeaient pas de viande tenait à cette croyance en la métempsychose, qui voulait que les âmes des défunts fussent emprisonnées par le démon dans des corps d'animaux afin de les empêcher de réintégrer la lumière de Dieu. Jordan savait cela, mais il était convaincu qu'Alazaïs la rejoindrait directement.

Cette pensée le réconfortait. Il imaginait les retrouvailles d'Alazaïs avec sa mère Guilherme qui, elle, avait choisi de mourir pour respecter son engagement. L'une et l'autre ne pouvaient être ailleurs qu'auprès du Dieu bon et lui, Jordan, s'efforceraient de les rejoindre le moment venu. Pour l'instant, il lui fallait s'occuper de son fils Jordanet, lui apprendre un métier et le conduire à sa majorité comme son père l'avait fait pour lui-même.

Pour cela, il fallait quitter l'abri de la caverne et s'établir dans un village qui avait besoin d'un charpentier. La chose n'était pas simple. Jordan confia son fils à ses bons voisins et amis de la grotte, prit sa besace et partit dans la vallée, à la recherche d'un point de chute. À chacune de ses étapes il se renseignait, en discutant avec les gens qu'il rencontrait à l'auberge ou ailleurs, sur l'opportunité de l'installation d'un charpentier. À Tarascon, il apprit que le charpentier desservant le bourg était âgé, malade et sans enfant. Il alla le trouver et lui proposa une association. Le vieil homme préférait vendre. Jordan s'enquit du prix demandé pour le local et le logement, auxquels il fallait ajouter les outils et le stock de bois. Après discussion, les deux parties s'entendirent sur le montant de la somme à payer. Jordan disposait du pécule laissé à Alazaïs par sa mère et auquel il avait été peu puisé. Il versa l'argent comptant et prit possession des lieux. Les jours qui suivirent l'occupèrent à nettoyer et ranger à son goût l'atelier et le logement attenant. Puis il s'en fut quérir Jordanet qu'il ramena à Tarascon, fatigué du voyage mais enchanté d'avoir découvert

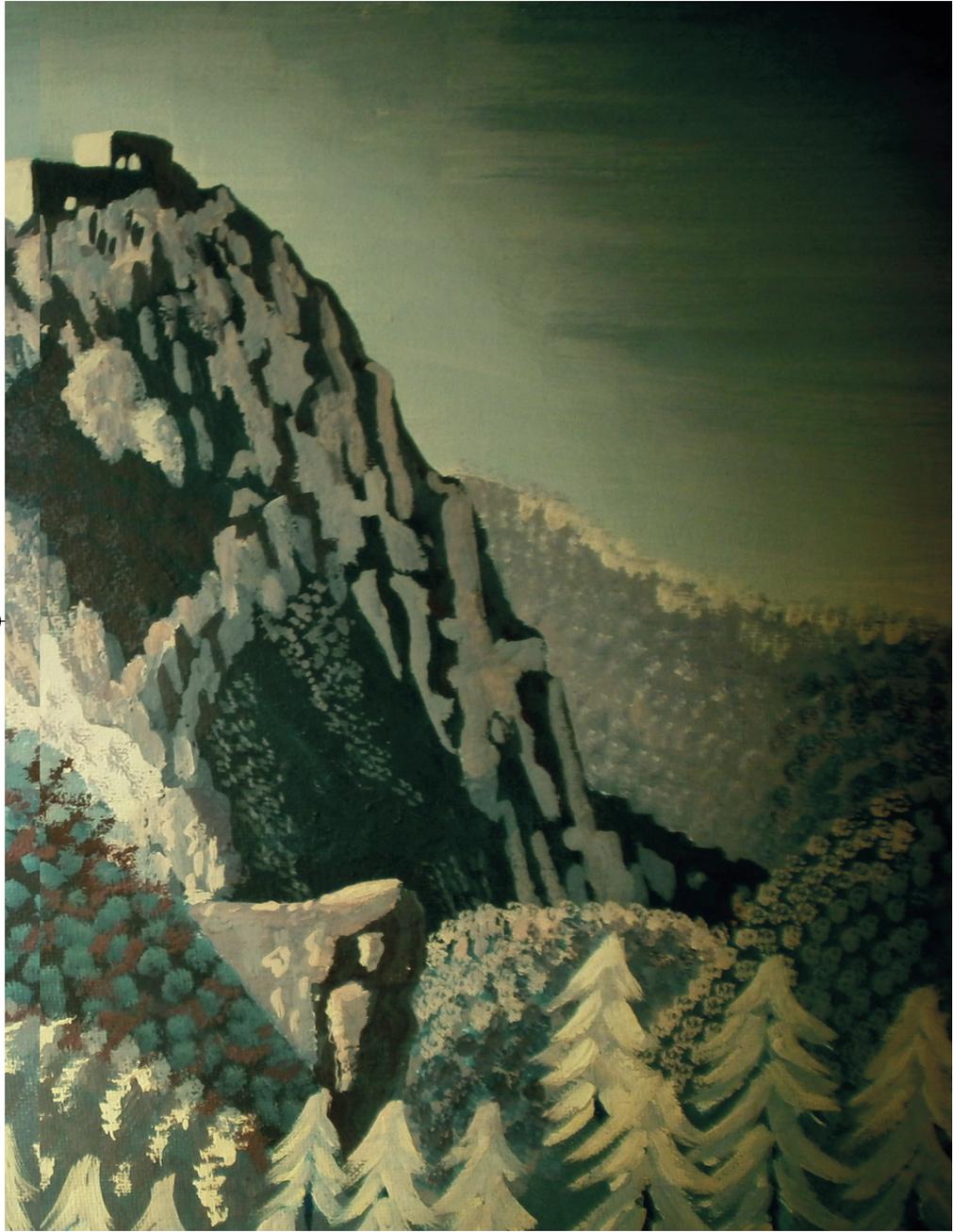
la vallée de l'Ariège, ses villages, ses paysages grandioses. Les auberges dans lesquelles ils s'arrêtèrent le séduisirent particulièrement, lui qui ne connaissait d'autre cadre de vie que celui d'Ornolac – car il avait oublié Montségur.

La nouvelle se répandit que le charpentier de Montségur s'établissait à Tarascon. Le travail afflua, submergeant Jordan de commandes et de chantiers. Il dut embaucher non seulement un apprenti mais également une femme chargée de s'occuper de Jordanet, faire la cuisine et entretenir le logement.

Jordan fréquentait le milieu cathare du bourg qui l'avait immédiatement adopté. L'apprenti comme la femme de ménage en étaient issus. Il recevait à sa table les Parfaits de passage. Il assistait à leurs prêches, perfectionnant ses connaissances à leur contact ; peu à peu elles s'étendirent jusqu'à faire de Jordan un Parfait officieux. Il ne lui manquait plus que de recevoir la consécration. Ses amis le convinquirent de la solliciter, ce qui fut fait au cours de l'année.









## LE TRÉSOR DE MONTSÉGUR

*An de grâce 1250*

**J**ORDANET avait onze ans. À trois ans de sa majorité, il connaissait le métier que son père lui avait appris et était physiquement capable de l'exercer. Mais il n'éprouvait pas une attirance particulière pour le travail du bois. Durant son enfance, il avait aimé l'odeur de l'atelier du charpentier, les outils et les copeaux qui résultaient de leur emploi. Désormais, il préférait les parfums exhalés par les sous-bois ou par les rives de l'Ariège. Désertant souvent l'atelier du charpentier, il flânait le long de la rivière ou entreprenait des expéditions plus hardies dans les montagnes bordant la vallée. Jordan laissait faire. Il adorait son fils et était disposé à tolérer tous ses caprices. De plus il gagnait bien sa vie et n'avait aucunement besoin des bras de Jordanet pour accomplir ses tâches.

Le jeune garçon n'était pas fainéant. Il désirait seulement vivre différemment et traversait une période de vague à l'âme. L'absence de sa mère était pour une large part responsable de cette situation. Jordan le choyait, certes, mais ne pouvait remplacer une présence maternelle. Un jour, Jordanet dit à son père qu'il désirait aller à Ormolac. Le charpentier acquiesça et prépara les provisions nécessaires au voyage, qui au demeurant n'était pas très long. Il suffisait d'une journée de marche pour aller et revenir mais Jordanet voulait séjourner un jour ou deux dans la caverne qui les avait abrités lors de leur venue dans la vallée, après avoir fui Montségur.

Il suivit le bord de l'eau sans se hâter, flânant même parfois pour y faire ricocher un galet plat. Il cheminait insouciant, dans un décor magnifiquement sauvage, pieds nus.

Il traversait un endroit herbeux lorsqu'il marcha sur une vipère, qui le mordit cruellement avant de s'enfuir. Il eut le temps de voir qu'il s'agissait d'une espèce commune, peu dangereuse. Néanmoins il fallait agir, et vite. Il savait comment.

La sensation de brûlure qu'il éprouvait lui permit de repérer les deux piqûres des crochets du serpent. Il sortit son couteau affûté comme un rasoir et incisa d'une croix sanglante son pied blessé. Pour calmer la douleur, il trempa ce dernier dans l'eau froide et massa sa jambe vers le bas pour augmenter le saignement, et par là évacuer le venin.

Il était occupé par cette opération lorsqu'il entendit, tout près, des pas de chevaux. Il était trop tard pour se cacher. Deux cavaliers venaient vers lui. Une grande épée pendait à leur côté et ils portaient une cape blanche frappée de la croix pattée : des Templiers. Jordanet en avait entendu parler mais n'en avait jamais vu. La crainte l'envahit, bien que ce qu'on lui en avait dit ne fût point à leur désavantage.

Le plus âgé des deux cavaliers l'interpella en occitan :

« Que fais-tu là mon garçon, et où vas-tu ? »

— J'ai été mordu par une vipère. J'allais à Ornolac. »

Le Templier descendit de sa monture.

« Montre-moi ça ! »

Jordanet tendit son pied.

« Je vois que tu as fait ce qu'il fallait. Je vais panser ta blessure et tu monteras en croupe car nous allons, nous aussi, dans la direction d'Ornolac. »

Le garçon, que la fièvre commençait à faire trembler, fut ravi et remercia tandis que le cavalier, ayant tiré d'une sacoche accrochée à sa selle un linge propre, lui bandait le pied.

Lorsqu'il se mit debout, Jordanet tituba. Le second cavalier l'aida à monter derrière lui et lui recommanda de s'accrocher solidement à lui. Le venin faisait son effet. Le jeune garçon fré-

missait. Le froid l'envahit, et il avait du mal à s'agripper au cavalier devant lui. Celui-ci le recouvrait de son manteau et prenait la précaution de conduire sa monture sans à-coups, calmement et au pas. Jordanet luttait pour ne pas s'abandonner à la somnolence qui l'envahissait. Le Templier le comprit et lui parla, l'interrogeant sur sa famille. D'où venait-il ? Pourquoi allait-il à Ormolac ?

Le garçon répondait, sans mentir, comme on le lui avait appris. Il commit même l'imprudence de parler de Montségur. À l'évocation de ce lieu, le plus âgé des deux cavaliers prit part à la conversation. Était-il un hérétique ? Avait-il été élevé dans la religion des Bons Hommes ?

« Parle sans crainte, mon garçon. Nous ne sommes pas des Dominicains, et encore moins des inquisiteurs. Le but de notre voyage est le service de Dieu en Espagne. »

Alors Jordanet dit sans ambages ce que son père lui avait appris, qu'il y avait un Dieu bon et un dieu mauvais, qu'il ne fallait aimer et servir que le bon et honnir le mauvais, auteur des choses périssables, alors que le bon avait fait les choses éternelles et spirituelles.

Son langage naïf était écouté par les deux Templiers. Le plus âgé lui répondit :

« Il n'y a qu'un Dieu, celui que nous servons et que tu appelles le Dieu bon. L'autre n'est pas un dieu, c'est Satan, le diable.

— Quelle différence ça fait ? répondit Jordanet.

— Nous en reparlerons, mon garçon. Pour l'heure, repose-toi : tu en as besoin. »

Et la marche se poursuivit, au pas régulier des chevaux. Bientôt apparut l'auberge de la vallée, celle-là même où Jordan avait fait étape en se rendant à Tarascon. Les Templiers décidèrent une halte afin que Jordanet reprenne des forces et que les chevaux se reposent. Pendant que ces derniers dévoraient quelques gorgées d'avoine, les Blancs-Manteaux et leur protégé s'attablèrent devant une soupe où trempait du pain bis. Luxe suprême,

l'aubergiste leur apporta une carafe de vin qui fut très apprécié, excepté par Jordanet qui n'en avait jamais bu.

L'effet du venin s'estompait et la soupe réchauffait le garçon qui avait participé au bénédicité récité par les moines-soldats avant de prendre la nourriture.

Le plus jeune des deux Templiers engagea la conversation lorsque le repas fut terminé.

« Tu parais être un bon chrétien et tu as parlé tout à l'heure comme un hérétique. »

Jordanet ne répondit point. L'Ancien enchaîna :

« Alors tu crois qu'il y a deux dieux, un bon et un mauvais? Comment est-ce possible? Dieu n'est-il pas l'auteur de toutes choses? »

Doucement le garçon dit, timidement : « Le Dieu bon ne peut pas avoir créé le mal. Il faut bien qu'un autre en soit l'auteur et qu'il soit assez puissant pour tenir tête au Dieu de bonté : c'est le dieu du mal, celui que vous appelez Satan ou le diable. Celui qui s'est révolté contre le Dieu bon et qui a entraîné avec lui une partie des anges. Il y a eu une grande bataille dans le ciel. Le mauvais dieu et ses partisans ont été précipités sur la Terre où ils ont enfermé des parcelles d'esprit dans des corps de poussière : des tuniques de peau. »

L'Ancien prit la parole : « Ce que tu dis là, mon garçon, est intéressant, mais je crois que tu te trompes. Ce sont des paroles d'hérétique. Notre Seigneur Jésus-Christ, né de sainte Marie, a été envoyé par Dieu le Père pour sauver les hommes en montant sur la croix.

— Pardonnez-moi, noble seigneur, mais je ne comprends pas. Le Fils du Dieu bon ne pouvait être un homme. Il ne pouvait naître et mourir comme eux. Le Christ émané de Dieu tout-puissant ne pouvait être qu'un esprit. Il s'est adombré en sainte Marie mais n'est pas né d'elle. Il n'a pas pu mourir comme le font les créatures du dieu du mal. Il est venu nous montrer le chemin qui conduit au Ciel en méprisant la souffrance et la mort, et en

faisant le Bien. Il est venu pour nous réveiller et nous tirer des griffes du dieu mauvais.

— Tu parles comme un livre. Qui a bien pu t'apprendre ces sornettes? Les Bons Hommes, sans doute!

— Les Bons Hommes et mon père. Ma mère aussi, mais elle n'est plus là.

— Ta mère est morte? Elle était hérétique?

— Je ne sais pas qui sont ceux que vous appelez hérétiques. Ma mère est morte en Endura, à Ornolac, dans la montagne de Tabe.

— Ton père fait-il partie des Bons Hommes?

— Mon père est charpentier, il est respecté de tous.

— Qu'est-ce que c'est que l'Endura dont est morte ta mère?

— Maman a accepté de se dépouiller de sa tunique de peau pour que s'élève son esprit. Elle n'a rien fait pour continuer à vivre parce qu'elle avait reçu le consolamentum des mourants au cours de sa maladie. Elle a respecté sa parole et sa foi.

— Je vois bien mon garçon que tu es d'une famille d'hérétiques. Mais ne crains rien. Nous ne sommes pas des Dominicains, mais des Templiers qui reviennent de Terre Sainte où ils ont appris à être tolérants. Demain, dès l'aube, nous t'accompagnerons jusqu'à Ornolac et nous poursuivrons notre route jusqu'en Espagne où nous appelle notre service. Va dormir, nous allons en faire autant. Et n'oublie pas de dire ta prière », ajouta l'ancien avec un sourire.

La paille de la grange fut douce à leurs membres fatigués. Jordanet, quant à lui, s'allongea près du feu, sur un banc, sous la cheminée monumentale.

Le chant du coq éveilla l'auberge et ses occupants. Une écuelle de bouillon ragaillardit Jordanet, que son pied faisait souffrir, et les deux moines auxquels l'aubergiste ne réclama point d'écot, se contentant de leur bénédiction. Le garçon profita de sa générosité.

Les préparatifs du départ furent rondement menés et la vallée était encore bien sombre quand le groupe se mit en route. Les

chevaux n'avaient aucunement besoin d'être guidés pour suivre le sentier étroit. Seul le bruit que faisaient leurs sabots sur le sol mettait un peu de vie dans le silence de l'aube. Une heure plus tard, alors que le soleil dorait les cimes, tentant de pénétrer la vallée, apparurent les falaises percées des grottes. Ornolac n'était plus loin. Il y parvinrent en peu de temps et firent halte à proximité des quelques masures qui bordaient le chemin.

Jordanet mit pied à terre, remercia les deux Templiers et leur demanda leur bénédiction.

« Adieu mon garçon, et que Dieu te garde », dit alors l'ancien. Les deux Templiers poursuivirent leur route vers l'Espagne tandis que Jordanet, en boitant, empruntait le sentier qui menait à la caverne. Il coupa, à l'aide de son couteau, un jet de noisetier, dont il se fit une canne. Il eut tôt fait de parvenir au porche. Seul était présent un vieillard chauve, auquel il s'adressa.

« Où sont les Bons Hommes et les croyants qui habitaient ici ?

— Tout le monde est parti, par crainte de l'Inquisition qui rôde dans la vallée. Quelques-uns ont rejoint les grottes de Bouan ou de Bédeillac. Je suis tout seul. Je ne crains pas les moines car je suis vieux et ma carcasse ne vaut pas le prix du fagot qu'il faut pour me brûler... Mais toi, mon garçon, qui es-tu, et que fais-tu ici ?

— Je suis Jordanet, le fils du charpentier, et je reviens voir les lieux que j'ai habités avec mes parents quand nous sommes partis de Montségur.

— J'ai entendu parler de ton père, et c'est un Bon Homme... Bienvenue chez toi mais ne reste pas ici car les sergents du roi et les inquisiteurs pourraient te faire un mauvais sort. Le bruit court qu'ils ne tarderont point. Ils étaient hier à Tarascon.

— Mon Dieu ! Mon père... s'exclama Jordanet, qui demanda sa bénédiction au vieil homme, et dévala la pente aussi vite qu'il le put.

Les quatre masures formant un semblant de village étaient serrées les unes contre les autres. Jordanet frappa à l'une d'entre

elles qui s'ouvrit avec précaution, laissant apparaître un individu déguenillé et sale.

« Que veux-tu ? interrogea-t-il sans animosité.

— Je suis le fils du charpentier de Tarascon. Je cherche à me faire prêter un cheval pour le rejoindre. Mon père paiera ce qu'il faut. »

L'homme vit le pied bandé de Jordanet, ce qui expliquait sa demande. Il flaira une bonne affaire.

« Qui me dit que tu ramèneras le cheval ?

— Mon père est un Bon Homme et je ne mens jamais. »

L'homme émit un grognement auquel il ajouta :

« J'ai bien une mule, mais j'en ai besoin. Ça sera trois sols par jour et il faudra me la ramener d'ici la fin de la semaine.

— C'est d'accord. Il me faudra le harnais et la selle.

— Je n'ai pas de selle et une corde suffira comme harnais ; la bête est très docile.

— Bon, et où est-elle ? demanda Jordanet, impatient.

— Attends-moi là. »

L'homme entra dans sa maison et en ressortit peu après avec sa mule efflanquée et pourvue d'oreilles démesurées.

« Elle s'appelle Gitane, dit-il en remettant au garçon l'extrémité de la corde. N'oublie pas : trois sols par jour, et tu la ramènes avant la fin de la semaine.

— C'est entendu », répondit Jordanet, trop heureux d'avoir trouvé une monture, qu'il enfourcha d'ailleurs aussitôt.

Le sentier qui suivait l'Ariège fut rapidement atteint et Jordanet dirigea Gitane vers l'aval. Fait étrange, de nombreuses personnes remontaient la vallée.

Intrigué, Jordanet s'adressa à un groupe : « Où allez-vous comme cela ?

— Nous allons dans les spoulgas. Les inquisiteurs sont à Tarascon et arrêtent beaucoup de monde.

— Savez-vous si mon père, Jordan le charpentier, a été pris ?

— Nous sommes partis précipitamment. S'il ne s'est pas sauvé lui aussi, il l'auront arrêté car c'est un Bon Homme... »

Cette réponse donna des ailes au garçon... Mais pas à sa monture, qui continua du même pas tranquille, tandis que le garçon cherchait du regard son père dans les groupes qu'il croisait et qui étaient de plus en plus nombreux. Soudain, il reconnut au loin sa silhouette trapue et ne put retenir un cri de joie.

« Mon fils! » s'écria Jordan. Un bonheur partagé présida aux retrouvailles. Jordanet raconta : la vipère, les Templiers, Ornolac, la mule. Le charpentier répondit en décrivant la situation à Tarascon : la ville investie par les inquisiteurs, dont le célèbre Ferrier qui l'avait aussitôt fait rechercher, lui, Jordan, personnellement. Heureusement prévenu par un ami, sur le chantier où il travaillait, il s'était enfui par les jardins jusqu'à l'Ariège, s'était caché dans un bosquet et, au retour de l'aube, avait pris le chemin vers le haut de la vallée, en direction d'Ornolac où il savait retrouver Jordanet.

Il l'avait retrouvé plus tôt que prévu et en était heureux. Il menait la mule par le licol, marchant à côté d'elle car son pas mesuré le lui permettait.

Après un long silence, Jordan s'adressa à son fils : « Nous n'allons pas à Ornolac mais à Verdun. Il y a là une spoulga fortifiée qui est plus sûre. Elle est tenue par un seigneur vassal du comte de Foix, un bon chrétien pour qui j'ai travaillé. Il ne nous refusera pas l'asile.

— C'est loin? interrogea Jordanet.

— Non, c'est après Ornolac, du côté de Sinsat. Demain je ramènerai la mule au brave homme qui te l'a louée. Nous resterons à Verdun tant que les inquisiteurs rôderont par ici. »

La spoulga de Verdun fut atteinte dans la soirée. Des sentinelles y veillaient et s'enquirent de l'identité des visiteurs. La plupart des gens qui fuyaient l'Inquisition s'étaient dirigés vers les grottes de Lombrives, dont la capacité d'accueil était grande. Jordan et son fils étaient seuls au pied du rocher. L'entrée leur fut donnée et le maître des lieux en personne vint les accueillir. Il demanda en bon croyant la bénédiction de Jordan, puis l'invita avec son fils à se restaurer.

Le repas consistait en truites de l'Ariège grillées et pain bis. La conversation porta sur les inquisiteurs et sur les défenses de Verdun. À ce propos, l'hôte regretta de manquer d'arbalètes. Jordan lui dit qu'il en possédait une venant de Montségur, qu'il avait cachée à Tarascon. Il s'offrit d'aller la chercher dès le lendemain, ce qui lui valut de chaleureux remerciements et des conseils de prudence. Le maître des lieux fit venir son chirurgien qui refit le pansement que Jordanet portait au pied, puis il fut temps d'aller dormir.

La grotte était bien aménagée, de façon rustique, certes, mais proche du confortable, du moins dans une partie dépourvue d'humidité. Leur hôte les y conduisit à la lueur des torches. Il y avait là une trentaine de réfugiés dont certains reconnurent le charpentier, et lui réclamèrent un prêche. Jordan s'exécuta. Avec des mots simples, il leur parla du Dieu bon et du mauvais, de l'esprit et de la matière. Il les exhorta à suivre l'enseignement des Bons Hommes afin de faire « une bonne fin ». Il les bénit, et ensemble ils récitèrent l'oraison.

On apporta un fagot de fougères séchées et une couverture de laine, ainsi qu'un calelh, c'est-à-dire une petite lampe à huile, qui fut placé dans un creux de la roche et qui diffusait une lumière tremblante.

Le père et le fils se serrèrent l'un contre l'autre et ne tardèrent pas à s'endormir. Jordanet se remémorait avec fierté des paroles du prêche du charpentier, puis il sombra dans le sommeil en rêvant qu'il était chevalier, et portait un blanc manteau frappé d'une croix pattée.

Lorsqu'ils s'éveillèrent, le calelh était éteint mais une vague pénombre avait envahi la grotte. Jordan s'ébroua, s'étira puis quitta sa couche en prenant soin de recouvrir son fils de la couverture. Le charpentier enjamba avec précaution quelques corps allongés et se dirigea vers la lueur diffuse qui sourdait d'une ouverture dans le rocher, laquelle était réduite à l'espace d'une archère par un appareillage de maçonnerie.

Le soleil se levait. Des rumeurs dans la grotte se faisaient entendre. Un feu fut allumé qui servit à réchauffer une soupe d'herbes. Une écuelle fut apportée rapidement à Jordan qui alla la partager avec son fils. Elle n'était pas excellente, cette soupe d'orties, mais le simple fait qu'elle soit chaude ravissait les estomacs et éveillait les cerveaux.

Jordan avait du chemin à faire pour retourner à Tarascon et un chemin dangereux, car il pouvait y rencontrer les archers du roi. Il recommanda donc à son fils de l'attendre, prit la mule et la dirigea tout d'abord vers Ormolac.

Jusque là, tout se passa bien. Il rendit l'animal à son propriétaire et paya son dû. Puis il s'engagea sur le sentier qui descendait la vallée. Il avançait prudemment, observant les abords. Il croisa quelques personnes auprès de qui il s'enquit de la situation à Tarascon. Les inquisiteurs enquêtaient sans relâche. Ils cherchaient les hérétiques et n'hésitaient pas à employer la torture pour faire parler les gens qu'ils prenaient dans leurs filets.

Il restait à Jordan environ une heure de chemin pour atteindre Tarascon. Il décida d'emprunter un itinéraire plus long mais plus sûr. Un gué qu'il connaissait lui permit de traverser l'Ariège et il gravit un sentier de chèvre qui serpentait sur le versant de la vallée. Ce chemin le conduisit derrière le bourg, lui permettant ainsi d'éviter le pont évidemment gardé par les archers du roi.

Il attendit que la nuit s'installe pour pénétrer dans Tarascon et se dirigea vers la maison de son soci. Ce dernier était absent. Jordan prit le chemin de son atelier dont la porte n'était fermée que d'un loquet. Il entra et, dans l'obscurité, tâtonna pour trouver le calelh dont il connaissait l'emplacement. Il battit le briquet qui ne le quittait jamais, une rondelle d'acier à laquelle étaient assujettis une mèche d'amadou et un silex.

Le calelh allumé, il ouvrit la porte de communication avec son logement.

Trois sergents l'y attendaient, l'arbalète pointée sur lui. Aucune résistance n'était possible. L'un des sergents l'interpella :

« Où vas-tu, maraud ?

— Je suis chez moi.

— Tu es donc le charpentier et non un voleur comme je l'avais cru...

— Oui.

— La prise est bonne, mes amis. L'inquisiteur sera content. Nous aurons sans doute droit à quelques sols de prime... Approche, et pas un geste, ou tu es mort ! »

Jordan, les bras écartés, s'approcha des trois sergents. L'un d'entre eux le débarrassa du calelh tandis qu'un second lui attachait les poignets derrière le dos.

C'en était fait. Le charpentier, fugitif de Montségur, allait être mis entre les mains de celui qui le recherchait depuis plusieurs années. Et cela n'augurait rien de bon pour lui.

Les sergents conduisirent Jordan à l'église où les inquisiteurs interrogeaient sans désespérer.

Ferrier tenait sa proie. Lorsqu'il vit entrer le charpentier encadré par les sergents, il eut un mouvement d'humeur. Il n'aimait pas être dérangé. Mais lorsqu'il sut à qui il avait affaire, il interrompit l'interrogatoire du menu fretin qu'il tenait. Des cierges et des bougies éclairaient les deux inquisiteurs et un troisième personnage qui prenait des notes sur un registre.

« Approche, charpentier ! »

Jordan entra dans le cercle de lumière.

Ferrier poursuivit : « Tu as prospéré, depuis Montségur. Au fait, tu t'es évadé de là-haut et le bruit court que tu n'étais pas seul à fuir. Qui t'accompagnait ?

— Ma femme, mon fils et quatre personnes que je ne connaissais pas.

— Parle-nous de ceux-là. Où les as-tu conduits ?

— À Caussou, où je les ai laissés.

— Et où sont-ils allés après ?

— Je ne sais pas.

— Es-tu bien sûr d'ignorer leur destination ?

— Pourquoi mentirais-je? Je les ai entendus parler de la Lombardie, mais je ne sais pas s'ils évoquaient ce pays parce qu'ils envisageaient de s'y rendre.

— Quant à toi, charpentier, tu t'es établi ici. Nous savons que tu es un hérétique revêtu, et que de surcroît tu fais partie d'une association corporative de maçons. Est-ce exact?

— J'appartiens à une association d'entraide des métiers du bâtiment, c'est exact. Mais je ne sais pas ce qu'est un hérétique. »

Ferrier répliqua aussitôt sur un ton sentencieux, en pointant son index droit sur Jordan.

« Hérétique est celui qui professe et diffuse des idées contraires à celles qu'enseigne la Sainte Église! » Il poursuivit : « Crois-tu que Notre Seigneur Jésus-Christ soit mort sur la croix pour racheter les péchés? »

Jordan répondit : « L'envoyé de Dieu ne pouvait être qu'un ange, et un ange ne peut pas mourir parce que le dieu mauvais n'a pu l'enfermer dans une tunique de peau.

— Comment expliques-tu que Notre Seigneur Jésus-Christ ait été crucifié, soit mort sur la croix et ait ressuscité le troisième jour?

— C'est un simulacre, une parabole comme Jésus en était coutumier.

— Blasphème!

— Notre Seigneur Jésus-Christ n'est mort qu'en apparence. Un envoyé de Dieu ne peut mourir. Il est un esprit, non de la matière.

— Blasphème! Blasphème! Tu es bien l'hérétique que nous pensions! Et la Bienheureuse Vierge Marie, que penses-tu d'elle?

— Qu'ayant enfanté, elle ne peut être vierge, malgré tout le respect que je lui porte. L'enfant Jésus s'est adombré en elle, c'est-à-dire qu'il y a pris l'apparence humaine, tout en demeurant un esprit.

— Pure hérésie! Charpentier, es-tu prêt à renoncer à ces mensonges et à rejoindre la Sainte Église?

— Je ne puis renoncer à ce que je crois. Je suis un bon chrétien, comment croire à l'impossible ?

— Tu choisis le bûcher, le sais-tu ?

— Je ne choisis rien, je reste moi-même, fidèle à mes engagements. S'il vous plaît de m'envoyer au bûcher, faites-le. Vous ferez disparaître mon corps, œuvre du démon, mais vous ne pourrez tuer mon esprit qui est à Dieu ! Je suis prêt. »

Ferrier se pencha à l'oreille de son compagnon qui opina du chef, puis prononça la sentence.

« Au mur strict pour un an, au pain de douleur et à l'eau de tribulation, afin que tu puisses réfléchir. Si dans ce laps de temps tu n'as pas changé d'avis : le bûcher. Amen. Mettez-le en lieu sûr jusqu'à son transfert au mur de Carcassonne. »

Il se leva, satisfait, et, suivi par son compagnon, il se retira car il était tard, tandis que les sergents emmenaient le condamné.

Mais Ferrier n'en avait pas fini avec lui. Tôt le lendemain matin, il le fit extraire du local où il était détenu et le fit amener à l'église où il siégeait. Il lui fallait des noms d'hérétiques et il était prêt à tout pour les obtenir du charpentier.

La sacristie de l'église avait été sommairement aménagée en chambre de torture : poulie au plafond, brodequin, chevalet, brasero où des fers rougissaient. L'essentiel était là avec, bien entendu, le bourreau. L'endroit était sombre, impressionnant. Une odeur de chair grillée y flottait, relent d'un précédent interrogatoire. Ferrier commanda que l'on fasse passer Jordan par la sacristie pour le conduire à lui. On s'en doute, il n'avait pas bien dormi, son estomac criait famine. Il n'était pas au mieux de sa forme.

Ferrier l'apostropha sans attendre :

« Si tu me dis ce que je veux savoir, le sort qui t'attend pourrait sans doute t'être adouci. Dans le cas contraire, tu subiras la question et nous saurons bien te faire dire ce que nous voulons savoir. Tu as prêché à Tarascon la semaine dernière, nous le savons. Chez qui avait lieu la réunion, et qui était présent ? »

Jordan se mura dans le silence. Ferrier reprit : « Chez qui as-tu prêché, et quels étaient les présents ? Tu as entendu ? »

Toujours pas de réponse. Le moine était agacé, mais il n'en montrait rien. Il se leva calmement, se dirigea vers la sacristie en disant tout aussi posément : « Amenez-le au bourreau » ; et à ce dernier, il ne dit qu'un mot : « Brodequin. »

Les sergents allongèrent brutalement Jordan sur ce qu'il reconnut être son propre établi. Ils l'y attachèrent et placèrent sa cheville dans l'étau de bois qui servait au charpentier à maintenir les planches et les chevrons pour les travailler. Le bourreau serra l'étau à l'aide du mécanisme à vis qui rapprochait les mâchoires l'une de l'autre. Jordan serrait les dents sur une douleur intense qui irradiait de sa jambe prisonnière. Le bourreau leva les yeux vers le moine qui approuva de la tête. Prudemment, il serra davantage sans dépasser toutefois un seuil où les dommages deviendraient irréversibles. Le Pape avait autorisé la torture sous cette condition.

Le charpentier ne put retenir un cri de douleur, ou plutôt un hurlement sauvage.

Ferrier fit un signe au bourreau, qui desserra les mâchoires d'un quart de tour de vis. Puis, s'adressant au supplicié : « Es-tu prêt à répondre à mes questions ? »

Aucune réponse ne venant, le supplice reprit. La souffrance était insupportable. Jordan hurlait. Le bourreau passa à la cheville de l'autre jambe et serra, serra jusqu'à ce que reprennent les hurlements. La séance de torture durait depuis plus d'une demi-heure. Le charpentier était épuisé. La souffrance le submergeait et annihilait sa volonté. Lorsqu'il vit le bourreau mettre au feu les tenailles, il perdit connaissance. Ferrier jugea qu'il était à point.

Un seau d'eau lui fut jeté à la tête et l'éveilla.

« Alors, charpentier... Où as-tu prêché la semaine dernière, et qui était là pour t'écouter ? »

Faiblement, Jordan répondit : « C'était chez moi. »

– Faux ! s'exclama Ferrier. C'était chez le boulanger. Tu vois, nous savons tout. Qui était là ? Réponds !

– Je ne me souviens pas de tous. Il y avait Alzieu, un voisin, le seigneur de Lordat, Dame Bélisane, le seigneur de Bouan, deux frères d'Ussat dont j'ignore les noms, Dame Caprile et Dame Fèche de Mercus... »

À l'énumération des noms, Ferrier lui-même prenait des notes. Jordan les livrait avec réticence, mais se sentait obligé de lâcher du lest pour échapper à de nouveaux tourments. Les personnes qu'il mentionnait était loin et en sécurité, il le savait. Ferrier ne fut pas pour autant satisfait. « Nous reprendrons cet après-midi, dit-il. D'ici là, tu auras le temps de réfléchir. Emmenez-le ! » Et il entama aussitôt un autre interrogatoire.

Le charpentier fut traîné à son cachot, car il ne pouvait marcher. Les sergents le jetèrent sur le sol de terre nue et l'un d'entre eux lui tendit une écuelle d'eau qu'il reçut comme une bénédiction.

Épuisé, il s'assoupit malgré la douleur lancinante qui continuait à torturer ses jambes.

Lorsque midi sonna au clocher de l'église, un sergent lui apporta un quignon de pain qui sentait le moisi et un peu d'eau. Menu qui préfigurait ce qui l'attendait au mur de Carcassonne. Il mangea et but, puis s'endormit.

Un coup de pied l'éveilla en sursaut et il fut ramené au bourreau. Ferrier l'attendait, impassible. Il ne prononça pas une parole et, à son discret signal, reprit la séance de torture. Le malheureux Jordan connut une panoplie de tourments qui lui firent atteindre un seuil de douleur impossible à supporter. Il perdit plusieurs fois connaissance, et ses hurlements eussent attendri son pire ennemi. Ferrier pourtant demeurait impassible et serrein. Lorsqu'il estima le moment venu, il fit signe et la torture cessa. Brisé, à bout de résistance, Jordan donna des noms et fit bonne mesure, ce qui sembla convenir à l'inquisiteur, qui le fit ramener à son cachot où il s'effondra, anéanti de douleur et de honte.



Pendant ce temps, à Verdun, Jordanet s'inquiétait de ne pas voir revenir son père. Il s'ouvrit de ses craintes à son hôte, qui lui proposa d'envoyer un de ses hommes aux nouvelles. Un cavalier prit le chemin de Tarascon où il arriva deux heures plus tard. Il passa le pont sans encombre et pénétra dans le bourg. Il se renseigna discrètement et apprit l'arrestation et la condamnation du charpentier par le tribunal de l'Inquisition. Porteur de cette mauvaise nouvelle, il repartit vers Verdun.

Jordanet fut atterré et son hôte fort marri car il appréciait le charpentier. Or la nouvelle était on ne peut plus mauvaise. Lorsque quelqu'un tombait entre les griffes des inquisiteurs, il avait bien peu de chances d'échapper à leur étreinte. Il fallait aviser. La seule solution résidait dans une intervention armée, mais il convenait de la préparer avec le plus grand soin, choisir son moment et l'effectuer très rapidement pour se replier sur des positions sûres.

Après une réflexion approfondie, il fut décidé de tendre une embuscade lors du transport du prisonnier au mur de Carcassonne. La difficulté résidait dans la connaissance du moment dudit transport. Pour recueillir cette information, il était nécessaire de placer à Tarascon un espion qui s'introduise dans l'entourage des inquisiteurs ou des geôliers. La tâche était délicate. Jordanet fut bien entendu volontaire et sollicita le prêt d'un cheval au seigneur de Verdun, qui le lui accorda et lui adjoignit deux de ses hommes : le cavalier qui était allé aux nouvelles était de Tarascon, et un autre qui était oursailè, c'est-à-dire montreur d'ours. Ce dernier pourrait aller partout avec son animal, sans éveiller l'attention. Il prit sur-le-champ le chemin de la vallée car, avec son ours, il ne pouvait se déplacer qu'à pied. Les deux autres, après quelques préparatifs, lui emboîtèrent le pas et eurent tôt fait de le dépasser.

Le lieu de l'embuscade avait été désigné. Les hommes qui devaient la dresser : cinq gaillards aguerris, choisis parmi les nombreux volontaires qui s'étaient présentés. Ils partirent à cheval, un par un, avec leurs armes cachées sous leur manteau, et prirent la direction du point de ralliement, lieu de l'embuscade : le Pont du Diable. C'était un passage obligé sur le chemin de Foix, étroit et enjambant des gours profonds de l'Ariège.

Jordanet et son compagnon se séparèrent peu avant d'arriver à Tarascon, où ils entrèrent individuellement en tenant leur monture par la bride. Ils n'inspirèrent aucune méfiance aux sergents du roi qui ne virent en eux que de paisibles travailleurs. Il faut dire que les selles étaient dissimulées par une couverture rougeâtre que surmontait un fagot de bois mort arrimé avec des cordages.

Dans une ruelle sombre, Jordanet connaissait l'oustal d'un ami de son père. Ils s'y rendirent discrètement, et on les accueillit. Les chevaux mis à l'écurie, le garçon présenta son compagnon comme homme du seigneur de Verdun, en qui on pouvait avoir entière confiance. Puis il s'enquit de son père. Ses hôtes ne savaient pas grand-chose, sinon qu'il avait été torturé par les inquisiteurs et qu'il était condamné au mur de Carcassonne, ensuite au bûcher. Jordanet exposa alors brièvement le but que son compagnon et lui-même poursuivaient, et s'ouvrit du projet de délivrer le charpentier. Ses auditeurs manifestèrent leur enthousiasme et souhaitèrent être associés à l'entreprise.

Le maître de maison assura que l'association d'entraide des maçons et charpentiers, prévenue de l'arrestation et de la condamnation de Jordan, projetait de le délivrer par tous les moyens possibles. Ce renfort inattendu ravit Jordanet qui toutefois souhaita que les deux projets fussent coordonnés.

À tout prix, il fallait connaître la date du transport des prisonniers à Carcassonne. Toute autre solution que l'embuscade était à écarter en raison du nombre de sergents du roi ayant investi Tarascon. Ces derniers ayant procédé par réquisitions, la population savait où étaient remisés la charrette-cage servant au transport et son attelage. Les préparatifs d'un départ ne pour-

raient passer inaperçus. Encore fallait-il que les hommes de l'embuscade soient prévenus à temps pour être en position. Ils avaient reconnu les lieux, prévu les rôles et l'emplacement de chacun, puis s'étaient retirés et cachés dans un bois qui bordait l'Ariège, en amont du Pont du Diable.

Le montreur d'ours avait rejoint Tarascon et déjà une foule se pressait autour de lui et de son animal qu'il faisait danser. Il recueillit quelques pièces de monnaie dans une antique sébile et s'assit, à même le sol, à côté de son ours, une bête au demeurant sympathique et sociable. Quelques gamins vinrent s'asseoir près de lui. Il en profita pour poser des questions anodines mais qu'il avait soigneusement préparées. On ne voyait pas les moines inquisiteurs, où étaient-ils donc ? Est-ce qu'ils avaient arrêté beaucoup de monde ? Un bûcher était-il en préparation ?...

Il obtint ainsi un précieux renseignement : l'emplacement du lieu où étaient gardés les prisonniers. Il se dirigea aussitôt vers l'endroit, guidé par l'un de ses interlocuteurs, au prétexte de distraire les gardes qui, forcément, devaient s'ennuyer ferme. L'ours dansa et fit rire les sergents, ce dont profita l'oursaillé pour engager la conversation : « Vous gardez des criminels, sans doute de ces bandits de grands chemins qui détroussent les voyageurs ! » L'un des sergents répondit : « Même pas ! On nous a confié la garde d'un hérétique. Mais il doit être important. Les ordres que nous avons reçus en témoignent. »

« Sûrement un de ceux que l'on appelle Parfaits... répartit le montreur d'ours. Je ne savais pas qu'il y en avait ici !

— Il y en a partout. Moins qu'avant mais encore trop. Dommage que le nôtre ait à croupir un an au mur de Carcassonne, nous n'aurons pas le spectacle de sa crémation ! »

L'oursaillé en savait assez. Il fit faire quelques entrechats à son ours puis se retira en disant : « Le spectacle était gratuit pour vous, Messires qui êtes des fidèles sergents du roi ! »

Il transporta son spectacle sur la grand-place, pensant qu'ainsi le fils du charpentier serait averti de sa présence, ce qui en effet arriva. Après avoir fait circuler sa sébile et récolté quelque

maigre monnaie, l'oursaillé emboîta le pas à Jordanet qui lui avait fait signe de le suivre. Ils entrèrent discrètement dans la maison qui avait accueilli le garçon et son compagnon à leur arrivée. Une surprise les y attendait : le sòci du charpentier était là, déguisé en colporteur. Jordanet lui demanda sa bénédiction puis l'interrogea. Arnaud, c'était son nom, avait eu juste le temps de fuir lors de l'arrivée des Français. Il s'était caché dans un bois des environs puis avait pris contact avec les croyants de Tarascon. Il savait que Jordan avait été soumis à la question et il avait conseillé à leurs amis de fuir : beaucoup l'avait fait et s'étaient réfugiés dans les grottes du Sabarthès. Mais de nombreux croyants avaient été arrêtés sur l'ordre des inquisiteurs. Arnaud assura qu'il pouvait réunir une troupe nombreuse dans le dessein de délivrer le charpentier, des croyants et des catholiques qui tous portaient à Jordan admiration et amitié. Jordanet, soucieux de la réussite du projet, exprima sa décision d'aller l'exposer au seigneur de Verdun, qui aviserait, en homme de guerre qu'il était, du meilleur parti à en tirer.

Son cheval sellé, il partit aussitôt. Il arriva à Verdun à la tombée de la nuit et informa aussitôt le seigneur. Ce dernier s'accorda la nuit pour réfléchir et prit rendez-vous avec Jordanet dès l'aube. Celui-ci alla prendre du repos. Il eut du mal à s'endormir, car il pensait à son père et à la meilleure façon de le délivrer.

Au chant du coq, il se dressa, s'ébroua et dans la pénombre se dirigea vers l'appartement seigneurial. Là, on lui offrit un bol de soupe chaude qu'il avala prestement. Parut le maître des lieux qui sans ambages s'adressa à Jordanet :

« Voilà. L'embuscade aura lieu à l'endroit convenu. Le renfort de volontaires voulant délivrer ton père sera le bienvenu, plus nombreux nous serons, mieux cela vaudra... Une fois les gens en place, il sera primordial qu'une estafette suive tous les mouvements des sergents du roi qui escorteront le convoi, pour pouvoir prévenir les embusqués.

— Seigneur, répliqua Jordanet, il en sera ainsi fait et à la grâce de Dieu.

— Va transmettre les ordres, il n'y a pas de temps à perdre car le transport peut avoir lieu à n'importe quel moment. » Il lui tendit simultanément un long poignard remarquablement ouvragé et lui dit : « Tiens, prends cette dague de Tolède. Chacun sait ici qu'elle m'appartient. Elle témoignera du fait que tu es mon porte-parole. »

Sans un mot, Jordanet prit l'objet respectueusement, monta à cheval et partit en direction de Tarascon.

Il avait chaud au cœur qu'on lui fasse confiance et comptait bien tout faire pour la mériter.

Au bout d'un quart d'heure, il ralentit l'allure afin de ne point fatiguer sa monture. Il aperçut alors, au loin devant lui, deux cavaliers revêtus du blanc manteau des Templiers. En s'approchant, il reconnut les chevaliers qui l'avaient aidé et avec lesquels il avait débattu.

Il prit la parole le premier : « Excusez-moi, Messires, je vous croyais en Espagne. Qu'est-il arrivé ? » Le plus ancien répondit : « La neige est précoce cette année, les cols sont fermés. Nous n'avons pu passer. Il ne nous reste plus qu'à attendre le printemps. Mais toi-même, que fais-tu monté sur ce beau destrier, et à ce que je vois, armé d'un poignard de Tolède ? »

Jordanet relata brièvement ce qui arrivait à son père et dit sa détermination à le délivrer avec l'aide de la population de Tarascon. Après un silence, l'ancien déclara : « Le charpentier ne mérite pas le sort auquel il est promis. Nous le connaissons ; il a refait la charpente de la chapelle de Capoulet. C'est un homme bon, honnête et courageux. Le zèle des inquisiteurs m'apparaît s'être trompé de cible. Mais ils ne reviendront pas sur la sentence. J'approuve donc ta décision d'intervenir après une solide préparation. Je t'offre mon aide et mon compagnon me suivra certainement. » Pour toute réponse, ce dernier saisit le pommeau de sa lourde épée.

Jordanet arrêta sa monture et, plus ému qu'il ne le laissait paraître, il murmura : « Je sais combien votre décision de me venir en aide est difficile dans la position qui est la vôtre. L'hon-

neur que vous me faites en est d'autant plus grand. Il mesurera toujours pour moi l'étendue de ma dette à votre égard.

— Tu ne nous dois rien, mon garçon, nous sommes des serviteurs de Dieu. Sache que notre devise est *Non nobis, Domine, non nobis, sed Nomini Tuo da gloriam* (« Pas pour nous, Seigneur, pas pour nous, mais pour la gloire de Ton Nom »). Dieu n'aime pas l'injustice. En aidant ton père injustement condamné, nous ne faisons que notre devoir, celui-ci dût-il s'opposer à la volonté des Dominicains. »

Les trois cavaliers au galop s'engagèrent sans ralentir sur le pont qui menait à Tarascon. Les deux Templiers encadraient Jordanet. À la vue des Blancs-Manteaux, les archers du roi abaissèrent leurs armes.

Jordanet conduisit ses compagnons à l'auberge et leur donna rendez-vous pour le soir même. Il viendrait les prendre pour les accompagner en un lieu où une réunion serait tenue par les représentants de ceux qui avaient fait le projet de délivrer le charpentier.

La nuit était venue, une nuit fraîche d'automne, avec des étoiles plein le ciel. De temps à autre, des pas résonnaient sur le pavé de la ruelle conduisant à la domus de l'hôte de Jordanet.

On avait disposé quelques bancs le long des murs d'une salle voûtée jouxtant l'écurie. Il y avait là le fils du charpentier et les deux Templiers qui avaient refusé de quitter leurs blancs manteaux, arguant du fait que ceux-ci appartenaient à l'ordre du Temple, comme tout ce qu'ils avaient – excepté leur couteau de table. Il y aurait déshonneur à cacher leur identité, qui était justement d'appartenir à l'ordre du Temple. Jordanet, qui craignait que la maison de son hôte ne fut repérée, n'insista pas : il comprenait.

Il y avait Thibaut, le représentant de la fraternité d'entraide, et une douzaine de mandataires dûment désignés par leurs pairs : artisans, commerçants, ouvriers. Jordanet représentait Verdun. Trois autres seigneurs étaient représentés par leur bayle, revêtus du tabard distinctif de leur maison respective. Le sòci du char-

pentier était également présent. Il prit la parole le premier, afin de remercier leur hôte d'abord, ensuite pour exposer la situation. Le parti des insurgés comptait plus de cinquante hommes dont une bonne moitié serait armée.

Jordanet exposa le plan de l'embuscade et son emplacement. Il s'avérait que le nombre des participants était plus élevé que prévu. Les Templiers en furent satisfaits. « Mieux vaut montrer sa force que d'avoir à s'en servir », affirma l'ancien, et de rajouter : « Faites-moi un plan de l'embuscade. Nous avons l'expérience des combats et vous serons utiles pour la dresser. »

Le sòci, qui connaissait parfaitement la région, se chargea de situer l'emplacement retenu en traçant un dessin sur le sol. Les détails furent mis au point, les rôles distribués. Les agents de liaison furent soigneusement choisis, un remplaçant leur fut adjoint. Il ne restait plus qu'à attendre le départ du convoi des prisonniers. L'oursaillè se faisait fort d'obtenir ce précieux renseignement en temps utile.

Le branle-bas de combat eut lieu trois jours plus tard.



L'oursaillè avait vu des hommes vérifier les deux charrettes-cages destinées au transport des prisonniers et mettre des provisions dans les coffres. Par ailleurs, on dressait un bûcher au bord de l'Ariège, ce qui signifiait la fin du travail des inquisiteurs qui livraient leurs condamnés au bras séculier, avant d'aller plus loin exercer leur sinistre besogne.

Une grande agitation régnait dans Tarascon. Discrètement, par petits groupes, les insurgés gagnèrent le lieu de l'embuscade ; le parti des catholiques se réjouissait à la perspective du spectacle horrible de ceux qui, enduits de poix, allaient brûler comme des torches en hurlant. Les adeptes de la religion des Bons Hommes se regroupaient pour déplorer ce même spectacle, d'autant que certains de leurs amis en feraient les frais. Un groupe de jeunes

hommes décida d'abrèger les souffrances des condamnés en leur tirant un carreau d'arbalète en plein cœur. Ils s'organisèrent et repèrent un endroit propice, à portée du bûcher, dans le bois qui bordait la rivière.

Les conjurés, en attendant l'aube qui venait et le départ du convoi des prisonniers, préparèrent leurs armes et leur équipement, ainsi que leurs chevaux. Les deux Templiers, habitués aux veillées d'armes, priaient silencieusement, enveloppés dans leurs blancs manteaux. Jordanet ne tenait pas en place.

Enfin, une lueur diffuse fit que l'orient se distingua des autres parties du ciel. Un coq matinal salua les prémices de l'aube, déclenchant une rafale de cocoricos discordants. Les chevaux s'ébrouèrent. Leurs sabots cognèrent le pavé sonore. Un rayon de lune s'attarda sur une brume. Une agitation silencieuse s'était emparée des hommes et des bêtes.

Soudain, un grand bruit rompit le silence relatif. Il était fait d'un roulement grinçant sur le pavé, accompagné du pas lourd de chevaux de trait.

La charrette-cellule, une sorte de cage métallique, s'ébranlait avec sa cargaison de prisonniers enchaînés.

Aimeric, l'agent de liaison, rejoignit rapidement le groupe de Jordanet pour lui annoncer que le convoi venait de quitter Tarascon, accompagné d'une trentaine d'hommes d'armes. Cette troupe se composait de seize hommes à pied au devant des cages, derrière elles huit arbalétriers et six cavaliers fermaient la marche. Jordanet sonna aussitôt le rassemblement de ses troupes. Avec l'aide des deux Templiers et de Pierre de Lordat, ils mirent en place l'embuscade.

Le lieu, après le Pont du Diable, avait été choisi soigneusement. Au bord de l'Ariège, le chemin passait entre une suite de rochers formant un petit défilé, lequel, bordé de grands arbres, favorisait l'effet de surprise.

L'Ancien au blanc manteau prit la parole : « Nous disposons de quatre arbalètes ; que ces hommes aillent se poster sur ces rochers en quatre endroits différents, mais rapprochés, et qu'ils se

chargent d'éliminer dès le début de l'attaque les huit arbalétriers du roi. Dans la charrette, cachés sous la paille, dix hommes armés de lances attaqueront les soldats du devant de l'escorte. Que le gros de nos troupes se positionne de part et d'autre du défilé : ils sont chargés de tomber sur l'arrière-garde des soldats à pied et sur les cavaliers. Quant à nous deux, à cheval, cachés dans les bosquets, nous bloquerons tout espoir de retraite. »

Arnaud de Garrabet arriva à bride abattue et prévint Jordanet que la troupe ne se trouvait qu'à quelques minutes. L'anxiété de l'attaque gagnait tous les hommes, l'attente était insupportable. Malgré l'ombre des frondaisons, ils transpiraient d'angoisse. Le combat était imminent. Chacun pensait à ses proches, l'issue étant incertaine, mais restait déterminé à en découdre.

Soudain, le bruit sur les pavés du chemin devint plus intense. Jordanet, caché au sommet des rochers, leva la main. Le charroi s'ébranla ; sous la paille, les hommes fébriles serraient leurs armes. Au détour du chemin, la troupe du roi arrivait. Elle s'engagea sans méfiance dans le petit défilé, sans soupçon de ce qui était sur le point d'arriver. Pour eux, l'enfer commençait.

Sur un autre signe de Jordanet, les carreaux d'arbalètes fendirent l'air pour aller transpercer les corps des arbalétriers du roi. Deux autres furent transpercés par deux lances habilement lancées. Telle une meute de loups, les hommes dissimulés dans le charroi, sous la paille, piques en avant, se jetèrent sur l'avant-garde à pied. La surprise fut totale. Le premier rang, transpercé par les lances, tomba, puis le deuxième. Du haut des rochers, une vingtaine d'hommes sautèrent dans le défilé ; la mêlée fut confuse, terrible : on troue, on pique, on égorge ; bras arrachés, têtes fracassées. Cris, râles, chocs, lames contre lames, les hommes du roi furent décimés. Quelques-uns tentèrent en vain d'échapper au massacre en rebroussant chemin, mais ils furent aussitôt pourfendus par les deux Templiers à cheval, qui coupaient toute retraite. Trois quarts d'heure plus tard, l'embuscade était terminée. Sur le terrain ne restaient que des corps mutilés,

sans vie ou blessés; ceux du roi furent achevés, pour abrégier leurs souffrances.

L'Ancien des Manteaux-Blancs chercha Jordanet du regard et l'aperçut auprès d'une cage, dans laquelle se trouvaient une dizaine d'hommes blottis les uns contre les autres, apeurés et tremblants, terrifiés par ce qu'ils venaient de voir. Jordanet, qui avait reconnu parmi eux son père Jordan, s'affairait pour ouvrir la porte. Il dut aider son père à sortir, car celui-ci, affaibli par les jours de torture que lui avait fait subir l'inquisiteur Ferrier, tenait difficilement sur ses jambes. Il le fit asseoir sur une grosse pierre et le serra longuement dans ses bras. Autour d'eux, les survivants de l'attaque faisaient le compte des morts et des blessés dans leurs rangs.

Le Templier demanda : « Combien ? » Guillaume de Verdun répondit : « Huit morts, six blessés, dont un grièvement. » Le Templier, hochant la tête, dit gravement : « Ne perdons pas de temps, car quelqu'un pourrait nous surprendre. Mettez les blessés dans la charrette sous la paille et transportez-les dans les spoulgas du Sabarthès, où ils pourront être soignés. Enterrez nos morts sur place, qu'ils soient invisibles, si possible. Les autres, rejoignez vos oustals; mais avant, répartissez les morts de la troupe du roi dans les deux charrettes, puis poussez-les dans l'Ariège. Avec elles, jetez également armes, bagages et selles, afin de ne laisser aucune trace de l'embuscade. Allez puiser de l'eau pour nettoyer le sang, et enfin, effacez tout ceci de votre mémoire. »

Trois quarts d'heure plus tard, la place était nette, comme si rien ne s'y était passé. Il ne restait sur le chemin que Jordan, son fils et les deux Templiers. Jordanet, le regard interrogateur, dévisagea Hugues, le plus âgé des Templiers : « Et maintenant ? »

Celui-ci répondit : « J'attendais que tout le monde soit parti pour vous expliquer la suite de mon plan. Les inquisiteurs sont à Tarascon; il vaut mieux être prudents, personne ne résiste à la question; moins nous sommes à savoir, mieux cela vaut. Nous ne sommes pas loin de Mercus; nous allons franchir l'Ariège. Je connais un gué tout près de Tarascon, puis nous remonterons

vers le Vicdessos pour nous réfugier le temps qu'il faudra à la commanderie de Capoulet-Junac, où nous avons des amis. Nous y serons en sécurité. »

Jordanet se tourna vers ses amis Templiers et leur dit : « Une vie ne suffira pas pour vous exprimer toute notre gratitude. » Hugues, avec un large sourire plein de malice, répondit : « Je n'ai fait que servir ton Dieu bon, comme tu dis!... »

Jordan monta en croupe sur le cheval de son fils et se cramponna à lui. Ils se dirigèrent vers Tarascon. Peu de temps après, ils franchissaient le gué sans encombre, contournant Tarascon pour arriver en vue de la grotte de Sabart. Les Templiers, connaissant le secteur, cheminaient en tête du groupe. Ils eurent tôt fait d'emprunter un petit sentier qui les conduisit devant l'immense porche de la grotte.

Hugues se tourna vers Jordanet en lui disant : « Nous allons nous arrêter ici et attendre la nuit pour poursuivre notre route. Les inquisiteurs ne vont pas tarder à être renseignés de l'embuscade. Une estafette devait certainement attendre l'escorte et le convoi du côté de Montgaillard. »



À Tarascon, en effet, les inquisiteurs étaient fous de rage. Ferrer jurait tout ce qu'il savait, n'en déplaise à son Dieu. Devant le chef de la garnison de Tarascon, il tempêtait : « Retrouvez sans délai l'escorte et les charrettes des prisonniers, ou je vous excommunie tous. Vous entendez? Tous! »

Une troupe forte d'une cinquantaine de cavaliers armés jusqu'aux dents prit le chemin de Mercus. Ventre à terre, ils arrivèrent à Montgaillard sans avoir vu quoi que ce soit. L'estafette qui les attendait leur demanda s'ils avaient vu quelque chose.

« Rien, répliqua le sergent du groupe. C'est à y perdre son latin!

- Une escorte comme celle-là ne s'évapore pas comme ça!
- C'est de la sorcellerie! », lança un homme de la troupe.

Ils repartirent en sens inverse vers Tarascon, en inspectant chaque recoin, sans trouver aucun indice. Pour les cavaliers, le plus terrible restait à venir : rendre compte à l'inquisiteur Ferrier.

Dans l'église qui lui servait de quartier général, accompagné de trois autres inquisiteurs, il attendait, rouge d'impatience. Lorsque le chef de garnison arriva, il se leva d'un bond : « Où sont-ils ? »

Tout penaud, le chef murmura, chuchota même : « Introuvables, Monseigneur... »

— Comment ça, introuvables ? C'est une blague ! »

Ferrier était vert de rage. Il frappa de son poing sur la table qui lui servait de bureau, quelques piles de documents vacillèrent pour finir sur les dalles du sol. Ses jurons devaient s'entendre jusqu'en Avignon.

« Vous me dites qu'ils ont disparu sans laisser de traces ; il y a de la sorcellerie là-dessous ! Les sels, qu'on me donne les sels, je vais me trouver mal... »

On dut l'escorter jusqu'à ses appartements.



La nuit commençait à tomber sur la vallée de Videssos. Un petit brouillard remontait le torrent, commençant à envelopper les alentours de Sabart. Cela faisait quatre heures que les fugitifs avaient pénétré dans la caverne. Jordan s'était endormi fourbu aux côtés de son fils, qui en avait fait de même. Hugues et son compagnon sommeillaient d'un oeil à l'entrée de la grotte.

Vers les huit heures du soir, Hugues réveilla doucement les dormeurs. Un quignon de pain fut leur maigre repas. Les chevaux aussi reçurent leur maigre ration de grains.

« Il faut se mettre en route, dit Hugues. La nuit et le brouillard favoriseront la poursuite de notre fuite. »

Ils sortirent de la grotte pour emprunter un sentier à flanc de montagne, en direction de Miglos. En contrebas, le torrent grondait sourdement. Ils eurent tôt fait d'arriver à Capoulet : la pente

se fit plus raide. En émergeant de la hêtraie, ils se retrouvèrent soudain devant d'imposantes murailles. Le castel de Miglos n'était plus qu'à quelques arpents.

Hugues sortit de sa besace une corne, y porta ses lèvres ; trois sons brefs en sortirent et, des murailles, une autre lui répondit trois fois. Hugues souffla une autre fois. Le code devait être bon car une porte dérobée s'ouvrit sur la droite, à la base d'une tour carrée, et la petite troupe s'y engouffra.

Ils entrèrent dans une vaste salle où régnait une douce chaleur provenant d'une grande cheminée. Ils s'assirent sur des sièges disposés autour d'elle. La chaleur du feu de bois les revigora quelque peu, ainsi que la boisson chaude qu'on leur apporta. Quelques instants plus tard, le seigneur du castel fit son entrée.

Il était grand, chevelure blanche, et portait une cape blanche frappée d'une croix pattée rouge. Il s'avança vers les deux Templiers et leur donna l'accolade. Puis, se tournant vers Jordan et son fils, il leur dit : « Soyez les bienvenus en mon castel, ceux qui font route avec mes frères sont mes amis ! Je suppose que votre estomac est vide ; je vais vous apporter de quoi le consoler ! »

Jordan, son fils et leurs deux compagnons, après s'être restaurés, suivirent un valet qui leur montra l'endroit où ils pourraient se reposer.

À travers les vitraux de la pièce, Jordanet, depuis sa couche, aperçut les lueurs matinales de ce mois de décembre 1250. Regardant au-dehors, il fut surpris, car une pellicule de neige fraîchement tombée recouvrait la campagne environnante. L'hiver commençait à s'installer.

Jordan se leva à son tour et s'approchant de son fils, lui dit : « Nous ne pourrions traverser la chaîne des Pyrénées car l'hiver arrive... »

Des coups discrets furent frappés à la porte. « Entrez », dit Jordan.

C'était le valet : « Avez-vous bien dormi ? Le seigneur vous attend dans sa salle d'armes. » En descendant le grand escalier en

pierre, Jordan constata que ses pieds et ses jambes allaient beaucoup mieux et le dit à son fils.

Sur la grande table, un copieux déjeuner était servi. Le seigneur fit son entrée et invita chacun à prendre place avec lui. Après avoir béni le pain, il le partagea avec ses convives. Le pain fut accompagné de lait de chèvre. Le déjeuner terminé, tout le monde s'installa autour de l'âtre.

Jordan prit la parole : « Seigneur, que Dieu vous bénisse... Sans nous connaître, vous nous offrez l'hospitalité en votre demeure. Croyez en notre reconnaissance sans limites. Je suis maître charpentier et à votre disposition pour effectuer tous travaux liés à mes compétences. » Le vénérable maître des lieux répondit : « Nous verrons cela plus tard ; le plus urgent est votre sécurité, et la nôtre également. Tout d'abord, vous ne pouvez franchir les montagnes en hiver ; vous resterez donc ici le temps qu'il faudra et nous aviserons au printemps prochain. Il n'est pas impossible que nous ayons la visite des sergents du roi ; aussi, vous revêtirez ces capes blanches, et passerez pour être des nôtres. »



Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Jordan avait repris toute sa vigueur, au grand soulagement de son fils.

En janvier 1251, la neige étendit son grand manteau blanc. Son épaisseur empêchait toute allée et venue.

Un soir, au coin du feu, le Vénérable, se tournant vers Jordan, l'interpella : « Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez maître charpentier ? » Jordan hocha la tête et répondit : « Oui, Monseigneur, et à votre disposition !

— J'ai du travail à vous confier, mon ami, car j'ai pu constater que vous êtes maintenant parfaitement rétabli des sévices que vous a fait subir l'inquisiteur Ferrier. La charpente de la tour nord est quelque peu endommagée et aurait besoin d'être restaurée ; j'ai le bois depuis un certain temps, il faudrait bien l'utili-

ser. Vous trouverez dans une salle sous la tour tous les outils dont vous aurez besoin.

— Je commencerai demain, dit Jordan, mon fils m'aidera ! »

Le lendemain et les jours qui suivirent, le castel résonna d'innombrables bruits, crissements de scies, coups de marteau, et cela pendant deux bons mois. Jordanet était heureux de travailler avec son père, d'autant plus que celui-ci semblait en pleine forme. Fin février, le travail fut terminé ; ils eurent droit aux félicitations du seigneur qui trouva le travail de Jordan remarquable. En mars, ils consolidèrent quelques portes et meubles : armoires, coffres, chaises.

Début avril, quelques plaques de neige subsistaient encore sur le haut des estives, mais fondaient à vue d'œil. Nos amis étaient impatients de prendre le chemin de l'exil en Catalogne. Les Templiers de passage au château leur avaient confirmé que la pression des inquisiteurs s'était atténuée dans la région de Tarascon. Il était temps d'étudier un itinéraire sûr. Le Vénérable Hugues connaissait certains passages pour aller en Catalogne.

Un soir, il prit la parole : « Les chemins que j'emprunte d'habitude sont sûrs, mais il faut les pratiquer à cheval pour être plus rapide. Dans votre cas, il vaut mieux vous équiper de mules moins nerveuses mais plus efficaces. Je vais vous conduire jusqu'à L'Hospitalet et là, vous trouverez certainement d'autres Bons Hommes partant comme vous en exil. »

Le seigneur du castel de Miglos avait donné quelques pièces à Jordan pour l'excellent travail qu'il avait effectué. Quelques jours plus tard devait avoir lieu la grande foire de printemps de Vicdessos et on y pourrait y trouver toute sorte de bétail. Jordan dit à son fils : « Tu vas y aller avec deux hommes du château, car on risquerait de me reconnaître ! Tu achèteras deux mules avec leurs bâts et deux paires de bonnes bottines. Moi, je chausse du 44 et toi, tu les essaieras ; ainsi que deux chandails très chauds. »

Le samedi suivant, à la foire, tout fut acheté et la petite troupe revint au castel sans anicroche. Les préparatifs du départ allèrent bon train les jours suivants, et enfin le jour du départ arriva.

Jordan et Jordanet s'en furent dire au revoir au seigneur et à sa dame, non sans mélancolie, car ils venaient de passer quelques mois de tranquillité dans le castel de Miglos. Le Vénérable Hugues et son compagnon attendaient déjà devant la poterne. Les chevaux piaffaient d'impatience, ainsi que les deux mules lourdement chargées. Ils s'ébranlèrent en direction de Niaux, prirent ensuite la vallée de l'Ariège en direction de Lordat.

L'air était frais en cette fin de matinée, lorsqu'ils arrivèrent en vue du castel. Hugues tira la trompe de sa besace et sonna le même rituel qu'à Miglos. À la base d'une tour, une poterne s'ouvrit, un sergent d'armes parut dans l'embrasure et, à la vue des deux Templiers, fit signe qu'il allait faire abaisser le pont-levis pour leur permettre d'entrer.

Ils y passèrent la nuit. Très tôt le lendemain, après s'être restaurée, la petite troupe reprit sa route par des chemins détournés en direction de L'Hospitalet. L'étape serait longue et harassante pour les hommes et les bêtes. Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent au refuge. Les deux Templiers s'assurèrent qu'aucun sbire du roi et des inquisiteurs n'était à l'intérieur ou dans les parages, puis firent signe à Jordan et à Jordanet que la voie était libre.

Après avoir remisé et nourri les bêtes dans l'écurie, ils rentrèrent dans le refuge. Les calelhs allumés répandaient une lumière diffuse. Au pied de la cheminée, on pouvait deviner plusieurs silhouettes assises. Jordan fit chauffer de l'eau pour préparer une soupe d'orties fraîchement cueillies en bordure du chemin. Tous les arrivants partagèrent le pain et la soupe, puis s'assirent autour du feu.

Légalement en retrait, trois hommes discutaient. Deux paraissaient d'un certain âge ; l'autre, plus jeune et vigoureux, avait un accent. Hugues, en parlant à voix basse, murmura : « Demain, nous nous séparerons. Nous avons à faire en Aragon, nous emprunterons le chemin pour aller vers Bourg-Madame. Vous, vous continuerez vers le Pas de la Case. J'espère que vous trouverez d'autres personnes en route pour l'exil. »

Il n'avait pas parlé trop fort, mais un des hommes assis derrière eux les interpella : « Nous sommes aussi des Bons Hommes fuyant l'Inquisition... Je m'appelle Guillaume Sabatier et mon compagnon, Guillaume Authié. Nous avons fui de Fanjeaux, puis de Tarascon quand nous avons su que Ferrier l'inquisiteur battait la campagne avec les sbires du roi, à la recherche des Bons Hommes. Nous avons loué les services d'un guide catalan qui connaît parfaitement les sentiers de montagne jusqu'à Berga. » L'air interrogateur, il se tourna vers Jordan et ses compagnons : « Et vous, qui êtes-vous ? »

Jordan, tout en dévisageant les trois hommes, répondit : « Je suis Jordan de Lavelanet, maître charpentier au château de Montségur. Voici mon fils Jordanet, et mes compagnons Templiers qui ont aidé mon fils à me délivrer des griffes de l'inquisiteur Ferrier. Après m'avoir torturé, il m'envoyait au mur de Carcassonne. »

L'aîné des Bons Hommes eut un haut-le-cœur : « Mais oui ! Nous sommes tous au courant de cette épopée ! Tout le monde vous croyait mort sans avoir laissé de traces ; l'inquisiteur Ferrier en a fait une jaunisse... Ravis de vous connaître tous les quatre. »

Quelques instants plus tard, ils se couchaient sur les paillasses, harassés de fatigue. Jordanet rêva des jours heureux passés avec ses parents. Au-dehors, dans le ciel, des myriades d'étoiles scintillaient. Le lendemain, très tôt, le hennissement des chevaux les éveilla d'une nuit agitée par les ronflements des hommes fatigués. Ils s'occupèrent des bêtes sans attendre ; puis, les ayant nourries, les hommes avalèrent un maigre déjeuner composé d'eau et de pain.

La voix du guide se fit entendre : « Il faut y aller, car la journée sera difficile avant d'atteindre les hauteurs... »

À mi-journée, ils passaient le col de Puymorens, firent une pause et se restaurèrent.

« C'est ici que nous allons nous séparer, mes amis, déclara le Vénérable Hugues. Peut-être nos routes se croiseront-elles encore, Dieu seul le sait. » Jordan, ainsi que son fils, les remercièrent.

rent chaleureusement car les services qu'ils leur avaient rendus étaient inestimables. Ils se donnèrent l'accolade, puis s'éloignèrent chacun de leur côté.



Le sentier tantôt s'élevait pour passer les cols, traversait de vertes forêts, longeait rivières et ruisseaux aux eaux limpides, serpentant dans le fond de vallées verdoyantes. C'est ainsi que, de maisons d'amis en abris précaires et après d'énormes difficultés, le guide les amena à Berga. Déjà quinze jours qu'ils avaient quitté Miglos. Le groupe des fugitifs était très fatigué, mais heureux d'être enfin arrivé à la fin du voyage. Au cours de celui-ci, une amitié sincère s'était nouée au sein du groupe ; tous en avaient gardé une réflexion sans égale.

Le guide, qui avait l'habitude d'accompagner des cathares sur le chemin de l'exil, les conduisit dans une maison servant de refuge aux nouveaux arrivants. Ils furent accueillis par un couple charmant, qui leur dit, en catalan mélangé d'occitan : « Benvingut din nostre hostel. »

La maison, de style catalan, était spacieuse, attendant probablement à une écurie. Le hennissement d'un cheval se fit entendre, confirmant qu'elle était déjà occupée. Jordanet y conduisit les deux mules après avoir déchargé les bagages.

Il était huit heures du soir et la soupe aux haricots verts fraîchement cueillis mijotait dans l'oule devant le feu de bois. La table était dressée et l'hôtesse les invita à s'y asseoir. Guillaume Sabatier prit le pain, l'éleva au-dessus de sa tête et prononça ces paroles : « Seigneur, bénissez ce pain supersubstantiel, car c'est le pain vivant venu des cieux. » Amen, répondit l'assistance en chœur. Il le rompit ensuite, et le distribua. Le repas terminé, ils se retirèrent tous pour aller dormir, terrassés de fatigue.

Dès le lendemain, Jordan ainsi que son fils, s'étant renseignés, apprirent qu'un marché se tenait à Quéralt, distant de quelques kilomètres, et décidèrent d'y conduire leurs montures qui ne

leur servaient plus maintenant ; surtout pour récupérer quelques sols toulza qui subviendraient à leurs besoins dans les prochains jours. Partis tôt, ils arrivèrent vers huit heures du matin, et s'installèrent près d'un grand lavoir où quelques lavandières battaient leur linge. Plusieurs personnes, plus ou moins intéressées, et beaucoup de curieux venaient contempler les mules.

Vers les quatre heures de l'après-midi, Jordan se tourna vers son fils : « Plus personne ne viendra, maintenant. Il va falloir songer à rentrer. » L'air déçu, Jordanet répondit : « Attendons encore un peu ; de toute façon, nous n'avons pas autre chose à faire. »

Vers les cinq heures, un homme bien mis, accompagné de son épouse portant un magnifique chapeau lui allant à ravir, s'arrêtèrent devant les mules. Tous deux se parlèrent en catalan. « Ces deux mules m'ont l'air robustes ; elles nous feraient l'affaire pour aider les deux nôtres à transporter le bois qui va servir à rénover la charpente de l'église. Combien en veux-tu, *hombre* ?

— Cinquante sols chacune, monsieur, répondit Jordan en occitan. C'est le prix que nous les avons payées. »

L'homme plissa les yeux, une mimique sur la bouche, en regardant son épouse d'un air interrogateur. Jordan reprit : « J'ai compris que vous êtes patron charpentier, puis-je vous proposer un marché ? Je suis aussi maître charpentier de métier, et voici mon fils qui connaît également le métier. Je vous laisse les mules pour quatre-vingt sols les deux, si vous nous donnez du travail. Je vous promets que vous ne serez pas déçu. »

L'homme et sa femme se concertèrent à voix basse. « Qu'en dis-tu, Marie-Sol ? Nous avons justement besoin d'ouvriers supplémentaires pour le chantier de l'église.

— Si ces deux hommes sont compétents, ce n'est pas une mauvaise affaire ! »

L'homme se tourna vers Jordan avec un large sourire et lui dit : « Je m'appelle Juan Fernandez, et voici mon épouse, Marie-Sol. Vous allez conduire vos mules dans mon écurie, il y a de la place ; notre maison n'est pas très loin. »

Ils suivirent le couple. Quelques minutes plus tard, à la sortie du village de Quéralt, ils s'arrêtèrent devant une imposante maison, juxtée par un hangar rempli de poutres, planches, chevrons, d'échafaudages, juste à côté d'un atelier d'où montaient des senteurs de boisures émanant des différentes essences d'arbres. Tout près, une écurie ; par l'ouverture du battant supérieur de la porte émergeait la tête de deux mules, nasaux au vent, reniflant les nouvelles arrivantes.

« Mettez les mules avec les autres, nous allons entrer pour discuter », s'écria le patron des lieux. Quelques instants plus tard, ils étaient assis autour de la table, devant un grand bol de tisane de fleur de menthe que Marie-Sol venait de préparer.

« Je vais vous donner l'argent des deux mules, et demain vous reviendrez pour huit heures. Je compte vous mettre à l'essai quinze jours ; vous logerez dans le bâtiment juxtant l'écurie. »



Sur le chemin du retour, le père et le fils, heureux, chantaient allègrement :

*« Quant lou bouiè, ben des laoura  
Quant lou bouiè, ben des laoura  
Planta sou agullade, planta sou agullade*

*Tribo sa femmo al pé del foc  
Touto desconsoulado  
Se'sés malouto digas oc  
Te faren un pautatje  
Amb'uno rabo amb'un caoulet  
Uno laouseto magro  
Amb'uno rabo amb'un caoulet  
Uno laouseto magro*

*Quant serei morto, reboum me  
Al pus priode la cabo*

*Metme lous pès à la paret  
Lou cap joust la camélo*

*Et lous roumious que passaran  
Prendran aigo senhado  
E diran : « Quai es morto aici ?  
— Acos la pouro Jano  
Se'n'es anado al paradís  
— Al cel, am be sos crabos  
Se'n'es anado al paradís  
— Al cel, am be sos crabos... »*

La vieille *Chanson du bouiè* et chant de ralliement cathare... Les quelques gens qu'ils croisaient murmuraient : « Soun catharos, aquelis dous ! »



Le lendemain, ils se présentèrent donc chez maître Juan et Marie-Sol, comme convenu, après une bonne nuit de sommeil. Marie-Sol leur avait préparé un grand bol de lait de chèvre, ainsi qu'un quignon de pain bis. Juan arriva en leur disant : « J'ai deux portes à fabriquer. Suivez-moi, je vais vous montrer les plans et le bois nécessaire à leur confection. »

Dans l'atelier, trois ouvriers s'affairaient à différentes tâches. Au bout de deux semaines, les deux portes étaient terminées ; ayant vérifié le travail, le patron le trouva excellent. « Vous êtes de très bons charpentiers ; aussi, je vous embauche pour la durée de réfection de la charpente de l'église. Je verrai ensuite. Vous avez congé samedi et dimanche. » Ils en profitèrent pour retourner au logis qui les avait accueillis lorsqu'ils étaient arrivés, dans l'espoir d'y retrouver leurs compagnons de route.

Guillaume Sabatier et Guillaume Authié étaient encore là. Ils devaient partir le lendemain pour le sanctuaire de San Juan de la Peña. Comme il avait entièrement confiance en Jordan, Guillaume Sabatier lui confia : « En ce lieu, je dois rencontrer

d'autres Parfaits pour leur annoncer qu'Amiel Aicard, resté à Soulobrié, dans le Sabarthès, a mis en sécurité le précieux dépôt évacué de Montségur. »

Jordan se remémora alors son évasion du pog de Montségur avec les quatre Bons Hommes, dont Amiel Aicard qui transportait religieusement un petit coffret en bois richement décoré. Quel mystérieux trésor contenait-il ?

Le soir même, Guillaume Authié les invita au prêche qu'il avait organisé pour quelques sympathisants de la doctrine cathare. Il le termina par ces mots : « Enfants du Dieu de Lumière, sachez qu'elle est dans votre esprit et non dans votre enveloppe charnelle. Méprisez celle-ci, car elle est l'œuvre du dieu des Ténèbres. Le jour venu, votre esprit, s'il n'est pas entièrement purifié, se réincarnera dans une autre enveloppe charnelle ; et ce, jusqu'à purification parfaite ! »

Amen, répondit l'assistance. Tout le monde se retira. Jordan et son fils prirent congé des deux Bons Hommes, ainsi que du patron de l'auberge. Très tôt ils s'endormirent, et le lendemain ils prirent le chemin de la maison de maître Juan.



Les mois passaient, le travail avançait.

En 1252, Jordanet avait treize ans et c'était un beau garçon, robuste de constitution, connaissant déjà toutes les astuces quant au travail du bois. Il faut dire qu'il avait pour lui un bel exemple en son maître charpentier de père. À la fin de l'année 1252, la toiture fut achevée à temps, car la neige venait de faire son apparition sur les sommets environnants. Maître Juan félicita l'ensemble de ses ouvriers pour l'excellent travail qu'ils avaient fourni. Puis il dit à Jordan qu'il était très content de lui et de son fils, et que s'ils voulaient rester, il y aurait du travail pour eux. Il leur accorda également trois semaines de congés. Jordan le remercia et lui dit qu'ils ne demandaient pas mieux que prolonger leur séjour.

Jordan mit à profit cette pause pour organiser quelques réunions et prêcher la religion des Bons Hommes. Ainsi, le temps des congés passa rapidement.

Un matin, au petit déjeuner, maître Juan leur annonça qu'il venait de recevoir du monastère de Quéralt une dépêche des moines lui annonçant qu'ils avaient un important travail à lui confier. Il s'agissait de restaurer une bonne partie de la charpente du cloître.

S'adressant à Jordan, il lui dit : « Si tu acceptes, je te confie ce travail. Tu emmèneras ton fils ainsi que Matheos et Padros. Vous partirez dès que les préparatifs seront terminés. » Jordan répondit qu'il acceptait ce travail et qu'ils allaient se préparer.

Une semaine plus tard, tout était prêt pour le départ. Trois jours de marche les acheminèrent devant le monastère de Quéralt, avec outils et bagages. Le moine supérieur les accueillit chaleureusement ; puis, ayant remisé les mules à l'étable, ils se dirigèrent vers un imposant bâtiment jouxtant le monastère. Au bout de trois ou quatre couloirs, ils entrèrent dans une vaste salle, meublée de six couchettes, d'une grande table flanquée de deux banquettes, de deux grands coffres de part et d'autre d'une immense cheminée dans laquelle brûlaient quelques bûches imposantes. Entre deux fenêtres, une armoire haute ; par sa porte entrebaillée, on devinait qu'elle était garnie de draps et couvertures.

Le supérieur les interpella. « Est-ce que cela vous convient ? » Un « oui » unanime sortit de la bouche des quatre compagnons. « Bien. Entre autre, je vous signale que les repas sont pris avec l'ensemble des moines du monastère, à des heures bien précises : petit déjeuner, sept heures ; dîner, douze heures ; repas du soir, dix-neuf heures. Au réfectoire qui se trouve dans le bâtiment en face de celui-ci. »

Le supérieur prit congé. Les quatre compagnons gagnèrent leur place respective et se mirent en devoir d'arranger leur couche, puis de ranger leurs affaires. Le lendemain après-midi

fut consacré à l'aménagement du chantier. Les semaines défilaient au rythme des journées de travail.

En août 1253, un événement, qui serait plus tard pour Jordan de grande importance, vint troubler leur quotidien. Ce fut l'arrivée au monastère de deux hommes.

Apparemment, ce n'étaient pas des moines, ni de simples pèlerins.

Le supérieur du monastère vint annoncer aux quatre compagnons que les visiteurs allaient loger quelque temps avec eux, si cela ne les dérangeait pas. « Nullement ! » répondirent-ils en chœur.

Le soir même, tous les occupants de la chambrée se retrouvèrent autour de la cheminée et firent connaissance.

Les deux nouveaux arrivants annoncèrent qu'ils étaient des Bons Hommes et qu'ils venaient d'Occitanie tout spécialement dans la région pour une mission très importante. Cela piqua la curiosité de Jordan : « Demain, j'aimerais bien avoir une conversation avec vous, si cela est possible.

— Mais, avec plaisir », répondit l'homme à la barbe blanche.

Toute la nuit, Jordan ne cessa de penser au rendez-vous du lendemain. Ce n'est qu'au petit matin qu'il s'endormit.

C'était dimanche et jour de repos. Jordan se leva, ainsi que son fils. Les deux Bons Hommes étaient déjà debout, et conversaient autour de la table. Matheos et Padros ronflaient comme des sangliers.

Ils saluèrent les deux Bons Hommes et, après avoir fait un brin de toilette, se dirigèrent vers le réfectoire pour y prendre le petit déjeuner. Au cours du repas, tous quatre se donnèrent rendez-vous dans un endroit discret, à l'abri de toute oreille malveillante.

Ils s'assirent sur des rochers, à bonne distance du monastère d'où montaient des chants liturgiques. L'Ancien des Bons Hommes prit la parole :

« Je crois que, d'après tous mes renseignements, nous sommes arrivés au terme de notre mission. Vous êtes bien Jordan, le charpentier évadé du château de Montségur, la veille du bûcher ? »

Jordan, un peu abasourdi par cette question, répondit que oui.

« Mais comment connaissez-vous mon nom ? »

— Je vais vous raconter toute l'histoire, rétorqua l'ancien. Je m'appelle Guillaume de Montgaillard, et voici mon sòci, Anselme de Fa. Nous sommes partis de Saverdun pour échapper à l'inquisiteur Ferrier qui sévissait à Pamiers. Nous avons trouvé refuge dans la caverne de Soulombrié, où nous avons rencontré l'ancien Amiel Aicard, évadé de Montségur en même temps que vous, dans la nuit du 15 au 16 mars 1244, ainsi qu'avec trois autres Bons Hommes. Il nous a raconté toute l'histoire et nous a longuement parlé de vous, maître Jordan. »

Jordan se remémora les moments douloureux qu'il avait traversés à cette époque : l'évasion, la mort de son amasia Alazais, son arrestation... Mais pourquoi ces deux Bons Hommes le cherchaient-ils ?

Guillaume continua de narrer son histoire.

« Amiel Aicard nous a dit que vous étiez partis en terre d'exil, vers Berga, en Catalogne, et qu'il désirait que vous veniez le rejoindre à Soulombrié, car il avait un important secret à vous confier.

— Vous a-t-il dit de quoi il s'agit ? demanda Jordan.

— Non, mais d'après lui ce secret est capital pour l'enseignement de notre croyance. Il nous a dit aussi qu'il en était le dernier gardien depuis son évasion de Montségur. »

Jordan, de plus en plus intrigué, réfléchissait intérieurement. Pourquoi l'ancien l'avait-il choisi lui et pas un autre ? Quel était ce secret, et comment allait-il s'y prendre pour retourner dans le Sabarthès, via le massif de Tabè ? Au bout d'un moment, se tournant vers ses compagnons, il leur dit :

« Il faut que je mette de l'ordre dans mes idées. Demain, je vous donnerai une réponse. »

Toute la nuit, Jordan se mit à réfléchir aux événements de cette journée. Tout était si rapide, et inattendu. Le danger de son retour dans le Sabarthès était d'être reconnu et de nouveau arrêté. Il pensait aussi à Jordanet : il ne pouvait le laisser seul. Il y avait aussi la perte de son travail. Comment Amiel Aicard avait-il élu domicile à Soulombrié ? car lors de son passage dans les spoulgas, il n'y était point ! Et néanmoins il ne pouvait se dérober à une telle mission qui, d'après Amiel Aicard, s'avérait de la plus haute importance pour leur cause.

Il sombra dans un profond sommeil jusqu'à l'aube. Alors qu'il déjeunait avec les deux Bons Hommes, Jordan leur dit : « Dans un premier temps, je vais terminer le chantier qui m'a été confié. Je pense en avoir pour trois semaines au moins. Ensuite, après avoir réglé différentes affaires avec mon employeur, je me mettrai en route pour rejoindre Amiel Aicard à Soulombrié.

– C'est une sage résolution, dit Guillaume. Nous savions que nous pourrions compter sur toi, aussi nous avons prévu quelques changements quant à ton état civil ; tu t'appelleras désormais Jordan de Saverdun. Voici le sauf-conduit. Laisse-toi pousser la barbe, afin de passer inaperçu. Amiel Aicard nous a chargés de te remettre ce jeton ; il t'ouvrira les portes des amis de notre croyance. De plus, cette bourse te permettra de combler les frais de l'expédition. »



Fin septembre 1253, les travaux de restauration du monastère de Quéralt furent terminés. Début octobre, Jordan avait réglé toutes affaires avec maître Juan.

Il lui restait à trancher l'important dilemme de son fils Jordanet : le laisserait-il ici, ou l'emmènerait-il avec lui ? Il engagea avec lui la conversation à ce sujet. « Je préfère partir avec toi. J'ai la nostalgie de revoir le pays. »

Ainsi, la cause était entendue : ils partiraient tous les deux. Les préparatifs allèrent bon train, car l'hiver approchait ; il ne fallait

pas lambiner, les nuits étant déjà très fraîches. Le 5 octobre, les préparatifs de départ étaient terminés.

Le lendemain, ils prirent congé de maître Juan et de son amasia ; celui-ci leur recommanda grande prudence. Ils firent un détour par l'auberge qui les avait hébergés lors de leur arrivée. Le patron fut très heureux de les revoir et leur dit : « Je vais vous présenter quatre personnes qui, comme vous, désirent aller en Occitanie. Ainsi, vous ne voyagerez pas seuls ; ils ont loué un passeur, cela vous facilitera la route. Ils ont aussi trois mules pour transporter vivres et bagages. » Les arrangements et les présentations terminés, la petite troupe se mit en route.

Le chemin était difficile, mais ils avançaient assez rapidement. Ainsi, au bout de quinze jours, ils arrivèrent à L'Hospitalet où ils décidèrent de passer la nuit. Devant une bonne flambée de bois de chêne, ils se restaurèrent de quelques haricots, d'une soupe et d'un quignon de pain que Jordan prit grand soin de bénir. « Merci Seigneur, bénissez ce pain car il est le pain de vie... » Puis, terrassés par la fatigue, ils sombrèrent dans un profond sommeil.

Le 29 octobre de l'an 1253, l'aube était fraîche. Dans la campagne alentour, la rosée des prés scintillait en myriades de perles multicolores. Le soleil, léchant déjà le sommet des montagnes, laissait présager une agréable journée.

Le déjeuner terminé, Jordan et son fils prirent congé de leurs compagnons de route et, après concertation, décidèrent de prendre le chemin de Caussou. Ils marchèrent toute la journée pour arriver à la nuit tombante devant les premières mesures du village ; de leurs cheminées, s'échappait en volutes la fumée de feux de bois. Ils connaissaient bien ce village, pour s'y être déjà arrêtés lors de leur évasion de Montségur. Le couple qui les avait accueillis et hébergés ces jours-là était parti lui aussi pour l'exil, mais Jordan savait qu'il pouvait compter dans ce village sur d'autres sympathisants ayant épousé leur doctrine. Ils s'arrêtèrent à une porte devant laquelle était planté un buis, signifiant qu'elle était ouverte aux pèlerins cathares.

Jordan tira de sa besace le jeton qui lui avait été transmis par Amiel Aicard, et frappa deux fois à la porte. Celle-ci s'ouvrit.

« Que voulez-vous, voyageur ? » leur dit un homme de forte stature, à l'impressionnante moustache. Jordan montra le jeton, et comme par miracle le visage de l'homme se transforma. « Veuillez entrer, compagnons ; ceux qui ont adhéré à notre cause sont les bienvenus dans ma modeste demeure. »

Jordan fut stupéfait ; ainsi, ce modeste jeton était un signe de reconnaissance entre sympathisants de leur religion. Le maître des lieux fit les présentations de sa famille :

« Je suis Pierre de Lordat ; voici mon amasia Amada, ma fille Guilherme et mon fils Raymond.

— Voici mon fils Jordanet, et moi-même, Jordan de Saverdun.

— Qu'est ce qui vous amène dans le coin ? »

Jordan, par sécurité, ne dévoila pas l'objet de sa véritable mission.

« Je suis charpentier, et j'ai à faire du côté de Miglos ! »

Lorsque le repas fut terminé, les enfants allèrent se coucher, ainsi que Jordanet qui était éreinté. Les trois adultes restèrent devant le feu de bois à discuter de choses et d'autres. Jordan profita d'un moment pour se renseigner sur les inquisiteurs. Sévissaient-ils aussi durement que lorsqu'il avait quitté le pays ? Pierre lui annonça que, même s'il y avait un peu d'accalmie, Ferrier et ses sbires n'en continuaient pas moins leurs interrogatoires musclés à Pamiers. Jordan était prévenu ; il fallait redoubler de vigilance.

« Néanmoins, poursuivit Pierre, les soldats sont plus rares et les arrestations diminuent. »

Cela faisait l'affaire de Jordan ; il serait plus facile de passer au travers des mailles du filet tissé par l'Inquisition.

Tôt le lendemain, après avoir chaleureusement remercié Pierre et son amasia, le charpentier et son fils reprirent le chemin de Soulombrié.

L'air était frais en cette matinée d'automne. Ils marchaient rapidement pour éviter d'avoir froid. Ils passèrent à côté de l'important château de Lordat, puis remontèrent en direction

d'Axiat via Senconac. Jordanet était heureux de retrouver ces paysages familiers ; l'automne donnait à la campagne environnante des couleurs de palette d'artiste.

En fin d'après-midi, ils arrivèrent en vue des spoulgas de Sou-lombrié, tenues par Pons Arnaud de Château-Verdun, vassal du comte de Foix et sympathisant des cathares.

Un énorme et impressionnant mur barrait l'entrée du porche de la caverne. Les sentinelles postées au sommet du rempart les avaient repérés depuis un moment et les tenaient en joue avec leurs arbalètes.

L'une d'entre elles leur cria : « Qui va là ? » Jordan répliqua : « J'ai rendez-vous avec Amiel Aicard. Je suis en route avec mon fils depuis la Catalogne. Veuillez lui dire que Jordan le charpentier et son fils viennent d'arriver. »

Au bout d'un moment, une lourde porte s'ouvrit à l'extrémité droite du rempart ; tout en les dévisageant, le sergent demanda : « Montrez-moi votre signe de reconnaissance. Il me semble que je vous ai déjà vu à Verdun, voici quelque temps... »

Jordan tira de sa poche le jeton que lui avait transmis Amiel Aicard. Le garde leur fit signe d'entrer et de s'asseoir sur un banc de pierre, autour d'une petite place.

« Je vais aller prévenir l'Ancien. »

Ils eurent tout le temps de détailler le microcosme du village, construit à l'intérieur de la caverne. Autour de la place étaient installées plusieurs échoppes : boulanger, charon, charpentier, tailleur... Au-dessus et jusqu'au fond du porche, des terrasses sur plusieurs niveaux s'élevaient jusqu'à la voûte. Sur celles-ci étaient construites des cabanes, reliées entre elles par d'énormes escaliers taillés dans le roc.

Ils aperçurent le garde qui revenait.

« L'Ancien vous attend. Je vais vous conduire à sa domus. »

Après avoir gravi plusieurs escaliers, il s'arrêta devant une cabane, cogna à la porte deux fois. Celle-ci s'ouvrit et dans l'embrasure apparut l'Ancien. Sa barbe était longue et blanche, ainsi que

sa chevelure. D'un signe de la main, il les invita à entrer et à s'asseoir autour de la table.

« Eh oui : je suis Amiel Aicard, votre compagnon d'évasion de Montségur, au cours de cette nuit terrible du 15 au 16 mars 1244... Ce cauchemar nous hantera jusqu'à la fin de nos jours. Mais, dites-moi, Jordan, à cette époque vous ne portiez point de barbe ni de moustaches, cela vous rend méconnaissable... Et ce charmant jeune homme, c'est Jordanet, si j'ai bonne mémoire : c'est un homme maintenant. J'ai été informé de toutes les infortunes qui vous sont arrivées depuis ce jour-là. La disparition de ton amasia Alazaïs m'a beaucoup touché et attristé, et mon souci fut grand lorsque tu étais dans les griffes de l'inquisiteur Ferrier. »

Après avoir baisé les mains de l'Ancien, ils récitèrent tous trois la prière rituelle. L'Ancien poursuivit :

« Si je me suis évadé de Montségur, ce n'est pas sans raisons car j'aurais préféré périr sur le bûcher avec mes compagnons. Je suis le dernier gardien du Livre, celui qui vient de la nuit des temps, celui qui contient les textes sacrés de notre enseignement. C'est à partir des textes puisés dans cet unique exemplaire que tous les livres diffusant notre enseignement furent propagés. Les inquisiteurs recherchent cette Bible depuis longtemps, car ils savent pertinemment que tant qu'elle ne sera pas brûlée, comme les autres copies, notre religion ne sera pas totalement anéantie. Ce Livre est plus précieux que nos vies ; c'est pour cette raison qu'il doit toujours être en lieu sûr.

« Je vais avoir quatre-vingt-cinq ans ; je suis très affaibli, je sens ma fin proche et c'est pourquoi, en accord avec le conseil des Anciens, nous avons décidé de te faire venir ; nous t'avons choisi pour être le gardien de notre relique, et la mettre dans le lieu sacré où elle reposait depuis des siècles. »

Jordan était abasourdi. Pourquoi l'avoir choisi lui ? Un simple charpentier, certes ordonné Parfait – mais ceci n'expliquait pas le pourquoi. La réponse ne tarda point.

« Pourquoi t'avoir choisi toi, le charpentier du castrum de Montségur?... Pourquoi te faire entière confiance ? Je vais te le

dire. Premièrement, parce que tu es Parfait, et étant natif de Lavelanet tu connais bien les sentiers, les bois, les montagnes de la région de Montségur : la Frau, le Basqui, Comus... C'est primordial, et tu sauras pourquoi dans un moment.

« Je sais également que tu ne trahiras pas notre cause. Ferrier l'inquisiteur t'a tourmenté pendant plusieurs semaines, sans te faire avouer l'essentiel. Voilà quelques bonnes raisons de t'avoir choisi. De plus, il nous faut quelqu'un de robuste pour acheminer notre relique jusqu'à sa destination.

« Nous ne pouvons laisser notre relique indéfiniment ici, à Soulombrié. Un jour ou l'autre, notre bastion sera investi ; il ne faut pas qu'elle tombe dans les mains des inquisiteurs. Ainsi, le conseil a décidé que le Livre doit revenir sur notre terre sacrée de Montségur. Ton rôle sera de l'acheminer à travers la montagne, jusqu'à la grotte qui nous servait de lieu secret de réunion, située dans les gorges de la Frau. »

Jordan écoutait attentivement mais ne pouvait s'empêcher de penser aux difficultés qui l'attendaient. Les Anciens en avaient décidé ainsi ; il obéirait sans faillir. Il connaissait d'autant mieux les gorges de la Frau pour les avoir parcourues maintes fois avec son père, chasseur d'ours.

L'Ancien poursuivit : « Lorsque tu arriveras par la vallée du Basqui, à l'entrée des gorges, fais bien attention sur ta gauche : sur un roc en forme de colombe, tu trouveras gravé un signe en forme de croix, dont l'une des branches, plus longue que les autres, t'indiquera la direction à suivre. C'est le début du sentier qui te conduira à la caverne. Le long du sentier, d'autres signes t'indiqueront que tu es sur la bonne voie. À l'intérieur, tu trouveras des torches pour éclairer tes pas ; plusieurs signes sur les parois te guideront pour arriver dans une grande salle. Au milieu de celle-ci, tu verras une grande dalle, autour de laquelle sont disposés douze sièges, le tout taillé dans le roc. Au milieu de la dalle, deux signes en creux ; tu y encastreras ces deux jetons que je te donne, puis tu appuieras simultanément dessus. Une cavité devrait s'ouvrir sur la droite de la dalle. C'est à l'intérieur que tu

déposeras notre relique ; ainsi, elle retrouvera la place qu'elle a occupé pendant des siècles. Pour refermer, il te suffira d'enlever les deux jetons. Cette grotte est très profonde ; elle traverse la montagne pour déboucher dans la vallée de Montségur. Tu auras par la suite tout le temps pour l'explorer. »

Jordan n'en croyait pas ses oreilles. Lui qui connaissait bien la région, il n'avait jamais entendu parler de cette cavité.

L'Ancien continua : « Voici un autre jeton, il te permettra d'être reconnu par notre communauté de Montaillou. Présente-toi là-bas à un certain Tistounet ; tu y seras bien accueilli. »

Jordan, qui enregistrait attentivement toutes les informations d'Amiel Aicard, posa une question : « Puis-je emmener mon fils Jordanet ? Il va être majeur vers la Noël ; beaucoup d'embûches m'attendent, il pourra m'épauler en cas de danger.

— Bien sûr, répondit l'Ancien. D'autant plus que toi, Jordan, tu ne peux porter une arme, du fait que tu es un Parfait. Jordanet emportera une arbalète, car il n'y a pas que les ours qui sont dangereux ; les hommes aussi, hélas ! »

L'entretien terminé, l'Ancien les conduisit quelques casemates plus loin, chez des sympathisants : Anselme de Senconac, qui était maréchal-ferrant, son amasia Géraude, et leur fille Corba, âgée d'une quinzaine d'années, rayonnante de beauté.

Anselme les fit entrer. « Soyez les bienvenus dans mon humble demeure ; vous y trouverez gîte et couvert. » Le modeste repas terminé, ils s'assirent autour de la cheminée, dans laquelle crépitaient de bonnes bûches.

Jordanet avait remarqué la beauté de Corba ; elle aussi avait détaillé le beau jeune homme qu'il était, son franc sourire et son corps musclé. Assis côte à côte, il lui fit la conversation. La voix de Géraude les interrompit : « Il se fait tard, je vais vous montrer vos couches. »

Ils sortirent, pour entrer dans une pièce attenante à la cabane principale. Elle était meublée de deux petits lits, un coffre et deux tabourets. Géraude alluma les quelques bougies disposées dans

les niches creusées à cet effet dans les murs de la cabane, puis elle referma la porte, en leur souhaitant la bonne nuit.

Jordan, se tournant vers son fils, lui dit : « Quelle journée, que de péripéties... Et quelle responsabilité nous a confiée Amiel Aicard ! Il va falloir nous organiser pour mener à bien cette mission !

— Ne t'en fais pas, mon père, nous avons surmonté d'autres obstacles plus périlleux. Rappelle-toi, lorsqu'on t'a tiré des griffes de l'Inquisition...

— Tu as raison, mon fils. Prenons du repos... Demain, il fera jour. »



Ils furent réveillés en cette journée de novembre 1253 par mille bruits provenant du dehors ; la ruche s'éveillait, les chevaux piaffaient, le son de l'enclume frappée par la masse du forgeron était parfaitement régulier et, plus loin, un troubadour jouait et chantait quelques mesures.

Trois coups discrets frappés à la porte les tira de leur rêverie. C'était Corba, qui leur cria : « Le déjeuner est prêt ! » Celui-ci terminé, Jordan remercia ses hôtes et poursuivit : « Nous allons voir Amiel Aicard, nous avons à parler avec lui. »

L'Ancien était déjà réveillé. Assis devant sa porte, il tressait un panier avec des berdoules de noisetier. Lorsqu'il les aperçut, il posa son ouvrage et leur fit signe d'entrer.

Jordan prit la parole : « Cher compagnon, tout d'abord, c'est avec sérieux que j'accepte la mission qui m'est confiée. J'ai déjà pensé à quelques détails. Nous n'allons pas pouvoir entreprendre le chemin car l'hiver approche ; il serait trop dangereux de s'aventurer dans les hauteurs du Saint-Barthélemy. Nous attendrons donc le printemps. En attendant, je travaillerai.

— Tu as entièrement raison, Jordan, répondit Amiel Aicard. Il vaut mieux ne pas s'aventurer là-bas pendant l'hiver. Venez avec

moi ; je vais vous présenter à mon ami Pons Arnaud. Il vous trouvera certainement quelque chose à faire ! »

Ils montèrent tous trois jusqu'en haut de la pyramide de casemates, pour arriver devant une maison ressemblant à une petite fortin. Amiel Aicard frappa à la porte ; au bout de quelques secondes, elle s'ouvrit. Un garde, portant une cotte de mailles et armé d'une épée dans son fourreau qui pendait à son côté gauche, leur dit : « Ah, c'est vous, l'Ancien ! Entrez donc, je vais vous annoncer à mon maître ! »

Au bout d'un moment, le garde revint pour les aviser que son maître allait les recevoir. Ils furent introduits dans une grande salle meublée avec goût. Les meubles étaient de qualité, laissant deviner que le maître des lieux était de haute lignée. À gauche de la cheminée, une porte s'ouvrit, et dans son embrasure apparut la haute stature de Messire Pons Arnaud, chevalier, défenseur acharné de la cause cathare.

« Holà ! Mon cher ami, Amiel, quelle joie de vous recevoir en ma demeure ! lança-t-il d'une voix tonitruante.

— Je suis venu vous présenter nos compagnons Jordan et son fils Jordanet, charpentier à Montségur pendant le siège. C'est Jordan qui nous a aidés à nous en évader dans la nuit du 15 au 16 mars 1244.

— Quel honneur de vous recevoir dans ma domus, maître Jordan ; j'ai tellement entendu parler de vos aventures qu'il me semble vous avoir toujours connu. »

Pons Arnaud de s'avancer vers Jordan : « Me permettez-vous de vous donner l'accolade ? Je suis tellement fier de vous connaître. » Il joignit le geste à la parole. Jordan, tout ému également, fut ravi de cette situation, car il avait entendu parler des hauts faits de guerre de Messire Pons.

« Quel honneur d'être reçu avec tant de sollicitude... » Il s'agenouilla devant Messire Pons en lui disant : « Votre bravoure dépasse de loin les frontières, Messire. Vos hauts faits d'armes resteront à jamais dans les mémoires. Je vous présente mon fils

Jordanet qui, aidé par de nombreux amis, m'a délivré des griffes de l'inquisiteur Ferrier au Pont du Diable. »

Pons Arnaud partit d'un rire tonitruant : « Il paraît que Ferrier, ce fils de Satan, en a fait une maladie !... »

— Nous sommes à votre entière disposition pour effectuer tous travaux de menuiserie ou de charpente que vous auriez à nous confier.

— Comme vous le savez, je suis un fervent sympathisant de la cause cathare ; aussi, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Venez me voir demain matin. Profitons que vous soyez là, Amiel, pour prier. »

Et, à voix haute, ils récitèrent le Pater.

Le lendemain, le charpentier frappa à la porte de Pons Arnaud, vers les neuf heures du matin. Un garde l'introduisit auprès du maître des lieux.

Quelques instants plus tard, il fit irruption dans la salle, vêtu comme s'il devait sortir. En dévisageant Jordan, il lui dit : « Je dois m'en aller à Verdun, pour régler quelques différends entre mes gens. Rassurez-vous, maître Jordan, le travail ne manque pas ici ; dehors vous attend mon maître charpentier, qui vous mettra au courant de tout. »

Ils sortirent et Pons Arnaud présenta Jordan à un homme qui attendait là. Les présentations faites, tous deux se dirigèrent vers un atelier situé à côté du mur de défense de la caverne. Se tournant vers Jordan, Bertrand-Raymond lui dit : « Le seigneur Pons nous a assigné de réparer le chemin de ronde qui lui semble en mauvais état. Prends les outils qu'il te faut, nous allons commencer le chantier ! »

Effectivement, après avoir évalué le travail, il s'avérait qu'il fallait changer plusieurs poutres de soutènement, sans compter la toiture qui laissait entrevoir plusieurs points de moisissure. La journée passa rapidement, car le travail ne manquait pas.

Le soir venu, Jordan dit à son fils qu'il pourrait se joindre à eux ; ils ne seraient pas trop de trois pour effectuer la réfection.

Entre-temps, Jordan avait trouvé et loué une cabane libre. De cette manière, ils ne dépendraient plus de leurs amis Anselme et de sa famille.

Entre les visites au Parfait Amiel Aicard et le travail, les journées passaient rapidement. Jordanet et Corba passaient tout leur temps libre ensemble.



Noël était dans quatre jours et Jordanet allait faire ses quinze ans. Jordan comptait bien marquer cet anniversaire, car son fils avait atteint sa majorité. Il demanda à Bertrand-Raymond un jour de congé pour aller à Casenave faire quelques provisions. Celui-ci le lui donna et lui prêta une ânesse pour le transport. La journée se passa sans encombre ; vers cinq heures du soir, Jordan et son fils étaient de retour. Ils entreposèrent les victuailles dans leur cabane, puis ils firent la liste des invités. En premier lieu, le seigneur Pons Arnaud et son amasia, puis Amiel Aicard, Anselme et sa famille, Bertrand-Raymond et son amasia, huit invités plus eux deux, dix en tout.

Le fournier s'était proposé pour préparer le repas, moyennant quelques sols toulza et mettait à leur disposition une assez grande salle, attenante au fournil. Jordanet fut chargé de faire le tour des habitations pour inviter tous ces gens. Aucun ne refusa, et ils furent ravis de pouvoir partager cet instant de bonheur.

Le fournier et Jordanet composèrent le repas : soupe de légumes, haricots, fèves, truites de l'Ariège, tomme de chèvre, vin rouge des Corbières, pour ceux qui pouvaient en boire.

Le matin des réjouissances, Corba et Jordanet dressèrent la table. Ils semblaient très heureux ensemble, plaisantant, riant aux éclats. Vers les treize heures, tous les invités étaient présents ; le repas pouvait commencer.

Tous étaient debout, à leur place respective, la tête tournée vers Amiel Aicard qui prit le pain, l'éleva au-dessus des têtes, pour remercier le Seigneur des Cieux. « Sois glorifié, Seigneur ;

car ce pain que tu nous envoies est le Pain de Vie ! » Amen, reprirent en chœur les invités.

À la fin du repas, une surprise les attendait. Deux troubadours de passage, ayant appris qu'il y avait un anniversaire, firent leur entrée et demandèrent à jouer et chanter en l'honneur de Pons Arnaud, mais aussi de Jordanet. Tous furent ravis de les entendre.

La fête se poursuivit une bonne partie de la nuit, puis tout le monde se retira, émerveillé par les bons moments qu'ils venaient de passer. Jordanet était très heureux, d'autant plus que Corba l'avait embrassé sur les joues en se retirant dans sa demeure...

Jordan mit longtemps avant de s'assoupir ; il ne pouvait s'empêcher de penser à sa chère Alazaïs, disparue quelque part sur ces montagnes, morte en pratiquant l'Endura.



Début janvier 1254, la neige fit son apparition. La montagne alentour avait mis son manteau blanc. Dans la caverne, la vie s'écoulait au rythme du travail journalier. Les soirées étaient occupées à jouer aux dés, aux cartes. Il s'y racontait aussi mille histoires. Les voyageurs colportaient les nouvelles des environs.

Ainsi, la petite communauté était régulièrement tenue au courant des événements survenus pendant les semaines passées. L'inquisiteur Ferrier pourchassait inlassablement les hérétiques. Plusieurs avaient été arrêtés dernièrement du côté de Foix et de Vicdessos. Il fallait redoubler de vigilance.

Jordan discutait fréquemment avec Amiel Aicard, qui pratiquait souvent le prêche en sa demeure. Beaucoup de malades venaient pour se faire consoler ; les uns à pied, les autres à dos de mule. Malgré son grand âge, Amiel Aicard ne ménageait point sa personne ; mais il demandait de temps en temps à Jordan de le remplacer. C'était pour lui un grand honneur, et une marque d'estime de la part de l'Ancien.

Quelquefois l'Ancien allait chercher un grand livre. La couverture était finement ciselée d'argent et d'or; la feuilure était somptueuse, réhaussée d'or. Il servait lorsqu'il fallait ordonner de nouveaux Parfaits.

Amiel Aicard disait alors au postulant : « Es-tu prêt ? », et celui-ci répondait : « Oui, je suis prêt. » Alors, il plaçait le Livre sacré au-dessus de sa tête, sans la toucher; après quoi il en faisait la lecture de quelques pages. Il lui donnait la paix avec les mains, ensuite avec le Livre. Ceux qui assistaient à la cérémonie priaient en faisant maintes genuflexions. L'Ancien faisait alors se lever le nouvel initié devant lui, lui présentait le Livre et lui faisait mettre sa main droite sur celui-ci, tout en prononçant :

« À partir de cet instant, étant consolé de tous tes anciens péchés, te voilà prêt à enseigner notre foi; tu te choisiras un sòci, afin de lui inculquer notre enseignement. Celui-ci t'accompagnera autant d'années qu'il sera nécessaire à son apprentissage. Maintenant, répète après moi ces paroles :

« Je promets au Seigneur de faire abstinence, de ne point manger de viandes, de ne point avoir de tentations diaboliques, de ne point avoir de tentations charnelles ou naturelles, de pratiquer la prière deux fois par jour aux moments que je jugerai opportuns; j'enseignerai notre doctrine autant de fois que je le jugerai nécessaire. »

Alors, l'Ancien lui remettait une copie du Livre sacré tout en lui disant que celui-ci était le bien le plus précieux qu'il possédait actuellement, et qu'il ne devait jamais s'en séparer. À la fin de la cérémonie, l'assistance entonnait la prière rituelle.

Jordan, qui avait assisté à plusieurs cérémonies d'ordination, était chaque fois impressionné par l'esprit de ferveur qui s'en dégageait. Jordanet allait de temps en temps écouter les prêches, mais il préférait parcourir la montagne et les bois, d'où il ramenait très souvent des champignons, et surtout des morilles, en ce mois d'avril 1254.

Le travail qui avait été assigné à Jordan tirait à sa fin, et il envisageait de prendre le chemin qui l'emmènerait aux gorges de la

Frau. En ayant discuté avec Amiel Aicard, la décision avait été prise ; ce serait au début du mois de mai prochain.

La neige fondait rapidement sur les pentes du massif de Tabe, et le col de la Peyre allait devenir praticable.

Les préparatifs de l'expédition allaient bon train. Une ânesse robuste leur avait été donnée par Anselme ; celle-ci leur rendrait service pour le transport des outils de Jordan, ainsi que pour les vivres et le Livre...

Jordanet était ravi de l'aventure qui allait commencer. D'un autre côté, il était malheureux à l'idée de se séparer de Corba, avec qui il avait lié des liens bien plus forts qu'une simple amitié. Il aimait Corba.

Jordanet lui avait expliqué, sans lui révéler la véritable raison de leur voyage, qu'il devait se rendre à Montailou avec son père pour un travail de menuiserie. Il lui dit aussi qu'il reviendrait la chercher pour parfaire leur amour. Corba lui répondit qu'elle l'attendrait le temps qu'il faudrait, et qu'elle l'aimait aussi ; il l'embrassa tendrement.

La veille de leur départ, ils firent le tour de leurs amis pour les saluer ; tous furent profondément attristés de leur départ, et leur recommandèrent grande prudence.

Jordan se rendit en la demeure d'Amiel Aicard. Il trouva l'Ancien au lit, ce qui n'était pas son habitude, et s'inquiéta.

« Êtes-vous malade... ? »

— Je suis légèrement souffrant, répondit Amiel. Aide-moi à me lever. Je crois que j'ai attrapé un refroidissement. »

Jordan mit quelques bûches dans la cheminée, puis ils s'assirent devant celle-ci.

« Va voir dans ce grand coffre, tu y trouveras ce que tu dois mettre en sécurité. »

Jordan se leva et souleva le couvercle du coffre, pour en découvrir un autre de la taille d'un grand livre. Quand il l'eut dans les mains, il put en apprécier la beauté. Il était fait de bois précieux, réhaussé d'or et de pierres précieuses.

« Je te confie le Livre sacré des Anciens. Prends mille pruden-  
ces pour l'acheminer à sa nouvelle destination, même au  
péril de ta vie. Lorsque tu sentiras la fin de ta vie proche, que  
Dieu commencera à te rappeler auprès de lui, trouve un nou-  
veau gardien digne de foi et de confiance ; il deviendra alors à son  
tour le dernier gardien du Livre sacré. »

Tous deux s'agenouillèrent, recitèrent le Pater en faisant  
maintes génuflexions. Jordan dut aider Amiel à se relever ; ce der-  
nier, en effleurant la tête de Jordan, prononça ces paroles :  
« Gloire à Toi Seigneur, protège nos fils, car ceux-ci ont l'hon-  
neur de mettre en lieu sûr les textes sacrés de ton enseigne-  
ment. »

Jordan baisa les mains de l'Ancien et sortit. Une fois dehors, il  
ne put s'empêcher de se demander s'il le reverrait jamais.



Lorsqu'ils prirent le chemin en direction de Senconac, la mati-  
née était fraîche. Ils avaient le cœur serré par tant de souvenirs  
qu'ils laissaient derrière eux, tant d'amis aussi. Lorsqu'ils revien-  
draient – s'ils revenaient – combien en retrouveraient-ils ?

Jordanet pensait à sa bien-aimée. Dans combien de temps  
pourrait-il la retrouver ? Les larmes coulaient le long de ses  
joues, en silence.

Jordan s'en aperçut et dit : « J'ai vu combien tes sentiments  
pour Corba sont profonds. Elle te fera une excellente amasia. »  
Jordanet, un peu étonné, s'arrêta de pleurer pour se concentrer  
sur la marche.

Ils eurent tôt fait d'atteindre Senconac, puis prirent la direc-  
tion du col de la Peyre. La pente était rude ; vers les douze  
heures, ils atteignirent le col. De là, ils aperçurent le château de  
Montségur, au fond de la vallée du Saint-Nicolas ; plus loin Ave-  
lana, et même jusqu'au pied de la Montagne Noire. Sur la droite,  
une grande tâche noire ondulante contrastait avec la verdure des  
pâturages. Les chevaux de Mérens paissaient tranquillement.

Ils mangèrent un quignon de pain et quelques pommes de terre, une pomme fut leur dessert. Après une demi-heure de repos, ils se dirigèrent vers la vallée du Basqui.

Un loup hurla dans le lointain. Les izards gambadaient dans les roches alentour. Ils suivirent le ruisseau du Basqui, et au bout d'une heure se retrouvèrent à l'entrée des gorges de la Frau. Ils firent une pause. Il était trois heures de l'après-midi.

Quelques instants plus tard, après avoir repris la descente des gorges, Jordan remarqua le rocher en forme de colombe que lui avait indiqué l'Ancien.

« Mon fils, nous voici bientôt arrivés... Le sentier conduisant à la grotte commence ici. Nous allons dissimuler notre ânesse quelque part à l'abri des regards; nous continuerons tous les deux, car ce sentier me semble très escarpé, à flanc de rocher! »

Ayant pris la relique, deux ou trois bricoles, sans oublier l'arbalète, les voilà partis sur le sentier. De temps en temps, un signe leur indiquait qu'ils étaient sur la bonne voie. Les parois étaient vertigineuses, et le moindre faux pas les précipiterait dans le vide.

Ils progressaient lentement. Au bout d'un moment, la paroi céda la place à une pente herbeuse, parsemée de quelques pins rabougris. Elle montait assez haut jusqu'à la lisière de la forêt de sapins. Cette pente était faite de gispet, une qualité d'herbe de montagne extrêmement glissante. Heureusement, le sentier la traversait; au bout, une falaise percée de nombreuses ouvertures sur sa hauteur laissait présager une entrée de caverne à sa base.

Jordan, qui connaissait ce genre de contrée sauvage, mit Jordanet en garde : « Nous sommes sur le territoire des ours. Ils affectionnent particulièrement ce genre de cavité pour hiberner. Soyons très prudents. Je vais passer devant; ne fais usage de ton arbalète qu'en cas d'extrême danger. »

Au pied de la falaise, dissimulées par un amas de buis très haut, s'ouvraient deux entrées à peu près similaires, distantes de quatre ou cinq mètres l'une de l'autre. L'Ancien n'avait pas mentionné ce genre de détail : laquelle emprunter?

Jordanet, très observateur, murmura : « Regarde, papa, ces grosses traces qui se dirigent vers l'ouverture de gauche ; et regarde vers la droite, sur le coin droit de l'entrée de la cavité. Il y a une croix gravée. » Jordan répliqua à voix basse : « Tu as raison, mon fils. Celle de gauche doit être l'antre d'un ours, car les traces qui y mènent sont édifiantes ! »

En faisant le moins de bruit possible, ils se glissèrent dans la cavité. Jordan se rappela que l'Ancien lui avait dit qu'il trouverait des torches. Effectivement, au bout d'une dizaine de mètres, il remarqua un coffre sur sa droite, en souleva le couvercle et les découvrit en même temps qu'un liquide d'amadou. Ils eurent du mal à les embraser, avec ce briquet ; heureusement, Jordan avait le sien. Ils prirent deux autres torches, puis s'enfoncèrent dans la caverne.

Ils n'avaient pas fait cent pas que le silence des lieux fut troublé par un énorme grognement, qui glaça d'effroi père et fils. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, Jordanet prêt à faire usage de son arme. Ils ne distinguaient rien autour d'eux. Jordan pressa le bras de son fils, tout en mettant le doigt sur ses lèvres en signe de silence.

Un autre grognement se fit entendre, comme si la bête se trouvait à côté d'eux. Ils avaient beau écarquiller les yeux, ils n'apercevaient rien. C'est alors que Jordanet remarqua une petite faille sur la paroi de gauche ; il y plongea la torche et à la lueur de celle-ci, il aperçut un ours en train de dévorer une proie. Retirant prestement la torche, il murmura à son père : « Il y a un ours énorme de l'autre côté. » Ils inspectèrent la paroi sur une assez grande distance, pour voir si leur cavité correspondait avec l'autre, mais heureusement ce n'était pas le cas ; peut-être en hauteur, raison pour laquelle, sûrement, le son était amplifié.

Jordan murmura : « En tout cas, cet ours est le meilleur garant de sécurité pour la relique ! »

Il n'y avait pas d'humidité dans la caverne et la température était bonne. Ils s'y enfoncèrent de plus en plus profondément. Tantôt ils montaient, escaladaient, redescendaient, traversant

d'immenses salles pleines de concrétions ; ils progressaient dans cette immense cathédrale, œuvre du grand architecte du temps, guidés par les signes laissés par les Bons Hommes.

À la sortie d'un boyau, ils s'arrêtèrent, stupéfaits. Ils discernaient des scintillements dans le lointain. Ils firent quelques pas et ne distinguèrent plus ni les parois, ni le plafond de la caverne : où étaient-ils ?

Ils se dirigèrent tout droit, vers les lucioles qu'ils apercevaient. Leurs pas s'enfonçaient légèrement dans un sable très fin, qu'ils n'avaient même pas vu, accaparés par leur découverte. Tout à coup, ils comprirent qu'ils étaient au bord de l'eau.

Tout s'expliquait ; ils étaient au bord d'un grand lac souterrain. C'était la lumière des torches qui se réfléchissait à la surface de l'eau. Jordanet n'en croyait pas ses yeux : quel endroit merveilleux et grandiose ! Pas étonnant que les Bons Hommes aient choisi ce lieu pour y déposer le Livre sacré.

Ayant perdu leurs repères, ils revinrent sur leurs pas et scrutèrent la paroi pour retrouver les signes. Au bout d'une ou deux minutes, ils virent un pentacle fléché qui leur indiquait le chemin. Ils suivaient la paroi depuis un moment, lorsque celle-ci bifurqua brusquement sur la gauche ; là, émerveillement, ils étaient dans une grande salle aux parois couvertes de calcite blanche ; des colonnes immaculées montaient jusqu'à la voûte, d'où pendaient des draperies toutes aussi blanches. À la lueur des torches, ils se seraient crus en pleine lumière.

Quelques instants plus tard, tirés de leur extase, Jordan et son fils entreprirent de faire le tour de cette cathédrale de calcite. Contre les parois étaient disposées çà et là des torches, visiblement pour éclairer l'ensemble de la salle. Lorsqu'ils eurent fait le tour, leur regard se porta vers le centre, où ils aperçurent une grande dalle taillée dans un bloc de roche en place, autour de laquelle se trouvaient douze sièges taillés de même dans le roc.

Jordan murmura : « Je crois que nous sommes arrivés au terme de notre mission ! »

Après avoir allumé les torches de la salle et constaté que, reflétées par l'ensemble immaculé, elles diffusaient une lumière presque divine, ils s'approchèrent de la dalle sur laquelle Jordan posa la relique. Il sortit de sa musette les deux méreaux que lui avait donnés Amiel Aicard, puis parcourut le dessus de la dalle, à la recherche des deux emplacements qui leur étaient réservés. Les ayant repérés, il prit les deux méreaux, examina chaque signe qui y était inscrit, puis les encastra dans leur réceptacle respectif ; il fit pression dessus simultanément.

Sur la droite, un déclic se fit entendre, ainsi qu'un crissement. Un morceau de roche était en train de coulisser, pour laisser apparaître une petite cavité, assez grande pour recevoir le Livre sacré.

Jordanet, qui n'en perdait pas une, s'exclama : « Tout cela est magique. C'est comme dans un rêve ! » Et Jordan de répliquer : « C'est l'endroit qui est magique ! »

Après avoir déposé la relique à l'intérieur de la cavité, il appuya de nouveau sur les deux méreaux, et elle se referma. Il remit les méreaux dans sa besace. Puis il récita le Pater, qui résonna sur les voûtes de la caverne.

Ne pouvant savoir l'heure, en l'absence du soleil, ils décidèrent de rebrousser chemin. Ils éteignirent toutes les torches ; il était impératif de sortir de la grotte avant la nuit, car le sentier escarpé serait impraticable. Bien sûr, ils auraient voulu continuer l'exploration... Mais cela n'était pas raisonnable.

Arrivé près de la sortie, Jordanet s'inquiéta de l'ours, tendant l'oreille dans la faille où il l'avait aperçu ; il écouta. Le silence était troublé seulement par un énorme ronflement ; il devait dormir après avoir fait ripaille. Tant mieux ! Ils sortirent en silence, arbalète chargée, au cas où. Tout était calme et il faisait encore jour. Tout allait pour le mieux.

Prudemment, ils empruntèrent le sentier et retrouvèrent l'ânesse. Ils prirent la direction de Comus.

Tout à coup, le bruit d'une cavalcade résonna dans le lointain ; ils n'eurent que le temps de se cacher dans un bosquet. Une

dizaine de cavaliers en armes remontant la vallée du Basqui passa à quelques mètres d'eux sans les voir. Ils avaient eu chaud : quelques pas plus loin, dans le défilé de Comus, tout aurait pu arriver.

Ils arrivèrent à Comus à la tombée de la nuit et se mirent en demeure de trouver un gîte. Un homme, qui rentrait son troupeau de moutons, les aperçut et les interpella : « Holà, voyageurs, vous vous aventurez bien tard dans le coin ! Ne savez-vous pas que la contrée est dangereuse la nuit ?... »

— Mon brave homme, répliqua Jordan, notre esprit est serein quant à notre tunique de peau ; elle ne vaut pas grand-chose en ce bas monde ! »

L'homme les dévisagea, visiblement troublé ; il se demandait s'il n'avait pas affaire à des Bons Hommes. Amiel Aicard avait dit à Jordan qu'ils trouveraient des sympathisants en pays d'Allion, et notamment à Comus, à Camurac, Montailou, Prades...

Ce brave homme leur paraissait bien sympathique. Jordan, machinalement, plongea la main dans sa poche pour en ressortir le jeton qui lui servait de passe-partout. Maladroitement, il le laissa tomber et celui-ci roula jusqu'aux pieds du pâtre, qui se baissa pour le ramasser. Il ne put s'empêcher d'avoir un haut-le-corps à la vue des signes qui y étaient gravés.

La surprise passée, il leur dit : « Ceux qui craignent les inquisiteurs sont les bienvenus dans ma demeure. »

Après avoir mis l'ânesse à l'étable, ils lui emboîtèrent le pas. L'homme ouvrit une porte et ils se retrouvèrent dans une pièce qui devait servir de cuisine. Les meubles étaient rustiques mais bien entretenus. Dans la cheminée, quelques bûches d'où s'échappaient plusieurs flammes diffusaient une agréable chaleur. Deux chats méfiants étaient couchés sur une chaise basse ; au pied de celle-ci, dans une caisse, deux petits agneaux, certainement prématurés, faisaient entendre un bêlement aigrelet.

Jordan parla le premier : « Je suis Jordan de Saverdun, maître charpentier. Voici mon fils Jordanet. Nous venons de Soulombrié et nous allons à Montailou, recommandés auprès du maître

charpentier Tistounet Armand, pour effectuer un travail. Nous sommes très honorés de votre hospitalité : que Dieu vous en rende grâce ! »

Le berger répliqua : « C'est un honneur de recevoir des hôtes tels que vous. Je vis seul avec mes moutons depuis que mon amasia est décédée d'une mauvaise maladie, voilà dix ans, déjà. La soirée s'annonce moins monotone qu'à l'ordinaire. Je m'appelle Fouet Arnaud; mes parents sont morts et enterrés ici même, mais avaient vécu une partie de leur jeunesse à Avelana. C'est à cause de l'Inquisition qu'ils se sont réfugiés ici. Le père de mon père y possédait quelques terres et maisons. Hélas, nous n'avons pas pu avoir de descendance avec mon amasia. »

Il leur fit signe de s'asseoir autour de la table. Jordan prit le pain, l'éleva au-dessus des têtes et le bénit. « Soit glorifié, Seigneur, car ce pain que tu nous donnes est celui de la vie ! »

Ils se régalerent avec la soupe de choux qui avait mijoté tout l'après-midi au pied du feu, avec quelques pommes de terre, oignons, carottes du potager; le tout parfumé d'un morceau de laousette maigre. Le repas terminé, ils s'installèrent auprès de l'âtre. Fouet Arnaud leur raconta qu'après la chute de Montségur, beaucoup d'hérétiques étaient venus se réfugier en pays d'Allion, et que lui-même était croyant de l'Évangile de saint Jean. Le maître charpentier Tistounet était de ceux-là; il venait de la région de Kercor, et s'était installé à Montailou, comme beaucoup d'autres persécutés de l'Inquisition. Jordan, sans en dire trop, lui avoua que lui aussi était sympathisant de cette croyance.

Jordanet était déjà endormi lorsque Jordan pénétra dans la pièce mise à leur disposition par le berger. Il se débarrassa de ses affaires, s'allongea sur la couche et s'endormit profondément. Ses rêves furent peuplés de cavernes, d'ours, et de douces pensées pour son amasia disparue.

Ils furent tirés du lit par les aboiements d'un chien, ainsi que par le tintement des clarines du troupeau de moutons. Jordan ouvrit la fenêtre, et constata que le berger était prêt à partir pour les pâturages.

Celui-ci, les ayant aperçus, les interpella : « Holà compagnon ! Le soleil est déjà sur la montagne de la Frau, les moutons sont impatients d'aller brouter. Je vous ai laissé sur la table de quoi prendre des forces pour continuer votre chemin. Quand vous aurez décidé de partir, tirez le loquet de la porte ; c'est tout. J'ai donné un peu d'avoine à votre ânesse ; elle est prête. »

Jordan remercia chaleureusement Fouet pour l'hospitalité en sa demeure, et lui dit : « Que Dieu vous garde, compagnon !

– Tout le plaisir a été pour moi. N'oubliez pas de frapper à ma porte si vous repassez par là, et bonne route ! »

Une heure plus tard, ils étaient en marche vers Montaillou. De chaque côté du chemin, les paysans s'affairaient dans les champs, conduisant leur attelage, qui avec des vaches, qui avec des chevaux. C'était l'époque de planter les pommes de terre, semer les haricots, lentilles, petits pois, légumes de base à l'alimentation des paysans de ce haut plateau. Ils faisaient aussi leur pain et élevaient un porc ; sa viande devait tenir toute l'année. Le gras fondu était mis dans les grasals ; il servait à la cuisson des aliments. Sans oublier que chacun était redevable de la part du seigneur, en paiement de la location du fermage ; ces gens-là vivaient chichement.

Ils traversèrent Camurac, petit village d'une centaine d'âmes. Lorsqu'ils eurent gravi la petite côte, ils aperçurent au loin le donjon du château de Montaillou. Une demi-heure après, ils firent leur entrée dans les ruelles du village blotti au pied du castel.

Leur arrivée ne passa pas inaperçue, et attira la curiosité de quelques-uns. « Holà, étranger, qu'est-ce qui vous amène dans notre village ?

– Eh bien, répliqua Jordan, nous sommes recommandés auprès du maître Tistounet Armand. Je suis maître charpentier, savez-vous où nous pourrions le trouver ?

– C'est facile, répondit l'homme. Au fond de la rue et à gauche, vous verrez des tas de planches et de poutres, c'est là. »

Effectivement, au bout de quelques pas, ils se trouvèrent devant un amoncellement de bois ; à n'en pas douter, ils étaient bien chez

un charpentier. Jordan poussa la porte de ce qui devait être un atelier. Trois personnes étaient affairées à raboter, poncer, scier, percer... Le bruit des outils travaillant le bois l'empêchait d'appeler. Néanmoins, quelqu'un les aperçut et vint à leur rencontre. L'homme était trapu, assez grand, une énorme moustache barrait ses joues. Sa bouche s'entrouvrit : « Que puis-je pour vous, braves gens ? Je m'appelle Tistounet Armand, pour vous servir. »

Tout en lui montrant le jeton passe-partout, Jordan répondit : « Je suis Jordan de Saverdun, maître charpentier, et voici mon fils Jordanet qui m'accompagne. L'Ancien Amiel Aicard nous envoie auprès de vous, nous ayant persuadés que nous trouverions du travail dans votre atelier.

— Vous êtes les bienvenus ; je m'attendais à votre arrivée, car de passage à Soulobrié, à l'automne dernier, Amiel Aicard me l'avait annoncée. » Et de s'enquérir : « Comment se porte-t-il, ce Vénéral Parfait ? »

Jordan comprit que l'homme qu'il avait en face de lui était tout converti à leur Église.

« Comme vous savez, l'Ancien est très âgé. J'ai bien peur que son âme ne quitte son enveloppe charnelle et ne retourne sous peu auprès du Seigneur !

— Il est bien que son âme retrouve la paix éternelle, mais il laissera un grand vide au sein de notre Église..., murmura Tistounet. Suivez-moi, je vais vous conduire à la demeure que je vous ai réservée. »

Quelques maisons plus loin, avec une énorme clef, il ouvrit une porte et leur fit signe d'entrer : « Ce n'est pas très grand, mais je ne peux faire mieux. Ici, c'est la cuisine, et ces deux portes vous conduisent dans les chambres. Installez-vous ; vers sept heures, je viendrai vous chercher pour partager notre repas. »

Père et fils déballèrent leurs affaires. Il n'y en avait pas beaucoup, le plus précieux étant les outils et l'arbalète. Les outils furent entreposés dans un coffre près de la cheminée. Jordanet trouva une cachette idéale pour l'arbalète, derrière une ar-

moire : « On ne sait jamais, mieux vaut ne pas la laisser en vue... » Puis ils se mirent en demeure d'allumer la cheminée en attendant Tistounet Armand. Il ne tarda pas ; vers les sept heures, comme convenu, deux coups cognés contre la porte leur signala son arrivée.

Son habitation se trouvait un peu plus loin, attenante à l'atelier. Sa famille, visiblement, les attendait. Une douce chaleur régnait dans la pièce, et une agréable odeur chatouilla les narines des arrivants : elle montait d'un toupi posé sur la plaque de cheminée contre les braises rougeoyantes du feu de bois.

Tistounet fit les présentations : « Voici Géralde, mon amasia, et mes deux fils : Guillaume, l'aîné, qui va avoir treize ans, et Arnaud, de trois ans son cadet. » Puis, se tournant vers sa famille : « Je vous présente Jordan et Jordanet, ceux qui nous sont recommandés par Amiel Aicard. Ils vont travailler dans mon atelier le temps qu'il faudra ! »

Ils se mirent à table pour déguster le bon plat de lentilles.



C'était en juin 1254 ; il fallait profiter de l'été pour effectuer les plus gros travaux d'extérieur. Aussi, Tistounet Armand les conduisit avec deux autres ouvriers, Jean-Sébastien et Pierre, au château de Roquefeuil, pour la réfection d'une partie de la toiture endommagée par les grosses chutes de neige de l'hiver dernier.

Ce chantier se termina vers la mi-novembre ; il était temps car la neige commençait à recouvrir les sommets aux alentours. Le reste de l'hiver se passa à l'intérieur de l'atelier pour fabriquer portes, fenêtres.

Géralde avait appris la musique dans sa jeunesse et jouait maintenant très souvent de la vielle. Dès qu'il avait le temps, Jordanet venait l'écouter. Elle s'était aperçue qu'il n'était pas insensible au son musical ; un jour, elle lui demanda s'il ne voudrait pas apprendre la musique ; sans hésiter, Jordanet répondit :

« Avec un grand plaisir! ». Et c'est ainsi que, deux fois par semaine, il s'initia à l'art de musique. Son père fut ravi de cette initiative et lui acheta un rebec, un instrument à cordes.

Cette année-là, il tomba beaucoup de neige sur le plateau d'Alion; cela dura jusqu'au mois de mars de l'an 1255. Jordanet jouait assez bien la musique des troubadours, et faisait des progrès de jour en jour.

Jordan avait organisé un prêche par semaine, le vendredi. Beaucoup de croyants venaient de tout le plateau pour l'écouter; peu à peu, il devenait un personnage important. Les seigneurs mêmes des châteaux alentour l'invitaient en leur demeure pour écouter son enseignement.

Ainsi, le temps passait paisiblement, entre travail et nourriture spirituelle; seulement en apparence, car pour Jordan et son fils, leurs pensées vagabondaient du côté de Soulombrié: l'un pour sa bien-aimée, Corba, qu'il lui tardait de revoir, l'autre pour Amiel Aicard et le précieux objet déposé dans la grotte de la Frau. Jordanet fredonnait des poèmes de sa composition, accompagné de son rebec.

Dans l'atelier, le travail avait légèrement diminué. Ce n'était pas encore le temps d'entreprendre de grands travaux d'extérieur. Ainsi, à la mi-mai, Tistounet Armand annonça à ses ouvriers: « Ceux qui veulent prendre quelques jours de congé peuvent le faire. Nous ne commencerons les gros travaux que début juin! »

Jordan sauta sur l'occasion: « J'aurais à faire du côté de Soulombrié; puis-je prendre une semaine?

— Mais bien sûr, cher Jordan, pars avec ton fils!

— Vous me comblez, maître Tistounet; que le royaume des Cieux vous soit clément! » répliqua Jordan.

C'est Jordanet qui était heureux: il allait enfin pouvoir embrasser sa chère Corba.



Après être passés à Caussou et Lordat pour saluer les amis, nos deux compagnons arrivèrent sans encombre à Soulobrié, à la tombée de la nuit. Ils se dirigèrent de suite vers la demeure d'Amiel Aicard. La porte était fermée, les volets clos.

Jordan fut très inquiet. Les ayant aperçus, Anselme de Sencouac vint à leur rencontre : « Que je suis heureux de vous revoir, mes chers amis ! Venez à l'oustal, nous discuterons des dernières nouvelles... »

Corba était assise devant sa porte, et se leva d'un bond à la vue de Jordanet ; sa figure se transforma comme un rayon de soleil ; elle courut vers lui, se jeta dans ses bras puissants. Ils s'embrassèrent longuement, sous le regard attendri de sa mère, Géraude, qui pensa tout bas : « Ces deux-là, il faudra bientôt les marier. »

Jordan interpella Anselme : « Qu'est-il arrivé à notre compagnon, pourquoi son oustal est fermé ? »

— Comme vous l'avez constaté lorsque vous êtes partis, Amiel était fatigué. Sentant sa fin proche, il me fit quérir pour me tenir ces propos : « Ma vie ne tient plus qu'à un fil, Anselme. J'espère trouver assez de forces pour rejoindre la montagne ; que personne ne m'en empêche, ni ne me suive : tel est mon souhait. Là-haut, dans la prière et l'Endura, j'espère que mon âme se débarrassera de son enveloppe charnelle, et qu'enfin réhabilitée elle rejoindra les anges des Cieux, aux côtés de Notre Seigneur. »

— Que le Seigneur exauce ta prière et ton sacrifice, Amiel... », dit Jordan, tourné vers le ciel ; la tristesse pouvait se lire sur son visage.

Ils montèrent ensuite jusqu'à la demeure de Pons Arnaud pour le saluer. Celui-ci les accueillit chaleureusement. Peu après, assis au pied de la cheminée, ils discutèrent des nouvelles du pays.

Vers les huit heures du soir, ils redescendirent chez Anselme. Son amasia avait préparé une bonne soupe de légumes, qui fut

accompagnée d'un plat de fèves et de pain, bien sûr. Les deux jeunes gens, assis côte à côte, plaisantaient en riant aux éclats, visiblement très heureux. Le repas terminé, Jordanet tira de sa besace son instrument de musique, tout en disant : « L'amasia de Tistounet Armand m'a enseigné le chant et la musique ; je vais vous jouer quelques morceaux de ma composition. Tout d'abord un poème en l'honneur de Corba, pour l'Amour que je ressens pour elle... »

Celle-ci, dont les joues devinrent aussi rouges que les braises, murmura timidement : « C'est avec un immense plaisir que nous t'écouterons. Je te remercie pour l'honneur que tu me fais... »

La voix de Jordanet était chaude et envoûtante. Ses doigts effleurant les cordes de son instrument composaient des notes mélodieuses, qui se répandaient dans la pièce et au-delà : dehors, plusieurs personnes s'étaient assises devant leur porte pour écouter ce récital imprévu.

Lorsque Jordanet s'arrêta de jouer, le silence resta imprégné des mélodies pendant quelques instants. C'est Corba la première qui le rompit, pour venir déposer deux baisers sur les joues de Jordanet. Celui-ci fut ravi d'entendre les applaudissements sous les voûtes de la caverne. Et quel plaisir aussi d'avoir contribué aux quelques moments de bonheur ainsi procurés à tous ces pauvres gens persécutés !

Son père, heureux et surpris, se tournant vers son fils, lui dit : « Tu as l'étoffe d'un troubadour, mon fils ! Tu ne finiras pas de nous étonner ! »

Il était déjà tard, et tout le monde se retira dans sa demeure.

Ils passèrent quatre jours à Soulombrié. Jordan organisa plusieurs prêches. Jordanet et Corba arpentèrent la campagne et les bois environnants, à la recherche de quelques morilles tardives. Puis vint le moment du départ.

Jordanet, le cœur gros, dut se séparer une nouvelle fois de Corba, sa bien-aimée ; cela ne se fit pas sans larmes de la part de celle-ci. Mais la séparation ne fut pas comme la dernière ; Jordanet promit à Géraude qu'à son retour il épouserait sa fille. Elle

lui donna sa bénédiction, car elle avait reçu les confidences de sa fille et savait que celle-ci aimait Jordanet.

Les préparatifs du départ terminés, ils prirent le chemin du massif de Tabé. Ils passèrent à Caussou vers les dix heures du matin ; à onze heures, ils étaient au col de la Peyre pour profiter du panorama qui s'étalait sous leurs yeux. Le castrum, Avelana : les souvenirs affluaient dans leurs esprits comme un rêve éveillé.

Une demi-heure plus tard, lorsque ces souvenirs se furent dissipés, ils décidèrent de manger un morceau. Une poignée d'avoine fut donnée aux chevaux. Peu de temps après, ils enfourchèrent ceux-ci pour redescendre vers Comus par la vallée du Basqui.

Très tôt dans l'après-midi, ils arrivèrent sans encombre au village et se dirigèrent vers la demeure de Fouet Arnaud. Celui-ci n'étant pas rentré du pâturage, ils l'attendirent.

Vers les cinq heures du soir, ils aperçurent sur le chemin la vague ondulante du troupeau de moutons entrant dans le village. Fouet les aperçut ; de sa voix forte, il leur cria : « Holà, Messires ! Quelle joie de vous revoir ; je remise mon troupeau, et je suis à vous ! »

Une demi-heure plus tard, ils se donnaient l'accolade des retrouvailles : « Quel bon vent vous amène, mes braves ?

— Nous avons à faire à Fougax ; cela peut nous prendre quelques jours, pourrions-nous laisser nos chevaux dans votre écurie ? Car je préférerais ne point nous faire remarquer », ajouta Jordan — sans en dire plus sur la véritable raison de cette décision.

Il avait décidé de retourner dans la caverne de la Frau, pour s'assurer que la relique s'y trouvait toujours en sécurité ; mais aussi pour l'explorer de fond en comble.

« Vous pouvez laisser vos chevaux à l'écurie, je m'occuperai d'eux en vous attendant », dit Fouet.

Après avoir pris le repas du soir, tous trois s'assirent sur les chaises basses du coin du feu. Ils se rapportèrent mutuellement les nouvelles de la semaine écoulée. Jordanet joua deux ou trois

morceaux de musique pour terminer la soirée. Puis ils se couchèrent assez tôt, une rude journée les attendant le lendemain.

Fouet Arnaud leur avait préparé quelques victuailles à emporter pour trois jours, pain et poissons séchés. « Cela devrait suffire », avait dit Jordan. Très tôt en cette belle journée de mai, Jordan et Jordanet, réveillés par Fouet, prirent le chemin de la Frau.

Ils traversèrent rapidement les petites gorges qui menaient à la vallée du Basqui, soucieux de ne pas y faire de mauvaises rencontres – sergents du roi ou détrousseurs de grands chemins, nombreux à cette époque.

S'étant assurés que personne n'était dans les parages, peu de temps après avoir descendu les gorges de la Frau, ils s'engagèrent sur le sentier qui conduisait à la caverne. Celui-ci était tellement escarpé, à flanc de falaise, qu'aucune grosse bête, qu'aucun ours, ne pouvait l'emprunter ; ils en furent rassurés. Mais en arrivant en vue de la pente herbeuse menant à la caverne, ils s'arrêtèrent pour inspecter les alentours.

Jordanet agrippa le bras de son père, tout en pointant le doigt en direction du haut de la pente. Une grosse masse finissait de la gravir, pour s'enfoncer dans la forêt de sapins.

L'ours devait partir en quête de nourriture. Ils furent rassurés pour entrer dans la caverne, ce qu'ils firent prestement ; connaissant déjà les lieux, ils se munirent des torches et s'enfoncèrent dans les méandres souterrains.

Ayant déjà parcouru le trajet jusqu'au lac souterrain, ils mirent cette fois moins de temps pour y arriver, et se dirigèrent ensuite vers la salle où reposait la relique. Jordan s'assura tout de suite qu'elle était toujours dans sa cache : elle était bien là. Il sortit le coffret, puis posa le Livre sur la dalle.

Depuis un certain temps, il rêvait de le consulter. Il l'ouvrit avec précaution. Jordanet détaillait tous les gestes de son père, par-dessus son épaule ; et sous leurs yeux ébahis, apparurent les textes bibliques écrits en lettres d'or : ils étaient encadrés d'enluminures, d'une finesse incomparable. À cet instant, ils comprir-

rent pourquoi Amiel Aicard leur avait dit que cette relique ne devait absolument pas tomber entre les griffes des inquisiteurs.

Jordan referma le Livre, le remit dans son coffret puis referma la cachette. Il récita une prière en faisant maintes génuflexions. Ensuite ils entreprirent l'exploration de la cavité, longeant le lac souterrain. Celui-ci leur sembla interminable. Les parois ainsi que le plafond de la caverne étaient décorés de concrétions plus belles les unes que les autres. Les nombreux départs de galerie s'ouvraient sur leur gauche, mais ils continuaient de suivre le bord du lac souterrain.

Tout à coup, ils s'aperçurent que le plafond s'abaissait, en même temps qu'ils entrevoyaient l'autre rive du lac. Celui-ci était alimenté par une rivière souterraine qu'ils longeaient maintenant. L'eau était tellement transparente qu'ils apercevaient le fond du chenal malgré sa profondeur. Parfois, ils étaient obligés de passer sur les hauteurs des méandres, car la rivière empruntait tout le bas de ceux-ci.

La progression était malaisée ; le sol glissant par endroits, la vigilance était de rigueur.

Depuis combien de temps marchaient-ils dans cette grotte ? Ils n'en avaient aucune idée. Où allaient-ils donc parvenir ? L'Ancien leur avait dit qu'elle débouchait dans la vallée du Saint-Nicolas, à Montségur ; mais où ?

Au loin, un bruit étrange se fit entendre. Ils furent soudain environnés de chauve-souris poussant de petits cris stridents qui leur déchiraient les tympans. Tous deux se bouchèrent les oreilles et tentaient tant bien que mal de se protéger le visage et les yeux du battement de leurs ailes. Au bout d'un moment, le calme revenu, ils constatèrent que des centaines étaient accrochées au plafond de la grotte. En principe, ce genre de volatile nocturne séjourne dans le noir, mais se trouve à proximité de l'air libre pour aller chercher sa nourriture. Seraient-ils non loin de la sortie ?

À un détour de la galerie, ils aperçurent dans le lointain la lumière du jour. Jordan interpella son fils : « Qu'en penses-tu ? Je

crois que nous sommes arrivés ! Nous avons dû traverser les entrailles de la montagne de part en part. »

Ils allongèrent le pas et, avec mille précautions, s'apprêtèrent à sortir.

La clarté du jour les aveugla ; ils n'y étaient plus habitués, après tout ce temps passé sous terre. D'après la position du soleil ayant dépassé le zénith, il devait être vers les trois heures de l'après-midi. Ils avaient donc passé sept heures dans la caverne.

L'ouverture de sortie n'était pas grande, cachée derrière un mur de buis au pied de falaises abruptes. C'est avec étonnement qu'ils reconnurent les gorges du Saint-Nicolas, sous la croupe est du pog.

Jordan s'interrogea : pourquoi Amiel Aicard, qui connaissait pourtant cette caverne, ne leur avait-il pas fait emprunter celle-ci lors de leur évasion de Montségur ? Très certainement par sécurité. Les Gascons, qui campaient non loin de là, à Serrelongue, auraient pu les repérer. Le sanctuaire sacré devait demeurer inviolé.

Avec mille précautions, ils descendirent au pied du lit de la rivière ; celle-ci, par plusieurs portes, s'engouffrait sous la montagne qu'ils venaient de traverser. Cela expliquait la rivière souterraine, ainsi que la présence de l'immense lac.

Remontant par la rive gauche le lit de la rivière, ils eurent tôt fait d'arriver là où la vallée s'élargit, ce qui leur permit d'avoir une meilleure vision d'ensemble.

Protégés par l'épaisse hêtraie, ils aperçurent le château, ainsi qu'une bonne partie de la vallée. Des paysans s'affairaient dans les champs, quelques troupeaux de moutons et de chèvres paisaient sur les hauteurs. Le castrum était donc habité. Au château régnait une grande activité.

Jordan, curieux de nature, dit à Jordanet : « J'ai l'impression qu'il s'effectue des travaux au château. J'aimerais savoir ce qu'il se passe là-haut ! »

Jordanet, plein d'astuce, lui répondit : « C'est facile, je me fais passer pour un troubadour, en espérant que le seigneur du castel m'ouvre ses portes ! »

Jordan n'était pas tellement emballé par cette stratégie ; néanmoins, personne ne pourrait soupçonner son fils. Quoi de plus naturel, à cette époque, qu'un troubadour de passage qui vienne donner aubade !

« Je te donne mon accord, mon fils, mais prudence : nous savons de quoi sont capables ces gens. Quant à moi, je vais monter jusqu'à la Caougno, que tu aperçois là-haut. Je t'y attendrai. Tu trouveras le sentier qui y mène derrière cet énorme rocher, au milieu de la prairie, là-bas. Il t'amènera directement vers moi en le suivant. »



Ils se séparèrent. Jordanet, confiant, se dirigea vers le castrum, son instrument au travers de l'épaule. En chemin, il croisa quelques paysans qui lui demandèrent son identité. « Je suis troubadour ; je vais donner aubade au château », leur répondait-il. Gravissant la rude pente qui y menait, arrivé aux premiers contreforts rocheux que barrait un mur assez imposant, une sentinelle, du haut d'une tour, l'interpella.

« Holà, mécréant ; avant que je ne te crible de flèches, dis-moi ton nom. Où vas-tu ? »

— Je suis Jordanet le Troubadour ; annonce-moi au seigneur. Je suis de passage, et j'envisage de lui faire entendre mon répertoire. »

Jordanet n'en menait pas large : il se jetait dans les griffes du diable. Le garde le fit entrer par une porte aménagée dans le mur de l'enceinte, et l'enjoignit d'attendre là. Un quart d'heure plus tard, il était de retour, en compagnie d'une très jolie dame qui lui dit ceci : « Ma maîtresse vous prie de m'accompagner dans ses appartements. »

Il la suivit et ils traversèrent un véritable petit village, adossé contre les parois rocheuses de la montagne. Plusieurs escaliers desservait cet ensemble de cabanes fort bien aménagées; des enfants jouaient sur des terrasses devant celles-ci.

La masse imposante d'une tour carrée se profilait au-dessus de lui. Jordanet constata que d'énormes travaux s'effectuaient à la droite de celle-ci; des ouvriers s'employaient à la construction d'un énorme mur en pierre de taille qui barrait tout le sommet de la montagne, de la tour gauche à celle, plus petite, de droite. De l'autre côté, au Nord, le mur était terminé, et les charpentiers s'affairaient à mettre en place le chemin de ronde.

Ils traversèrent le chantier pour emprunter un escalier en bois qui conduisait à la porte d'entrée de la tour. Au sommet de celle-ci, plusieurs hommes en armes scrutaient l'horizon. La dame qui accompagnait Jordanet frappa à la porte, et ils entrèrent aussitôt. La pièce était grande, baignée par la lumière de quatre fenêtres, deux de chaque côté. Il aperçut plusieurs coffres, deux armoires, une immense cheminée et, au milieu de la pièce, une grande table, plusieurs sièges autour d'elle; le tout d'une grande richesse sculpturale.

Au pied de l'âtre, une dame d'un certain âge était assise et faisait de la broderie. Elle fit un grand sourire à Jordanet, et de sa main un geste amical. Jordanet pensa que pour l'instant tout allait au mieux; pourvu que cela dure!

Soudainement, au fond de la pièce, une porte s'ouvrit pour laisser passer une dame d'une grande beauté. Sa robe était magnifique, son cou gracieux était ceint d'un collier de perles blanches, certainement d'une grande valeur. Son sourire était à la hauteur de sa beauté. De sa voix mélodieuse, elle invita Jordanet :

« Approchez, jeune homme. Je suis la nièce de Guy de Lévis, mariée au seigneur de ce château. Il est actuellement absent pour quelques jours, des affaires l'occupent à Mirepoix. Nous voici seules, et nous serions très heureuses que vous puissiez

égayer notre soirée. » Puis, d'un air interrogateur : « Rappelez-nous votre nom ? »

— Je m'appelle Jordanet de Saverdun, troubadour de passage en votre fief, et à votre service pour vous divertir. »

Une bouffée de chaleur l'envahit. La chance était avec lui, car si le maître des lieux avait été présent, celui-ci l'aurait plus durement cuisiné sur son passé. C'est avec sérénité qu'il continua la conversation.

Vers les six heures et demi, il prit le repas avec ces gentes dames. Son éducation lui permettait de se conduire en gentilhomme auprès d'elles. Celles-ci avaient l'air d'apprécier. La nièce du comte de Lévis se hasarda même à lui confier qu'il pouvait l'appeler par son prénom, Roxande.

Du bois venait d'être mis dans la cheminée, ce qui laissait augurer que la soirée se poursuivrait tard dans la nuit. Les servantes s'affairaient autour de la table pour desservir et préparer quelques savants mélanges de plantes odorantes. Après les avoir dégustées, Roxande se tourna vers Jordanet et lui annonça : « Gentilhomme troubadour, nous sommes prêtes à entendre votre récital ! »

Il ne se fit pas prier davantage. Il prit son instrument, s'installa sur un tabouret et commença à chanter. Au fur et à mesure qu'il chantait, de sa voix chaude et envoûtante, on pouvait deviner, d'après l'émotion se lisant sur les visages de l'assistance, que les paroles et la musique de Jordanet pénétraient dans leurs cœurs et leurs esprits. Entre chaque chanson, il marquait un petit temps d'arrêt, entraînant les compliments et applaudissements de Roxande et de sa suite.

La soirée se poursuivait ainsi, tard dans la nuit. Au bout de deux heures, Jordanet se leva, s'inclina trois fois devant Roxande et les autres qui l'applaudissaient avec grand bruit, et leur dit ceci : « J'espère vous avoir fait passer une excellente soirée. C'était mon souhait lorsque je suis parti sur les routes de la région ! »

— Gentilhomme, vous avez une voix d'or. Vous nous avez charmées avec vos mélodies. Il est dommage que nos maris

n'aient point été présents, car ils aiment écouter les troubadours. Veuillez accepter ces quelques sols ; ils vous aideront dans la poursuite de votre voyage. Si vous repassez par notre castel, n'oubliez pas de vous y arrêter : vous y serez toujours le bienvenu ! » répondit Roxande.

Jordanet, visiblement comblé, la remercia.

« Madame, tout l'honneur a été pour moi de chanter pour vous et votre suite. Je ne manquerai pas de revenir, car votre accueil fut des plus chaleureux !

— Je vais vous faire conduire dans une maison du castrum, afin que vous puissiez vous reposer. Bonne chance à vous. »

Elle chuchota quelques paroles à une de ses servantes, qui sortit pour revenir aussitôt avec un sergent d'armes. Il fit signe à Jordanet de le suivre. Jordanet s'inclina de nouveau devant Roxande et les suivantes, puis emboîta le pas au sergent. Ce dernier le conduisit en dehors de l'enceinte, s'arrêta devant une cabane et en poussa la porte, lui faisant signe d'entrer ; et, d'un ton bourru, il lui souhaita la bonne nuit.

Jordanet se retrouva seul avec ses pensées. La première fut pour son père, resté seul là-haut sur le Bidorte. N'avait-il pas eu de problèmes pour arriver à la Caougnou ?

Quelle soirée ! Il n'en revenait pas : l'accueil de Roxande, le succès qu'il avait obtenu ; le retour à Montségur, le lieu où tant de malheurs et de souffrances étaient imprégnés ; il y avait passé sa petite enfance, mais n'en avait que de vagues souvenirs.

Couché sur sa paille, ses yeux se fermèrent et il s'endormit profondément.

Le lendemain, tiré du lit par quelques cocoricos stridents, il s'étira pour réveiller ses muscles endormis, puis se hasarda sur le pas de la porte. La journée s'annonçait belle ; aucun nuage dans le ciel d'azur. L'activité reprenait, dans le village agglutiné tout autour du donjon. Plusieurs mulets descendaient le sentier pentu menant à la vallée. D'autres, munis de bâts, laissaient à penser qu'ils allaient chercher un chargement quelconque ; probablement du fourrage. Il avait effectivement aperçu que les pay-

sans le ramassaient en tas la veille, dans la vallée. Devant lui, il pouvait apercevoir la Caougno, au-dessus des hauteurs boisées du Bidorte. C'est là-haut qu'il avait rendez-vous avec son père. Il songea que la montée ne serait pas de tout repos.

Dans son dos, des pas pesants se firent entendre ; il se retourna. La puissante stature du sergent qui l'avait accompagné la veille était devant lui, avec un paquet.

« Ma maîtresse Roxande m'a chargé de vous remettre ces quelques vivres, et vous souhaite bonne route. » Il tourna les talons, et remonta en direction du donjon. Pas très loquace, le sergent !, pensa Jordanet.

Après avoir mangé un bout de pain et trois rondelles de saucisson, il entreprit la descente vers la vallée.

Il se retrouva rapidement sur le chemin des Purs, qui serpentait entre les gorges du Caroulet. Lorsqu'il atteignit celles-ci, il fit une pause pour scruter les alentours. Puis il traversa la rivière pour se trouver rapidement à couvert de la hêtraie, récupéra l'arbalète cachée sous une roche, puis chercha le sentier que lui avait signalé son père pour rejoindre les hauteurs du Bidorte. Il le trouva facilement ; celui-ci serpentait dans une magnifique forêt de sapins et s'élevait rapidement. Peu à peu, les sapins cédaient la place aux hêtres, indiquant qu'il approchait du sommet de la montagne. Le sentier se faisait de plus en plus pentu, passait maintenant entre d'énormes rochers.

Soudain, au détour d'un rocher, il aperçut devant et au-dessus de lui le gigantesque porche de la Caougno. Au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait, il percevait le tintement de clarines ; certainement un troupeau de moutons paissant sur les estives. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il arriva au seuil de la caverne : des centaines de bêtes étaient rassemblées à l'intérieur de l'immense porche. Jordanet en fut stupéfait.

Revenu de son étonnement, il distingua dans un coin de la grotte, devant une petite cabane, deux hommes accroupis devant un feu de bois. Quatre énormes chiens blancs étaient cou-

chés à leurs côtés ; ils se levèrent d'un bond en voyant Jordanet. Leurs aboiements résonnèrent sous la voûte de la caverne.

Ils furent rapidement calmés par la voix puissante et autoritaire de leur maître. Jordan l'ayant aperçu à son tour, il fit signe à Jordanet d'approcher. Il se jeta dans les bras de son père, heureux de le retrouver, puis salua le berger qui était avec lui. Tous trois s'assirent autour du feu, et Jordanet raconta son aventure au château : le chaleureux accueil de Roxande, les grands moments de la soirée et le succès obtenu.

Son père lui demanda : « Et les travaux que l'on aperçoit ? Je ne vois plus les deux autres tours qu'il y avait du temps du seigneur Raymond de Péreilhe !

— J'allais y venir, répondit Jordanet. Les deux tours de défense ont été rasées après la reddition, sur l'ordre des Lévis. À partir du donjon, ils sont en train de construire deux grands murs venant rejoindre, apparemment, la base conservée d'une tour se trouvant à l'est du donjon existant, pour former ainsi une vaste enceinte. Au-dessus de la supposée ancienne tour à l'Est, des charpentiers s'apprêtent à terminer, au-dessus des murs, une tour en bois de deux étages au moins, ainsi que le chemin de ronde du mur nord. Le mur exposé au Sud n'est pas encore terminé. »

Jordan pensa que s'ils réalisaient autant de travaux, les gens du roi prévoyaient de s'installer pour un bon bout de temps. Puis il répondit à son fils, qui le questionnait sur sa journée de la veille.

« Eh bien, lorsque je suis arrivé hier soir en vue de la Caugno, j'ai rencontré Mathieu, le berger du troupeau. Nous avons de suite sympathisé. Il habite à Prades, non loin de Montaillou. C'est là qu'il s'est réfugié, chassé par l'Inquisition de Foix, d'où il est natif, ayant peur pour lui et sa famille, car ils sont croyants de notre religion. Il a trouvé ce travail : garder les moutons de plusieurs éleveurs du pays d'Allion, qui se regroupent pour envoyer leurs bêtes aux estives pendant la belle saison. Tous les soirs, il remise le troupeau sous ce grand porche et, comme tu le vois, il s'est même construit une cabane à l'intérieur. Les chiens patous

que tu aperçois assurent sa sécurité et celle du troupeau, car les ours rôdent fréquemment aux alentours ; et ils sont très efficaces ! »

Jordanet sortit de sa besace les victuailles que lui avait remises Roxande. Ils partagèrent ainsi ce maigre repas. Ensuite, bien à l'abri dans la cabane, ils s'endormirent rapidement. Les moutons en avaient fait de même, et au-dehors les patous montaient la garde. Aucun bruit ne vint troubler leur repos jusqu'au lendemain.

Ils furent réveillés par le tintement des clarines, l'aboïement des chiens, mais surtout par la puissante voix de Mathieu qui haranguait le troupeau commençant de sortir de la grotte pour aller aux pâturages. Mathieu s'aperçut qu'ils étaient réveillés et, s'approchant d'eux, leur cria de sa voix de stentor : « Le troupeau commande, il ne se trompe jamais d'heure pour partir ; il est réglé comme une horloge. À côté de la cabane, vous trouverez dans un récipient du lait de chèvre tout chaud, que je viens de traire à l'instant. Prenez-en pour le chemin ; c'est un excellent fortifiant. Dans deux heures, tout au plus, vous serez à Comus. Saluez de ma part Fouet Arnaud, c'est un très bon ami. Si vous passez à Prades cet hiver, n'hésitez pas à me rendre visite ! »

Il tourna les talons, les quatre chiens autour de lui, et rejoignit le troupeau. Le silence retomba sous le porche de la Caouguo. Au loin, le tintement des clarines diminuait rapidement.

Le lait de chèvre était chaud et bon ; ils y trempèrent un quignon de pain dur, puis chargèrent leurs besaces en travers de leurs épaules. Jordanet était embarrassé par son arbalète et son instrument de musique. Son père s'en aperçut et lui fit signe qu'il allait porter son rebec. Ils s'engagèrent sur le sentier qui montait au sommet du Bidorte. Au loin, ils pouvaient observer le troupeau de moutons, ondulant comme une vague sur les estives.

Une bande de corneilles bruyantes se mit à tourner au-dessus d'eux, se poursuivant comme pour régler un énigmatique conflit. Soudain, en passant au pied d'une falaise, quelques pierres roulèrent jusqu'à leurs pieds. Portant leur regard dans

cette direction, ils aperçurent une bande d'izards sautant de roche en roche, à la manière de funanbules. Quelle agilité, ces gracieuses bestioles ! Ils disparurent rapidement, comme ils étaient arrivés à leur vue.

Au sommet du Bidorte, un nom de lieu : le Signal. C'est à cet endroit, d'après la légende, que l'hérétique Mathieu et Pierre Bonnet, diacre des hérétiques de Toulouse, avaient allumé un feu en pleine nuit pour signaler qu'ils avaient pu passer sans encombre les lignes ennemies, avec le trésor de monnaie et d'argent évacué de Montségur aux alentours de la Noël 1243.

Le panorama qui s'offrait à leurs regards était grandiose. D'un côté, le Basqui, les gorges de la Frau, Fougax, Bélesta, et de l'autre le château de Montségur et sa vallée, Avelana derrière ; le Taoula à gauche et le Saint-Barthélemy.

Le lieu était enchanteur, mais il leur fallait reprendre le sentier vers le Basqui et Comus. Ils y arrivèrent assez tôt dans l'après-midi ; il était entre quatre et cinq heures lorsqu'ils entrèrent dans Comus.

Fouet Arnaud n'allait pas tarder à arriver du pâturage. Se dirigeant vers l'écurie, ils entendirent des hennissements de chevaux, provenant de l'arrière du bâtiment. Contournant celui-ci, ils les aperçurent parqués dans un corral, les oreilles dressées dans leur direction. Leur flair infailible leur avait signalé des présences humaines. L'odeur de Jordan et Jordanet leur étant familière, ils s'avancèrent vers eux en dandinant la tête et retroussant leur lèvre supérieure. Jordan et Jordanet tapotèrent de leurs mains plusieurs fois l'encolure des chevaux en signe de retrouvailles.



C'était vendredi, en cette fin de semaine du mois de mai. Jordan se souvint que le lendemain, samedi, il devait prononcer un grand prêche à Montailou. Il était donc impératif qu'ils rentrent ce soir pour organiser celui-ci le samedi matin. Ils décidèrent,

pour gagner du temps, de ramener les chevaux à l'écurie pour les seller, en attendant Fouet. Toutefois, ils passeraient un moment en sa compagnie. Montailou n'était pas loin, et à cheval, ils auraient vite fait d'y arriver.

Ils n'attendirent pas trop longtemps : un troupeau était en vue. C'était certainement lui ! Les retrouvailles furent chaleureuses : Fouet leur demanda si tout s'était déroulé selon leur plan, ce à quoi Jordan lui répondit que la mission était accomplie, au-delà même de leurs espérances.

C'est Jordanet qui raconta le périple, car ils ne voulaient pas dévoiler la visite de la caverne et seraient obligés de mentir ; son père ne pouvait mentir, pour cause qu'il était Parfait et en avait fait le serment lors de la cérémonie de consécration. Jordanet raconta néanmoins sa visite au château de Montségur, et l'astuce dont il avait usé pour s'y introduire ; puis la rencontre de Mathieu le berger du Bidorte, qui lui envoyait ses amitiés. Fouet éclata de rire : « C'est un sacré gaillard ce bonhomme, il connaît tous les recoins de la montagne ! »

Le temps passait et vint le moment de se séparer. Ils remercièrent Fouet pour sa gentillesse et son hospitalité ; et, lui promettant de repasser, ils enfourchèrent leurs montures.

Trois quarts d'heure plus tard, ils faisaient une entrée remarquée dans les rues de Montailou. Salués par les habitants présents dans les rues, quelques-uns criaient : « Jordan, notre Parfait, est de retour : gloire au Seigneur ! »

Les chevaux dressèrent leurs oreilles en hennissant, contents de retrouver leur écurie. Tistounet Armand, assis devant sa porte, posa la pièce de bois qu'il était en train de sculpter lorsqu'il les aperçut et vint à leur rencontre.

« Content de vous voir, les amis ! Vous nous avez manqué pendant vos quelques jours d'absence ! »

Ils descendirent de leur monture et se donnèrent l'accolade. Jordanet demanda à Tistounet où se trouvait son amasia.

« Tu la trouveras dans le potager, elle doit ramasser quelques légumes pour la soupe. »

Jordanet se débarrassa de son attirail et courut vers le potager. Il aimait Géralde presque comme sa mère, qui lui avait cruellement manqué pendant son adolescence. Avec Géralde, il pouvait partager ses joies et ses peines, sans oublier la musique, qui lui tenait maintenant tant à cœur.

Quand Géralde le vit arriver, elle s'avança au-devant de lui, deux chats, un noir et un blanc, à ses côtés. Dans les bras l'un de l'autre, ils se laissèrent bercer longuement par ce courant d'amour maternel. Desserrant leur étreinte, Jordanet murmura : « Que je suis heureux de vous retrouver, Géralde ; vous m'avez beaucoup manqué pendant mon absence !

— Moi aussi, Jordanet. J'étais inquiète pour toi, car je t'aime comme mes propres enfants ! »

Jordanet rejoignit son père pour conduire les chevaux à l'écurie et s'occuper d'eux. Il était autour de huit heures du soir lorsqu'ils se mirent à table. Au cours du repas, ils s'échangèrent des informations sur les événements survenus ces derniers jours. Jordan relata surtout ceux de Soulombrié, la disparition d'Amiel Aicard dans la montagne et certainement sa mort après son Endura. Jordanet parla de son aventure au château de Montségur, mais se garda de parler de la grotte de la Frau.

Tistounet Armand et son amasia furent attristés de la mort de l'Ancien.

« Son âme est retournée auprès du Seigneur, c'était son vœu le plus cher ; paix à elle ! »

Il se faisait tard. Jordan et son fils ressentaient la fatigue de la journée ; aussi, prenant congé de la famille, ils regagnèrent leur logis pour se mettre au lit, aussitôt arrivés.

Samedi matin, Jordan se leva tôt, car il fallait préparer la salle pour le prêche. Il mit en place quelques chaises pour les personnalités, telles que Mathieu, son amasia Marquésia, et leur fils Guillaume de Niort ; Esclarmonde de Niort, Raymond de Roquefeuil et son amasia Jeanne ; Bertrand de Belvis et son amasia Roxanne ; Guillaume de Belcaire, Clergue de Prades et Authié

Armand de Camurac. Il disposa aussi quatre rangées de bancs pour le reste de l'assistance.

Jordan avait organisé plusieurs prêches sur le plateau d'Allion, mais celui-ci revêtait une importance très particulière. Il devait procéder à l'ordination de quatre néophytes qui lui en avaient fait la demande ; trois venaient de la région du Kercor proche, et Guillaume de Niort était expressément recommandé par ses parents, amis de Jordan. Jordan avait accepté cette initiative avec enthousiasme.

Vers les trois heures, les premiers arrivants se présentèrent devant la salle du prêche. Jordan les accueillit un par un, pendant près d'une heure, et plus particulièrement les quatre néophytes qu'il plaça au premier rang. Puis, s'étant assuré que l'assistance était prête, il commença son prêche.

Jordan prononça les paroles rituelles, accompagnées de trois génuflexions, reprises par l'assistance. « Bons chrétiens, que la bénédiction de Dieu soit dans votre esprit. » L'assistance reprit en chœur : « Priez le Seigneur pour nos péchés. » Jordan répondit : « Le Seigneur nous entend et nous fait miséricorde. Prions encore pour qu'il nous amène à bonne fin. »

La communauté entonna le Pater ; puis, à la fin, on se donna le baiser de la paix. Jordan se tourna vers les quatre néophytes et leur dit ceci :

« Êtes-vous prêts à entrer dans le chemin spirituel ? Car il sera semé d'embûches. Aurez-vous la foi d'aller au bout ?

— Oui, nous sommes prêts », répondirent-ils en chœur.

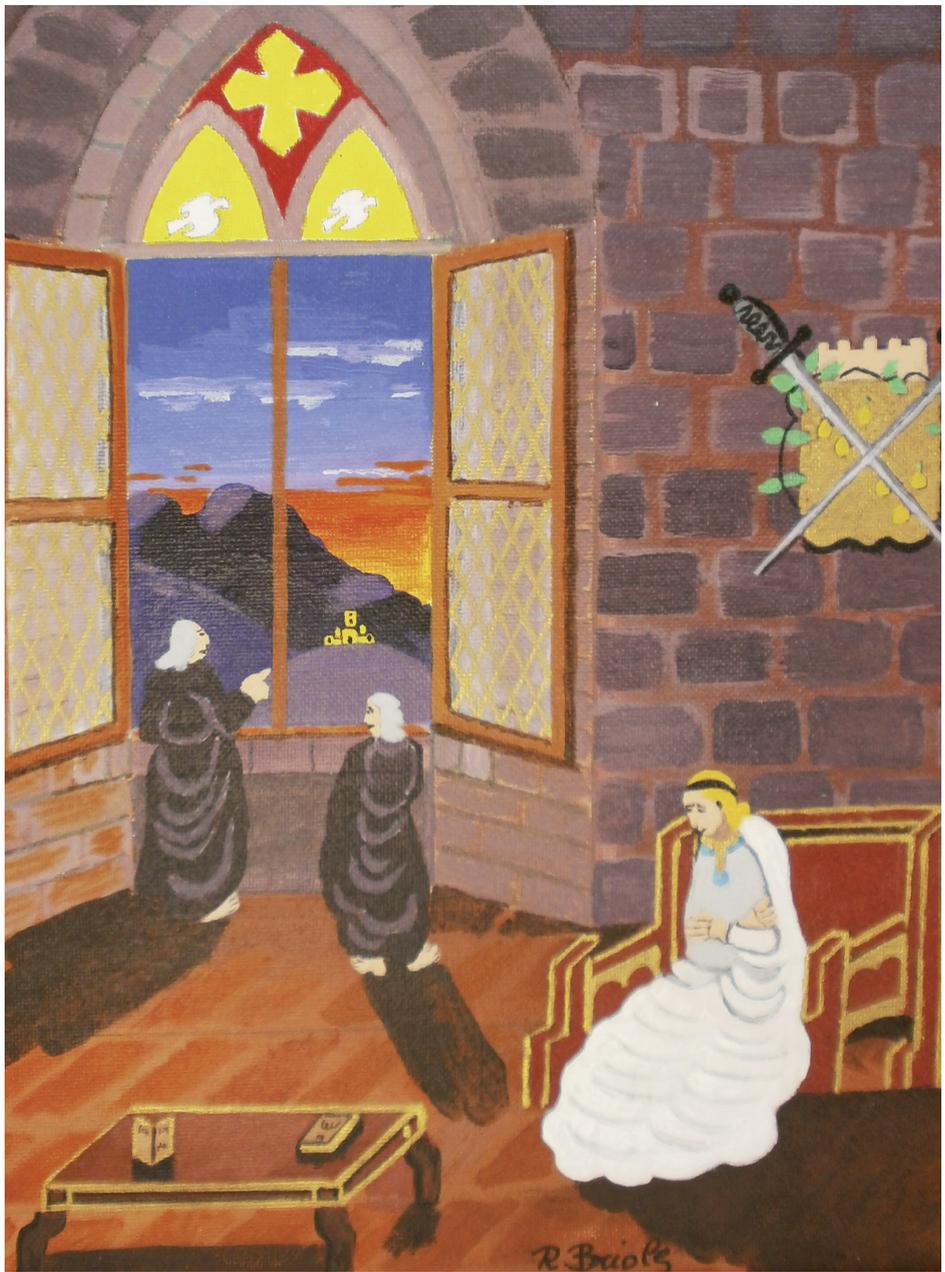
Il leur fit réciter le Pater et leur dit, en leur imposant la main sur la tête, sans la toucher : « Vous voilà débarrassés de tous vos anciens péchés ; que le Seigneur vous fasse miséricorde. Votre ordination ne sera complète que lorsque vous serez passés par certaines obligations : vous trouver un enseignant ou Parfait qui vous transmettra oralement son savoir sur la doctrine des Bons Hommes – si besoin, qui vous apprendra à lire et écrire. Vous deviendrez son sòci et le suivrez partout. Si vous n'en avez pas déjà un, trouvez-vous un travail : cela est excellent pour l'Esprit. Réci-

tez vos prières quatre fois par jour et ce, quatre jours par semaine ; assurez-vous d'être seuls afin d'être concentrés. Votre enseignement peut durer trois ou quatre ans avant votre ordination suivante, et ce, à l'appréciation de votre maître. »

Puis, se tournant vers Guillaume de Niort, il lui dit ceci : « Tes parents m'ont expressément fait la demande pour que je te prenne comme sòci. C'est avec joie que j'ai accepté. À partir de cet instant, je t'enseignerai notre doctrine, ainsi que le métier de charpentier. »

Ensuite, il prit le Livre, l'ouvrit, et lut quelques chapitres de l'Évangile de Jean. Puis, levant le livre au-dessus des têtes, prononça ces paroles : « Ceci est une copie du Livre sacré, celui qui fut écrit au commencement et qui nous livre le véritable enseignement de Notre Seigneur. Le Livre sacré existe, en lieu sûr ; seuls quelques initiés en connaissent la cachette. Cela m'a été révélé par notre vénéré Amiel Aicard, décédé en pratiquant l'Endura, sur la montagne de Tabe. »





## LE MARIAGE DE JORDANET

**J**ordan avait repris le travail avec Guillaume de Niort, que Tistounet avait embauché comme valet. Les chantiers d'été avaient commencé ; il fallait profiter du beau temps pour refaire, consolider, assembler les toitures des maisons qui avaient souffert de l'hiver, difficile sur le plateau d'Allion. Les compagnons se déplaçaient suivant le chantier : Roquefeuil, Belvis, Niort, Espezel... Guillaume suivait Jordan partout où il allait. Celui-ci profitait de son passage dans les hameaux pour prodiguer son enseignement aux rares paysans qui s'y trouvaient. Guillaume, très attentif, apprenait très vite le travail, tant manuel qu'intellectuel.

Jordanet, lui, se consacrait à la musique : il voulait en faire son métier. Devenir troubadour était désormais son rêve.

Son père n'était pas contre, mais il aurait préféré qu'il continue celui de charpentier. Malgré tout, il se consolait car Guillaume montrait de l'ardeur au travail et sa gentillesse faisait le reste.

Jordanet se confiait de plus en plus à Géralde. Il lui fit part de son intention de prendre femme. Elle s'appelait Corba, et vivait avec ses parents à Soulombrié ; c'était la fille de Géraude et Anselme, charpentier du seigneur Pons Arnaud.

Géralde lui répondit : « Tu es en âge de prendre femme maintenant. Tout oiseau, un jour ou l'autre, quitte le nid ; c'est la nature des choses. Tu maîtrises parfaitement ton art musical et tu gagneras parfaitement ta vie en tant que troubadour ; parles-en à ton père. »

Le soir même, Jordanet mit son père au courant de son souhait.

« Il fallait que cela arrive un jour ou l'autre ; j'avais remarqué que Corba ne t'était pas indifférente. Je t'avais même dit qu'elle te ferait une bonne amasia ! répliqua Jordan. Je ne suis pas contre, mon fils. Maintenant, tu es un homme. Vole de tes propres ailes et va chercher Corba. »

Ce soir-là, Jordanet ne trouva pas le sommeil. Tout s'entremêlait dans sa tête : Corba, la musique, les responsabilités nouvelles... Malgré cela, il se sentait heureux.

Quelque temps plus tard, il se mit en demeure de chercher une petite maison, de façon à concrétiser cette union avec sa bien-aimée.

Fin août 1255, il trouva ce qu'il espérait : une petite maison à l'entrée du village, avec un jardinet, deux pièces à l'intérieur, une cuisine et une chambre ; avec, accolé à la maison, un petit appentis fermé qui pourrait lui servir d'atelier. C'était parfait : son père lui avait donné quelques sols toulza, et avec ses quelques économies propres, il loua donc la maisonnette au mois d'octobre. Deux semaines plus tard, il loua une mule qu'il remisa dans l'écurie de Tistounet, avec l'accord de celui-ci.

Puis il attendit début octobre pour descendre dans le Sabarths. À cette époque, les bergers allaient vendre leurs moutons à la grande foire d'Ax ; il profiterait de cette occasion pour se joindre à eux. Ainsi, dans l'attente, il se perfectionnait dans l'art musical, avec l'aide de Géralde. Il composait lui-même ses chansons, puisées dans la chronique du pays d'Allion. Il en composa une sur Montségur.

Début octobre, on vit arriver les premiers troupeaux des estives. Pour Jordanet, le moment tant attendu approchait.

Quelques jours plus tard, il prit le chemin de Prades pour savoir si Mathieu, le pâtre de la Caougno de Montségur, était arrivé. On lui indiqua sa maison vers laquelle il dirigea ses pas.

Mathieu était en train de fendre du bois, qu'il mettait en tas devant sa porte. C'était sa réserve pour les longs mois d'hiver. À la vue de Jordanet, il planta sa cognée dans le souc et vint à sa rencontre.

« Quelle surprise, petit ; si mes souvenirs ne me font pas défaut, tu es Jordanet, le fils de Jordan, le Parfait. Quel bon vent t'amène à Prades ? »

Ils se serrèrent la main, puis Jordanet lui fit part de la raison de sa visite.

« Je dois aller chercher quelqu'un à Soulombrié, et j'ai pensé que peut-être vous descendriez à la grande foire d'Ax ; auquel cas, pourrais-je vous accompagner ? Les chemins n'étant pas sûrs, il vaut mieux être plusieurs pour se déplacer.

— Mais avec plaisir, Jordanet. Justement, je dois accompagner mon ami Clergue, qui descend quelques moutons et chevaux à la foire. Nous comptons rester trois jours à Ax, tu pourras même remonter avec nous. »

Jordanet en fut ravi. Tout allait comme il le souhaitait. Ils prirent rendez-vous au jour fixé par Mathieu, à une heure du matin, devant la fontaine de Prades. Au grand étonnement de Jordanet, qui répéta d'un air ahuri : « Une heure du matin ! », Mathieu s'esclaffa : « Et oui, fiston, un berger se lève de bonne heure ! » Ils se quittèrent en riant.

Début octobre, Jordanet avait préparé toutes ses affaires pour le voyage. La mule était chargée vers les neuf heures, et Jordanet alla se reposer jusqu'à l'heure du départ. Il était onze heures trente lorsque son père vint le réveiller :

« C'est l'heure, mon fils. Tu ne seras pas seul sur le chemin, je vois dehors d'autres personnes qui s'apprêtent à partir aussi. Sois prudent ; tu salueras pour moi tous nos amis de Soulombrié. » Jordanet se joignit au groupe de partants. Une demi-heure plus

tard, il était arrivé au lieu de rendez-vous. Mathieu était là et le félicita pour sa ponctualité.

La petite troupe, d'une vingtaine de personnes, une centaine de moutons plus quelques chevaux, s'ébranla en direction du col du Chioula, éclairée par la pleine lune et quelques torches résineuses diffusant une lumière tremblotante. Le col fut vite dépassé, pour entamer la descente raide vers la vallée d'Ax, qu'ils atteignirent vers cinq heures du matin.

Il n'y avait qu'à suivre le troupeau qui, d'instinct, se dirigea vers le foirail. L'ambiance était indescriptible, tout s'entremêlait : bêlements, hennissements, beuglements, cris, rires. Les clowns commençaient leurs pitreries, les jongleurs étaient déjà en action, la pénombre s'éclairait subitement aux flammes des cracheurs de feu. En passant devant les échoppes, les senteurs des grillades chatouillaient les papilles.

Abasourdi, Jordanet, tenant dans la main la bride de sa mule, contemplait pour la première fois cet univers unique que sont les grandes foires médiévales.

Il déambulait avec sa mule entre les échoppes et parcs à bestiaux de toutes sortes. Soudain, il entendit de la musique et des chants. Se guidant à l'oreille, il se dirigea dans leur direction. Au détour d'une échoppe, il aperçut un attroupement de personnes en cercle autour d'un troubadour.

Il s'approcha du groupe et remarqua un grand jeune homme blond, aux yeux bleus, sa chevelure tombant sur ses épaules. Ses habits étaient de bonne facture, sa voix grave s'harmonisait parfaitement avec la musique qu'il obtenait de son instrument. Lorsqu'il eut terminé sa chanson, un tonnerre d'applaudissements s'éleva des spectateurs, qui déposèrent leur obole dans un bérêt posé à même le sol.

Lorsque son regard se posa sur Jordanet, qui ne se séparait jamais de son rebec passé en bandoulière, il sourit, intrigué, et se dirigea vers lui, l'interpellant : « Holà, compagnon, es-tu troubadour toi aussi ? Comment t'appelles-tu ? »

— Je m'appelle Jordanet, j'arrive de Montaillou où je réside avec mon père charpentier. Je fais de la musique, et compose mes chansons. Je n'ai encore jamais véritablement exercé le métier de troubadour ; mais c'est bien mon intention. »

Le jeune homme ramassa le béret ; il fit disparaître dans une bourse en cuir marron les quelques pièces qui s'y trouvaient, puis il s'en coiffa.

« Je m'appelle Tristan de Puivert ; je parcours depuis trois ans les foires et les marchés de la région. Je ne suis pas mécontent de cette activité. J'aime cette vie : me déplacer assez souvent, d'un coin à un autre, au gré de ma fantaisie. Mais je retourne à Puivert le plus souvent possible, car j'y vis avec ma famille. Mon amasia s'appelle Aude et mon fils de six ans, Anselme ! »

Ils furent interrompus par le passage bruyant de deux oursail-lès, leurs bêtes dressées sur leurs pattes arrières et une bande de gamins suivant à bonne distance en gambadant.

Tristan reprit la conversation : « De temps en temps, je suis invité au château de Puivert. Le seigneur est un fin connaisseur des arts musicaux. Il a même fait aménager dans le donjon une salle de musique richement décorée, dans laquelle il invite souvent gentes dames et gentilhommes. Il fait alors appel à quelques troubadours pour divertir tout ce beau monde. »

Jordanet l'écoutait attentivement et pensait qu'il avait beaucoup de chance de gagner sa vie avec la musique. Quand pourrait-il en faire autant ?

Tristan reprit : « Tu ne veux pas jouer un petit morceau de ta composition ? »

Jordanet était pressé d'aller à Soulombrié, mais d'autre part il était curieux de voir la réaction de Tristan et des spectateurs. Après quelques secondes d'hésitation, il prit son rebec et commença à chanter.

En quelques minutes, une foule de personnes, badauds, curieux, connaisseurs, s'amassa autour de lui. Sa voix chaude et envoûtante eut tôt fait de subjuguier l'assistance. Ses doigts

caressaient les cordes de son rebec pour en faire sortir des sons magiques.

Lorsqu'il eut terminé, les spectateurs ne ménagèrent pas leurs applaudissements, tout en jetant quelques sous à même le pavé. Jordanet n'en revenait pas ; il lui suffisait de jouer et de chanter pour gagner de l'argent. Il était en train de ramasser les pièces lorsque Tristan lui dit : « Alors, tu vois, quand on a du talent comme toi, vivre de la musique n'est pas impossible. Je suis très heureux de t'avoir rencontré, et je voudrais que tu fasses partie du cercle de mes amis. Viens me voir à Puivert ; nous discuterons plus longuement ! »

Jordanet lui promit d'aller le voir chez lui à Puivert. Ils se dirent au revoir, puis Jordanet se fraya un chemin à travers la foule pour aller retrouver Mathieu.

Quelques parcs à bestiaux plus loin, il l'aperçut en compagnie de Clergue et d'autres personnes. L'ayant reconnu à son tour, Mathieu lui fit un grand signe de la main.

« Alors, qu'est-ce que tu penses des foires d'Ax, fiston ? »

— Je n'ai jamais vu autant de choses à la fois, répliqua Jordanet. C'est extraordinaire. J'ai rencontré un troubadour de Puivert qui m'a invité chez lui. Je vais maintenant y aller ; où va-t-on se retrouver dans trois jours, Mathieu ? »

Celui-ci fit signe en direction d'un établissement important, sur la façade duquel était inscrit « RELAIS POSTE CHEVAUX ».

« Nous t'y attendrons devant une bonne chope ! »

Jordanet tourna les talons en agitant la main, en guise d'au revoir.

Lorsqu'il fut sorti d'Ax, il enfourcha sa mule qui s'élança sur le chemin. Luzenac, puis Verdun furent rapidement atteints. Il dut mettre pied à terre pour attaquer la rude montée de Verdun, qui l'amena sur les corniches. Il laissa Senconac sur sa droite avant d'entamer le raidillon en direction de la spoulga de Soulombrié.

Le décor était magnifique. Il cheminait tantôt au pied d'immenses falaises, tantôt dans les sous-bois odorants. Vers les quatre heures, il atteignit enfin les abords de la spoulga. Il ne lui

restait plus que quelques minutes avant de pouvoir serrer dans ses bras sa chère Corba.

Lorsqu'il fut à portée de flèches, une voix puissante lui ordonna :

« Stoppe ta mule ou je fais un trou dans ta carcasse. Quel est ton nom ? Que fais-tu là ? »

Jordanet stoppa net car il savait que ces hommes-là ne plaisantaient pas.

« Je suis Jordanet de Saverdun, fils de Jordan le charpentier. Je me rends chez Anselme et sa famille. Je viens aussi pour saluer Messire Pons Arnaud, votre seigneur. »

Les armes s'abaissèrent, et quelques instants plus tard la porterne s'ouvrit. Un sergent lui fit signe d'entrer.

Anselme venait à sa rencontre en agitant les bras, en signe de bienvenue. Ils se donnèrent l'accolade, puis se dirigèrent vers l'écurie pour y remiser sa mule. Pendant le trajet, Anselme lui dit : « C'est Corba qui va être heureuse, mon cher petit ; elle prie chaque jour pour ton retour. »

Les deux femmes attendaient sur le seuil de l'oustal. Lorsque Corba aperçut Jordanet, elle dévala quatre à quatre les marches des escaliers pour venir se blottir dans les bras de son bien-aimé.

L'étreinte fut longue et passionnée. Corba la première se dégagea et murmura : « Les mois m'ont paru une éternité loin de toi, mon amour. Je suis heureuse de te revoir en pleine forme, j'avais tellement peur qu'il ne t'arrive quelque malheur. Viens, rentrons, je vais te préparer une tisane chaude. »

Anselme retourna à son travail, Jordanet et les deux femmes entrèrent dans la cabane.

Après le repas du soir, ils s'installèrent tous auprès du feu de bois, devant la cheminée. Ils se racontèrent leurs aventures passées pendant ces derniers mois de séparation.

Vint pour Jordanet le moment d'exposer pourquoi il était de retour à Soulombrié.

« Je suis venu pour chercher Corba. Nous nous aimons depuis notre première rencontre, nous nous sommes promis l'un à

l'autre. J'ai acheté une domus à Montailou, et j'espère gagner notre vie en tant que troubadour. Je serais heureux que vous acceptiez de me donner votre fille comme compagne. »

Géraude et Anselme ne furent pas étonnés; secrètement, ils en avaient parlé entre eux, et s'étaient entendus, d'un commun accord : le moment venu ils feraient confiance à Jordanet. C'est Géraude qui prit la parole :

« Nous en avons discuté tous les deux, avec Anselme; nous avons bien vu que les sentiments que vous éprouviez tous les deux allaient au-delà de la simple amitié. Aussi, nous te donnons notre accord. »

Une larme coula sur la joue de Géraude. Elle murmura : « Les journées vont être longues sans notre chère Corba. » Celle-ci prit sa mère dans ses bras et lui dit : « Je serai heureuse avec Jordanet, c'est un homme merveilleux. »

Anselme, qui n'avait rien dit jusque là, s'était contenté d'écouter et d'approuver en hochant la tête, tout en tirant de sa bouffarde un nuage de fumée malodorante. Il prit la parole :

« Demain matin, j'irai trouver le Parfait Arnaud Sabatier de Puivert pour lui demander s'il consentirait à célébrer votre union. C'est notre ami et il est de passage à la spoulga. »

Il était tard quand Jordanet se retira dans la chambre qu'il avait déjà occupée avec son père, jouxtant la cabane du charpentier. Son sommeil fut peuplé de doux rêves et sa chère Corba occupait le centre.

Le lendemain, après avoir rencontré le Parfait, Anselme vint en fin de matinée leur annoncer qu'il avait accepté de les unir.

C'est vers les deux heures de l'après-midi que celui-ci se présenta devant la domus familiale. Géraude le fit entrer et l'invita à s'asseoir à la table où se trouvaient déjà les jeunes gens et Anselme. Au centre, une carafe à fleurs et cinq tasses. Par le bec verseur de la carafe s'échappaient des volutes odorantes de fleurs de menthe.

Arnaud Sabatier porta la tasse à ses lèvres et but une gorgée du breuvage, puis se tourna vers Géraude :

« Elle est excellente, votre tisane. Et quel arôme ! Mais venons-en au fait qui nous concerne. Je suppose que je dois unir ces deux jeunes gens. Corba est magnifique, qu'est-ce qu'elle a grandi depuis mon dernier passage, voilà déjà quatre ans, lorsque j'étais venu rendre visite à notre regretté Amiel Aicard... Et ce beau jeune homme, comment s'appelle-t-il ? »

— Je suis Jordanet, fils de Jordan de Saverdun, charpentier de son état mais aussi Parfait, tout comme vous.

— Oui, Jordan, l'ami d'Amiel ! Celui-ci m'en a dit beaucoup de bien, il lui a même confié un secret, que je sache. J'aimerais beaucoup faire sa connaissance.

— Cela ne tient qu'à vous, répondit Jordanet. Mon père se fera un honneur de vous donner l'hospitalité si vous vous arrêtez à Montailou. »

L'Ancien se leva, et tous en firent autant. Il demanda aux futurs époux :

« Êtes-vous bons croyants, c'est-à-dire : assistez-vous souvent aux prêches des Parfaits ? »

Tous deux répondirent par l'affirmative.

« Désirez-vous mutuellement vous unir pour le bien et pour le pire ? Vous promettez-vous assistance dans le travail, la maladie, le besoin ? »

Ils répondirent oui tous deux ; qu'ils désiraient leur union et faisaient la promesse au Seigneur, à leurs parents et aux Parfaits qu'ils ne se déroberaient point à leurs devoirs.

L'Ancien mit au-dessus de la tête de chaque époux sa main droite et sa gauche, tout en prononçant ces paroles :

« Je vous déclare unis, spirituellement et charnellement. »

Les deux époux firent trois genuflexions devant le Parfait, puis s'embrassèrent tendrement.

Corba embrassa sa mère qui essuyait ses yeux pleins de larmes de joie, mais aussi de tristesse : sa fille bien-aimée allait laisser un grand vide dans la domus. Puis, se ressaisissant, elle dit à Jordanet toute sa joie de lui avoir donné sa fille unique.

Quant à Anselme, il débouchait une bonne bouteille de vin afin de fêter dignement cet événement. Les invités au repas de noces commençaient à arriver : Pons Arnaud et son amasia, le boulanger et son amasia. Ils apportaient avec eux quelques petits cadeaux qu'ils offraient aux deux époux. C'était jour de joie en la domus d'Anselme de Senconac.

Le Parfait Arnaud Sabatier prit congé aussitôt le repas terminé, car il devait prendre la route le lendemain matin. Pour les autres, la fête continua tard dans la nuit, ponctuée de chants et d'éclats de rire. Les deux époux, après un échange de regards et de clins d'œil complices, s'éclipsèrent discrètement pour rejoindre leur chambre où, fébrilement, ils pourraient enfin consommer charnellement leur union.

Ce fut tard dans la matinée que Jordanet et Corba s'éveillèrent ; leurs corps encore enlacés s'étaient endormis après leur dernière étreinte amoureuse, fatigués par le plaisir et l'extase procurés par cette première nuit d'amour dont ils rêvaient depuis leur première rencontre.

Corba se leva la première. Son magnifique corps ondula tel un félin bondissant hors de sa tanière, sous la clarté diffuse du matin. La robe de bure glissa sur son corps, puis elle sortit discrètement.

Jordanet s'ébroua, tendant ses muscles puissants et chercha avec sa main le corps de sa bien-aimée. La porte s'ouvrit toute grande : Corba arrivait, avec un plateau sur lequel deux bols de terre cuite laissaient échapper des volutes parfumées au lait de chèvre. Ayant terminé le déjeuner, les deux jeunes gens préparèrent leurs ballots, car ils devaient rejoindre Ax dans la journée.

Les préparatifs achevés, ce fut le moment de la séparation de Corba d'avec ses parents. Jordanet redoutait cet instant, et prit les devants. S'adressant à Anselme et à Géraude, il leur dit ceci : « Je vous promets de protéger votre fille au péril de ma propre vie, toute mon existence, et de venir vous rendre visite dès que nous le pourrons. »

Les larmes coulaient sur le visage de Géraude quand elle embrassa longuement sa fille bien-aimée. Anselme donna l'accolade aux deux époux et dit : « Que le Seigneur vous protège, mes enfants. » Pons Arnaud aussi était venu pour les saluer avant leur départ et leur souhaiter bonne chance.

Ils se mirent en route ; à quelques centaines de mètres du bastion, ils se retournèrent pour dire un dernier au revoir de la main. Sur les créneaux, Géraude agitait son mouchoir.

Au détour de la pente, tous deux allaient affronter ensemble un de ces dangers que réservaient parfois petits et grands chemins.

Vers les deux heures de l'après-midi, ils firent une pause avant d'atteindre Lordat. Ils marchaient depuis trois heures déjà et Corba donnait des signes de fatigue. Jordanet s'en rendit compte et proposa de souffler un peu.

Après avoir grignoté une pomme avec un quignon de pain, alors qu'ils s'apprêtaient à repartir, trois gaillards de mauvaise allure les interpellèrent. L'un d'eux cria : « La bourse ou la vie ! »

Jordanet saisit son arbalète, mais n'eut pas le temps de l'armer que déjà un brigand lui sautait dessus. Il se dégagea prestement et saisit son couteau de Tolède. Entre-temps, les deux autres sbires avaient saisi Corba apeurée, poussant des cris d'effroi.

« Si tu veux qu'on ne fasse aucun mal à ta compagne, tu as intérêt à nous donner ta bourse... Ou alors... », dit l'un d'eux.

Alors que Jordanet allait s'exécuter, un bruit de galop se fit entendre sur les pierres du chemin. Deux cavaliers surgirent de derrière les frondaisons, épées en main, et pourfendirent en un tour de main les trois scélérats.

À terre, les deux jeunes gens abasourdis, terrorisés par le combat qui venait de se dérouler sous leurs yeux, dévisageaient leurs sauveurs.

Ils descendirent de cheval pour les aider à se relever.

C'est à ce moment que Jordanet, à sa grande surprise, reconnut Hugues et son compagnon : les Templiers venaient de leur sauver la vie, de nouveau. Hugues souriait :

« Décidément, tu es toujours dans nos pattes, fiston ! »

Jordanet, encore ébahi, lui répondit :

« Heureusement, Messire Hugues ; je vais finir par croire que vous êtes nos anges gardiens. Vous vous trouvez toujours au bon endroit pour me venir en aide ! »

Peu de temps après, ayant récupéré leur mule qui s'était sauvée, tous quatre s'assirent sur un tronc d'arbre en lisière du sentier, pour tenir conversation.

Les deux Templiers arrivaient d'Espagne ; ils venaient de passer la nuit à Lordat et se dirigeaient vers Capoulet. C'est en entendant les cris de Corba qu'ils étaient intervenus. Jordanet leur raconta ses aventures depuis qu'ils s'étaient séparés sur le chemin de l'exil vers la Navarre. Il ne leur dit aucun mot du trésor que leur avait confié Amiel Aicard.

Hugues regarda Corba.

« Tu as choisi une très belle femme, Jordanet. Où as-tu déniché une aussi magnifique perle ? »

Les joues de Corba virèrent au rouge, tout en se serrant contre Jordanet.

Celui-ci raconta son périple qui l'avait amené à se cacher un certain temps à Soulombrié, où il avait fait la connaissance de Corba.

L'Ancien se leva en disant :

« Nous allons rebrousser chemin jusqu'à Lordat pour vous accompagner. La contrée n'est pas sûre en ce moment. Notre mission peut attendre un jour ou deux. »

Jordanet allait protester lorsque Corba répondit :

« Je vous en suis très reconnaissante. Sans votre intervention, nous aurions probablement perdu la vie. Mille fois merci, mes seigneurs. »

Ils arrivèrent assez rapidement en vue du castel de Lordat, vers les quatre heures de l'après-midi. Leurs routes allaient de nouveau se séparer. Mais, comme dit Hugues en s'éloignant, « Dieu seul sait ! »

Corba et Jordanet arrivèrent aux portes d'Ax autour de six heures trente. Avec la nuit, ils accélérèrent l'allure jusqu'au relais de poste. Mathieu, que l'impatience gagnait au fur et à mesure que les heures s'égrenaient, les attendait à l'entrée du bâtiment. Il fut rassuré lorsqu'il les aperçut.

« Je commençais vraiment à me faire du souci pour vous. Ce n'est pas une heure pour arriver.

— Nous avons été retardés. Je t'expliquerai tout ça lorsque nous serons à table. »

Ils remisèrent la mule à l'écurie puis se dirigèrent vers l'auberge. Ayant discuté avec Mathieu et conclu qu'il valait mieux passer la nuit dans le relais, Jordanet alla s'enquérir auprès du patron s'il pouvait louer une chambre pour la nuit.

« Tu as de la chance, fiston. Il ne m'en reste qu'une. Cela te coûtera deux sols toulza. »

Les affaires rangées dans la chambre, ils rejoignirent Mathieu et Clergue dans la grande salle faisant office de taverne. Jordanet raconta à ses deux amis toutes les péripéties survenues au cours de son voyage aller et retour à Soulombrié : son mariage, et surtout l'attaque des brigands.

« Eh bien, vous en avez eu de la chance ; sans l'intervention de vos amis Templiers, vous ne seriez plus là », articula Mathieu tout en mâchonnant un bout de pain. Lorsqu'il l'eut avalé, il reprit : « Tu ne nous avais pas parlé de Corba, grand coquin ! Voulais-tu nous faire la surprise ? »

De nouveau, le rouge empourpra les joues de Corba. Elle se blottit contre Jordanet.

« Nous reparlerons de tout ça demain, si vous le voulez bien. Nous aurons tout le temps chemin faisant. Corba est épuisée après les péripéties de la journée ; nous nous retirons dans notre chambre. » Et s'adressant à Mathieu : « Au fait, à quelle heure partons-nous demain ? »

— Cinq heures, si vous n'êtes pas trop fatigués des prouesses de votre nuit ! »

En ce mois d'octobre 1255, à cinq heures du matin, il faisait toujours nuit mais tout le monde était prêt : Mathieu, Fouet, Clergue et tous ceux qui étaient descendus à la foire d'Ax.

Cinq heures trente, la troupe s'ébroua doucement, se fondant dans la brume matinale. Les chevaux hennissaient, les mules brayaient et les rires fusaient. La bonne humeur était communicative ; tout ce petit monde rentrait au bercail, après trois jours passés à la foire. La troupe diminuait au fur et à mesure qu'elle traversait les villages.

La tour du château de Montaillou se profilait à l'horizon. Les sept ou huit personnes qui constituaient encore le dernier groupe poussèrent un soupir de soulagement.

Il était dix-huit heures, en cette belle soirée automnale, lorsque Jordanet et Corba retrouvèrent Jordan et son sòci. Les retrouvailles furent des plus chaleureuses, remplies de tendresse et d'émotion. Jordanet présenta Corba, son amasia, à Guillaume, le sòci de Jordan.

De la marmite suspendue dans la cheminée au-dessus du feu s'échappait par le couvercle frémissant une odeur alléchante de potée de choux.

Pendant le repas, Jordanet narra pendant deux heures au moins les aventures vécues dans le Sabarthès, depuis le départ de Montaillou. L'épisode de l'attaque des brigands donna des sueurs froides à Guillaume de Niort et à Jordan.

« Vous avez eu beaucoup de chance, ce jour-là, mes enfants. Grâce aux Templiers vous avez eu la vie sauve ; sans eux, vous étiez perdus », murmura Jordan.

La veillée continua, mais ils parlèrent de sujets plus réjouissants.

Jordanet donnait des signes de fatigue ; Corba aussi. C'était bien normal : la journée avait été particulièrement éprouvante. Ils se levèrent pour prendre congé et se retirer dans l'oustal acheté dernièrement par Jordanet.

Lorsqu'ils arrivèrent, une douce chaleur les envahit, propagée par le feu que Jordan avait allumé dans l'après-midi.

Le lendemain, dans le village, il n'était question que de l'arrivée de Jordanet et de Corba. On disait qu'elle était très belle; aussi, les commères du village attendaient, rassemblées par petits groupes, le moment de l'entrevoir. Ce fut chose faite vers les dix heures, car les deux époux avaient rendez-vous avec Géralde, l'amasia de Tistounet. Celle-ci arrivait de la fontaine, où elle avait puisé de l'eau destinée à la cuisson des aliments.

Lorsqu'elle les aperçut, elle posa promptement ses deux cruches pour ouvrir les bras.

« Vous voilà enfin ! J'étais très inquiète pour vous deux. »

Tous trois s'enlacèrent dans une étreinte pleine de tendresse et d'affection.

« Tu m'avais dis que Corba était très belle, mais je n'imaginai pas qu'elle l'était autant; elle ressemble à une Madone... », dit Géralde.

Tous trois franchirent la porte de l'oustal.

Jordanet tenait conversation depuis plus d'une heure lorsque Tistounet fit son entrée. Dehors, posé sur la façade sud de l'oustal, le cadran solaire marquait douze heures, l'heure du dîner. Tistounet salua les deux époux, tout en leur disant :

« Eh bien, vous l'avez échappé belle, vous deux. Jordan m'a fait le récit de vos aventures dans le Sabarthès. »

Géralde mit les couverts et les assiettes sur la table : « Vous restez à dîner, j'ai fait des taillous; je vais casser et faire cuire des œufs. »

L'hiver ne fut pas trop mauvais cette année-là, et se passa sans encombre pour tout ce petit monde. Corba avait mis beaucoup d'ardeur à arranger son intérieur. Jordan, quant à lui, avait fabriqué quelques petits meubles – coffres, chaises, tabourets, placards – sans oublier que tous les soirs, pendant plus de deux heures, il jouait et composait des chansons. Ils étaient heureux.



En ce début de l'an de grâce 1256, Jordan venait d'avoir 37 ans. Toujours accompagné par Guillaume, son sòci, ils parcouraient très souvent le pays d'Allion. Ils allaient même jusqu'à la frontière de Navarre, toute proche, pour soigner les esprits mais aussi certaines maladies car, au fil des ans, Jordan avait acquis des dons de guérisseur. Sa notoriété était si bien établie qu'il était sollicité dans plusieurs comtés, par les seigneurs sympathisants des cathares, comme par les plus humbles paysans.

Jordanet avait acheté une jument noire ; ainsi, il pouvait se déplacer rapidement pour aller exercer ses talents de troubadour, soit dans les demeures seigneuriales, soit sur les foires de la haute vallée du Sabarthès, du Vicdessos et même jusqu'en Navarre. Il se faisait une solide réputation de très bon troubadour. Un seigneur appréciait plus particulièrement Jordanet : c'était Bernard d'Allion, qui invitait régulièrement Jordan et Jordanet en son castel ; il adorait les Bons Hommes.

Au cours de ses périples musicaux, Jordanet accumulait les informations sur les agissements des inquisiteurs. À Carcassonne, Ferrier ne faiblissait pas ; il était souvent secondé par Bernard de Caux, qui opérait le plus souvent à Toulouse, Pamiers et Tarascon. Il fallait que les cathares du plateau d'Allion et du pays de Sault redoublent de vigilance.

Jordanet pressa son père d'être très prudent lors de ses déplacements. Celui-ci le lui promit, car il avait aussi la responsabilité de son sòci, Guillaume de Niort.

L'an 1257 se passa sans encombre majeur. Jordanet et Corba tinrent leur promesse : ils avaient quelquefois repris le chemin des spoulgas de Soulombrié pour rendre visite à Anselme et Géraude, les parents de Corba, qui avaient bien apprécié. Un jour, Jordan s'était aventuré seul dans les gorges de la Frau pour aller s'assurer que le trésor était toujours à sa place. Seul changement, l'ours avait déménagé ; il avait certainement trouvé une tanière plus appropriée et moins escarpée que celle-ci, ou avait été tué par un chasseur.

En 1258, il n'en fut pas de même. Vers la mi-juin, les villageois de Montaillou virent arriver un cavalier. Il venait de Belvis et demanda à rencontrer Bernard d'Allion, seigneur de ce pays. Après plus d'une demi-heure d'entretien, il repartait en direction de Prades. Quelques instants plus tard, la trompe du héraut résonnait aux abords des lices du castel.

Les villageois s'y rassemblèrent pour écouter ce qu'avait à leur annoncer leur seigneur. Celui-ci fit son apparition au sommet de la tour.

« Braves gens, l'heure est grave : on vient de me signaler l'approche d'inquisiteurs, accompagnés de quinze hommes d'armes. Cela ne présage rien de bon. Aussi, que ceux qui se sentent les plus concernés fassent leurs bagages, pour aller se cacher jusqu'au départ des visiteurs. »

Un grand frisson parcourut les rangs de la populace. Quelqu'un cria :

« Et vous, Monseigneur ?

— Moi, je resterai. Je ne vais pas fuir mes responsabilités. »

La nouvelle se répandit aussitôt dans tout le village. Jordan et Jordanet, après s'être concertés, décidèrent d'aller se cacher dans la forêt du Basqui, ou bien à la Caugno de Montségur, celle-là même où ils avaient fait la connaissance de Mathieu, le berger de Prades. Jordanet opta plutôt pour la Caugno, car il était heureux de pouvoir retrouver son ami Mathieu.

Sur deux mules, ils chargèrent le nécessaire : eau, pain, fèves, haricots, des couvertures, et se mirent en route. Avec un peu de chance, ils atteindraient la Caugno vers les sept heures du soir.

Ce fut chose faite. À sept heures trente, ils entraient sous l'immense porche, accompagnés des aboiements des quatre patous et par le tintement des clarines des moutons, rassemblés pour passer la nuit sous l'immense porche. Mathieu s'étonna de leur visite inattendue et s'enquit du pourquoi. Jordan le mit au courant des événements survenus dans la journée sur la plateaux.

« Quelle désagréable surprise nous réserve l'arrivée des inquisiteurs ? »

Trois jours se passèrent sans événement majeur. Corba et Jordanet restaient toute la journée au-dehors, pour profiter du majestueux panorama qui se profilait devant eux.

Jordan et son sòci Guillaume suivaient Mathieu au gré du déplacement des troupeaux. Les moments d'arrêt étaient mis à profit pour la méditation. Six jours passèrent ainsi sans encombre.

Le septième jour, un berger de Prades arriva à la Caougno, accompagné d'une mule lourdement chargée. C'étaient les vivres de Mathieu pour le mois. Tout de suite Jordan lui demanda des nouvelles des inquisiteurs. L'homme ne savait pas grand-chose, mais il l'informa que les inquisiteurs étaient partis en emmenant cinq personnes en tout du plateau de Sault et du pays d'Allion ; parmi elles, Bernard d'Allion, seigneur de Montailou.

L'instant de stupeur passé, Jordan demanda :

« Où les a-t-on emmenés ? »

— Personne ne le sait », répondit le berger.

Après concertation, Jordan et son fils décidèrent de réintégrer Montailou.

Au village, c'était l'effroi. Tout le monde ne parlait que de la rafle des inquisiteurs. Jordan se précipita au castel pour en savoir plus. La châtelaine le reçut en pleurs et lui raconta que l'inquisiteur avait pris Bernard d'Allion en otage ; il avait été dénoncé comme sympathisant cathare.

« Avez-vous une idée de l'endroit où ils l'ont emmené ? »

— J'ai vaguement entendu qu'ils devaient se rendre du côté de Perpignan », répondit la châtelaine.

La vie reprit son cours dans les mois qui suivirent, mais toute la communauté vivait dans la crainte de les voir revenir.

Jordanet était reparti avec son cheval et le rebec, son instrument de musique. En chemin, il avait rencontré le troubadour Tristan de Puivert, qu'il avait connu à la foire d'Ax. Celui-ci l'avait invité chez lui pour passer une nuit car le lendemain, c'était la grande foire de Quillan, le 25 septembre.

La foire battait son plein, il y avait beaucoup de monde et leurs affaires avaient bien débuté en cette belle matinée. Ils étaient en train de se restaurer, prêtant volontiers l'oreille aux nouvelles qui circulaient parmi les allées de la foire.

Un petit groupe de gens, assis non loin d'eux, parlait des exactions des inquisiteurs et de l'atrocité des bûchers. Jordanet s'approcha d'eux, et les interpella :

« De quelles exactions parlez-vous, gentilhommes ? »

— Eh bien, répliqua l'un d'eux, pas plus tard que le dix septembre, ils ont brûlé vingt-et-un cathares à Perpignan, sans distinction de rang. Ainsi, parmi eux, paraît-il qu'il y avait Bernard d'Allion, seigneur du castel de Montaillou. »

Jordanet resta sans voix, une sueur froide lui coula dans le dos et son visage devint blême. Il dut s'appuyer à un mur pour ne pas tomber. Revenu de sa stupeur, il se tourna vers son compagnon qui avait accouru pour le soutenir. Il lui dit : « J'ai une terrible nouvelle à annoncer à mon père. Il faut que je rentre chez moi d'urgence. »

En deux mots, il mit Tristan au courant, puis, ayant récupéré son cheval, partit au triple galop. Il arriva vers cinq heures à Montaillou et se dirigea tout droit vers l'oustal de son père.

Celui-ci était avec Guillaume. Ils fendaient du bois. À la vue de Jordanet arrivant au galop, il lui dit :

« On dirait que le diable est à tes trousses, mon fils ! Quelle mauvaise nouvelle m'apportes-tu ? »

Jordanet, le souffle coupé par sa chevauchée sauvage, lui rapporta ce qu'il avait appris à Quillan.

Jordan s'assit sur un souc, comme assommé par un coup de massue. Il resta muet pendant quelques secondes, frappé de stupefaction et d'horreur. Sa bouche s'ouvrit.

« En es-tu bien sûr, mon fils ? Ton information est-elle bien réelle ? »

— Oui, mon père. Aucun doute n'est possible. »

Il fallait maintenant apprendre à Esclarmonde, l'amasia de Bernard d'Allion, le malheur qui la frappait. Le lendemain, Jor-

dan, Jordanet, Tistounet Armand et son amasia se dirigèrent vers le castel pour annoncer cette atroce nouvelle à la châtelaine ; elle les fit entrer dans ses appartements, accompagnée de son fils Guillaume, âgé de 25 ans.

À la vue des attitudes et des mines attristées de chacun, elle se douta que cette visite n'était pas de courtoisie. Son regard interrogateur se posa sur Jordan. Celui-ci baissa la tête, s'inclina vers elle, tout en lui annonçant qu'il avait de mauvaises nouvelles de son époux.

Il reprit son souffle : « Bernard d'Allion a quitté sa tunique de peau en martyr, livré au bras séculier par les inquisiteurs. »

Le visage d'Esclarmonde devint livide et elle s'écroula dans les bras de son fils, sans connaissance. L'instant était douloureux. Dame Géralde se précipita au chevet de la malheureuse pour la ranimer. Cinq pesantes minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne reprenne conscience.

D'une voix tremblante, elle s'excusa et pria son fils de raccompagner ces braves gens. Discrètement, deux servantes qui venaient d'arriver s'approchèrent de Dame Esclarmonde et l'accompagnèrent dans sa chambre.

L'air frais de cette soirée d'automne desserra quelque peu leurs gorges nouées lorsqu'ils redescendirent vers le village, plongés dans leurs pensées. Il leur tardait de retrouver la tiédeur de leur demeure respective.

Fin septembre, les troupeaux commençaient de descendre des estives. L'époque des grandes foires d'automne allait commencer ; aussi Jordanet répétait le récital de chansons qu'il allait présenter au public d'Ax, de Tarascon, Vicdessos, Quillan, Carcassonne et Limoux.

Début octobre, par un bel après-midi, l'arrivée de deux voyageurs allait de nouveau troubler le quiet quotidien de Jordan. Vers les cinq heures, deux hommes accompagnés d'une mule, lourdement chargée, firent leur apparition dans les ruelles de Montaillou. L'un deux, barbe et cheveux blancs, paraissait âgé, l'autre semblait plus jeune, la quarantaine environ. Avec un léger

accent piémontais, l'ancien interpella un villageois pour lui demander l'oustal de Jordan le charpentier. Courtoisement il le renseigna, tout en marmonnant dans sa barbe : « Soun pas d'el païs aquelis dous! »

Quelques instants plus tard, les Bons Hommes frappaient à la porte du charpentier. Il n'y avait que Guillaume le sòci, qui vint ouvrir.

« Que puis-je faire pour vous, mes seigneurs ?

— Nous voulons parler à Jordan le charpentier. Nous avons un message très important à lui communiquer. »

Guillaume les fit asseoir, car ils devraient patienter un moment, Jordan venant de s'absenter. Dix minutes s'étaient écoulées lorsqu'il arriva.

Les deux hommes se levèrent.

« Je suis Raymond du Mas, et voici Pierre Bonnet, mon compagnon Parfait, comme moi-même. Nous te saluons, Jordan ; nous avons beaucoup entendu parler de toi, même jusqu'à Florence. Nous avons participé à l'évacuation du trésor or et argent, aux alentours de la Noël 1243. Dernièrement, nous avons assisté à un important concile cathare en cette ville de Florence. Nous avons été choisis pour effectuer une mission de la plus haute importance et pour cela nous devons prendre contact avec vous. » Jordan écoutait avec attention, et s'interrogeait en son for intérieur. Pourquoi lui ? Bien sûr, il était le gardien du Livre sacré ; mais quoi... ? Attendons la suite, se dit-il.

« Le trésor était très important et très lourd, nous n'avons pas pu tout emporter car il nous fallait traverser toute la montagne jusqu'à Usson. C'était une mission impossible. Nous en avons caché une bonne partie dans une grotte dans les gorges du Caroulet ; il paraît que celle-ci traverse toute la montagne, jusque dans la Frau, proche d'ici. »

Jordan devenait de plus en plus attentif.

« Au concile, le conseil des Anciens a décidé de récupérer une autre partie du trésor, afin de subvenir aux besoins de la colonie cathare réfugiée en Lombardie. Malheureusement, nous ne

connaissions que l'entrée de la caverne, côté Montségur, et il serait déraisonnable de s'aventurer dans les gorges du Caroulet, aux risques et périls d'être aperçus par les archers du duc de Lévis. Aussi nous a-t-on informé que vous, Jordan, gardien du Livre sacré, seriez à même de nous y conduire ; car vous connaissez l'entrée située dans les gorges de la Frau. »

« Ainsi, voilà la raison de leur visite, pensa Jordan. Ils ont besoin de moi pour récupérer le trésor. Amiel Aicard n'y avait fait aucune allusion devant moi ; il avait certainement ses raisons. »

« Ce sera un grand honneur pour moi de vous conduire à la caverne. Je vous remercie de la confiance dont vous m'honorez. Me permettez-vous d'amener Guillaume, mon sòci ? Il a toute mon estime, et je mets en lui beaucoup d'espérance. »

L'Ancien acquiesça d'un hochement de tête.

On les conduisit chez un ami sûr qui pourrait les héberger, en attendant le lendemain.







## LES TRÉSORS RETROUVÉS

**L**E LENDEMAIN, chez Jordan, se réunirent les quatre protagonistes pour élaborer un plan d'action. L'Ancien annonça qu'un bateau, affrété spécialement par le conseil des Anciens de Florence, attendait cette cargaison à Perpignan. Il fallait donc d'abord récupérer le trésor, puis l'acheminer à Perpignan. L'entreprise s'avérait risquée et pleine d'embûches. Jordan réfléchit, concluant que précipiter les choses n'est jamais bon et qu'il fallait un délai de réflexion et de consultation. Aussi demanda-t-il aux deux Parfaits de revenir dans deux jours. Jordan mit ce temps à profit pour prospecter auprès des gens du pays d'Allion, et trouver la personne susceptible de lui fournir le meilleur itinéraire pour arriver à Perpignan.

Ce fut chose faite auprès d'un colporteur de Prades. Celui-ci allait assez souvent dans cette contrée. Il avait découvert un trajet qui lui paraissait sûr. Il lui indiqua : Montailou, Belvis, Joucou, Cailla, Axat, Puilaurens, Gincla, Sournia, Montalba, Millas, et finalement Perpignan. Il proposa même à Jordan de l'accompagner : le charpentier accepta avec joie.

Ensuite Jordan demanda à Dame Esclarmonde de Montailou si elle pouvait lui confier, pour quelques jours, trois archers pour

effectuer une mission périlleuse. Ils devraient revêtir des habits de paysans afin de passer inaperçus. Esclarmonde n'hésita pas une seconde : elle tiendrait à sa disposition trois archers, aguerris au combat.

Il ne restait plus qu'à trouver le mode de transport : pour cela, il s'en alla trouver à Camurac un ami muletier pour lui louer deux mulets avec leurs bâts. Celui-ci accepta, car c'était la période creuse pour le débardage des grumes.

Le 10 octobre 1258, chez lui, Jordan exposa aux deux Bons Hommes le plan qu'il avait mûrement réfléchi. Avec deux mulets, ils iraient à la caverne récupérer le trésor or et argent, puis le cacheraient sous du fourrage, sur les bâts des mulets, et rentre- raient à Montaillou. Ensuite ils répartiraient le trésor dans des peaux de mouton qu'ils coudraient par la suite. Le chargement des mulets serait complété par des peaux de moutons et d'agneaux qu'ils seraient censés négocier du côté de Perpignan.

Il leur révéla aussi qu'ils seraient accompagnés par trois hommes d'armes, gracieusement mis à leur disposition par la châ- telaine, Dame Esclarmonde. L'Ancien hocha la tête et déclara : « Ceci est un bon plan. Que le Seigneur nous vienne en aide ! »

Le lendemain, les préparatifs terminés, nos quatre Bons Hommes enfourchèrent leur monture. À Camurac, ils récupère- rent les deux mulets, puis se dirigèrent vers les gorges de la Frau. Ils prirent grand soin de cacher leurs montures avant d'emprun- ter le sentier conduisant à la caverne.

Vers les midi, ils étaient devant l'entrée sans avoir fait de mau- vaise rencontre. L'ours n'étant plus là, sans hésiter ils s'enfoncè- rent dans les entrailles de la Terre. Les torches furent allumées et la progression continua. La voix de Raymond du Mas résonna sous les voûtes.

« C'est une merveille, cette caverne ; toutes ces concrétions, ces draperies, ces colonnes... Et dire que tout cela a été façonné par la nature, pendant des siècles et des millénaires ! »

Soudain, la caverne s'agrandit. Jordan remarqua le scintille- ment des torches sur l'eau du lac ; la salle où reposait le Livre

sacré n'était pas loin. Il avait décidé de ne pas révéler sa cachette aux autres, car Amiel Aicard lui avait bien dit de ne le faire que lorsqu'il sentirait sa fin proche. Par contre, il demanda à Raymond du Mas où était la cachette du trésor.

Celui-ci répondit qu'ils étaient arrivés de l'autre côté de la caverne, côté Montségur, mais qu'ils avaient aussi rencontré une étendue d'eau ; ils avaient ensuite bifurqué sur la gauche. Donc, d'après Jordan, ils allaient prendre sur la droite du lac souterrain ; justement la partie qu'il n'avait pas explorée. Ils se mirent en route ; la configuration était sensiblement la même que sur la rive gauche. Il constata l'entrée de plusieurs galeries, ainsi que quelques arrivées de ruisseaux se déversant dans les eaux du lac.

Au bout d'un quart d'heure, le bruit assourdissant d'une cascade vint troubler le silence de la caverne. Raymond du Mas, se tournant vers Jordan, lui chuchota : « Ça y est, nous y sommes. Je reconnais les lieux. »

Il se dirigea vers la cascade, suivi de Jordan. Quelle ne fut pas la surprise de ce dernier en apercevant, derrière la cascade, une embarcation ! Une sorte de radeau, fait de troncs d'arbres liés entre eux par de solides cordes. Deux rames grossièrement façonnées reposaient dessus. Ces troncs d'arbre avaient sans doute été acheminés là par le torrent venant du dehors et qui alimentait le lac souterrain.

Raymond du Mas expliqua à ses compagnons où se trouvait l'emplacement du trésor : sur une île au milieu du lac. Jordan était de plus en plus stupéfait, mais en même temps curieux de la suite des événements ; et il n'était certainement pas au bout de ses surprises.

Raymond et Jordan montèrent à bord de l'embarcation, poussés par Pierre et Guillaume, qui resteraient au bord du lac pour signaler où le débarquement aurait lieu. Ils ramaient depuis un moment, éclairés par deux torches, à la lueur tremblotante.

Tout à coup, devant eux, ils distinguèrent une masse rocheuse recouverte de calcite. Une énorme stalagmite se dressait jusqu'à la voûte de la caverne.

« Nous voilà arrivés, déclara Raymond. Légèrement sur la gauche de cette concrétion, nous pourrions débarquer. »

Effectivement, une petite plage permettait d'accoster. Ayant arrimé leur esquif, Raymond du Mas se dirigea vers la gauche, suivi par Jordan.

« C'est là, dans cette cavité », dit-il tout en s'enfonçant à l'intérieur.

C'était une salle de grandeur moyenne. Dans une niche en hauteur, Jordan distingua quelque chose ressemblant à des couvertures. Raymond chuchota : « Dans ces couvertures se trouvent l'or, l'argent, les bijoux de nos frères morts sur le bûcher dressé par l'Inquisition à Montségur. Nous n'avons pu emporter tout le trésor. Il y a huit couvertures comme celle-là, et elles sont très lourdes. Nous en avons pris quatre jusqu'à Usson. Ensuite, nous les avons acheminées jusqu'en Lombardie ; le reste est resté là, bien caché. Nous allons en prendre deux, comme l'a décidé le conseil des Anciens à Florence ; cela devrait suffire pour l'instant à la communauté exilée en Lombardie. »

Ils revinrent au radeau avec leur lourd fardeau et reprirent le chemin du retour. Celui-ci était malaisé à repérer, du fait qu'une projection d'eau avait éteint une des deux torches. La visibilité était presque nulle, et il leur tardait d'apercevoir la lueur des torches de leurs compagnons. Soudain elles apparurent sur leur gauche ; le radeau avait dérivé vers le milieu du lac, apparemment. Quelques instants après, ils accostaient, soulagés d'être arrivés. Le déchargement des couvertures terminé, tous les quatre soulevèrent ensemble l'embarcation pour la remettre à sa place, sous la cascade.

Deux heures plus tard, les mulets étaient chargés. La petite troupe se dirigea vers Montailou. Quatre heures encore et ils entraient dans le village pour se diriger vers l'oustal de Jordan. Ils portèrent les couvertures à l'intérieur. Jordan les mit dans un grand coffre à côté de la cheminée, jeta quelques bûches sur les braises encore chaudes. En quelques minutes, le bois s'embrasa

en crépitant. La chaleur des flammes – de bonnes flammes, celles-là – fut la bienvenue.



Au coin du feu, Jordan regardait les flammes qui léchaient les bûches, ses pensées dans le vague. Comme dans le lointain, mais bien présentes, elles affluaient dans sa tête. Montségur, le bûcher, l'évasion, les spoulgas... Mais plus précisément, c'était vers son amasia Alazaïs que ses pensées se tournaient, cette femme merveilleuse dont le souvenir hantait le plus souvent ses rêves. Il la voyait comme une particule de lumière inaccessible, mais toujours présente à ses côtés.

Trois coups distinctement frappés contre la porte firent revenir Jordan à la réalité. C'était Géralde qui faisait son entrée, portant à bout de bras un panier en berdoules tressées.

« Je vous apporte une bonne soupe de fèves et du pain. Je vous ai aperçus lorsque vous arriviez, et je suppose qu'après votre fatigue, elle va bien vous revigorer.

— Soyez la bienvenue, Géralde, répondit Jordan en prenant le panier. Votre gentillesse nous touche profondément. »

Les deux autres Bons Hommes se levèrent et saluèrent Géralde.

La soirée fut consacrée au transvasement du trésor. Étalés sur la table, les pierres précieuses, l'or, les diamants, les pièces scintillaient de mille feux sous la lumière des calelths et devant les yeux ébahis des Bons Hommes.

Le trésor fut disposé sur trois peaux de moutons, puis elles furent cousues. L'opération se termina vers minuit. La fatigue commençait à les envahir : la journée avait été bien remplie. Raymond et Pierre prirent congé, retenus quelques instants par Jordan qui avait quelque chose à leur dire : « Nous consacrerons la journée de demain aux préparatifs de l'expédition. Soyez ici vers les neuf heures ; bonne nuit, et que le Seigneur vous fasse miséricorde. »

Le 15 octobre 1258, un remue-ménage inhabituel troubla la tranquillité du petit village de Montailou. La nouvelle se répandit aussitôt, Jordan partait à Perpignan; un important rendez-vous l'y attendait; il se joignait à un groupe de colporteurs de Prades qui allaient faire du négoce dans cette contrée. Une bande de curieux s'était rassemblée sur la place, d'où ils pouvaient apercevoir le départ de la troupe. Celle-ci s'ébranla vers les dix heures, en cette matinée automnale, sous un soleil naissant et quelque peu blafard.

Espezel et Niort furent dépassés assez rapidement. Dans les gorges du Joucou, les archers redoublèrent de prudence, au cas où : c'était un endroit idéal pour dresser un guet-apens, et les brigands étaient nombreux à cette époque. L'obstacle fut franchi sans encombre, au grand soulagement de tous.

Plus tard, les tours du castel de Puilaurens apparurent, baignées par le soleil couchant et auréolées de teintes orangées. La nuit commençait à envelopper les frondaisons alentour, et il était grand temps de trouver un bon endroit pour bivouaquer. Au détour du sentier, dans la pénombre des ramures et du feuillage, surgit une bâtisse délabrée, aux contours fantomatiques.

Deux archers s'en approchèrent prudemment. Quelques minutes plus tard, ils étaient de retour avec une bonne nouvelle : il s'agissait d'une ancienne ferme, délabrée certes, mais l'écurie avait encore son toit et pouvait accueillir hommes et bêtes. La troupe s'y engouffra pour y passer la nuit. Un tour de garde fut établi. Les hommes se partagèrent un modeste repas et les animaux eurent leur ration de grain.

Au cours de la nuit, un bruit de branches brisées, puis des grognements se firent entendre. Le garde s'en inquiéta, s'approcha des buissons d'épineux d'où provenait le bruit, arbalète pointée. Une harde de sangliers fourrageait hardiment la terre, pour y trouver sa nourriture; il en visa un, qui se tenait légèrement à l'écart des autres. Habilement tiré, le carreau d'arbalète se ficha dans le cœur de la bête, qui s'écroula, mortellement touchée. Ceux qui mangeaient de la viande auraient l'ordinaire amélioré

dans les prochains jours. Il s'en fut réveiller un collègue pour l'aider à dépecer la bête.

Les oiseaux commençaient leurs gazouillis pour annoncer l'aube naissante. Sous les frondaisons, les fumerolles de brouillard s'enveloppaient autour des troncs des bouleaux et des hêtres qui se dressaient fantomatiquement vers la lumière. Les hommes ouvrirent un œil, puis deux, étirant leurs muscles endoloris par la fraîcheur nocturne. Les chevaux, impatients, martelaient le sol de leurs sabots.

Les Bons Hommes, parmi lesquels Jordan, firent leurs réprobations à la vue du sanglier dépecé ; mais après tout, chacun était libre de choisir sa voie en ce bas monde. Le déjeuner rapidement avalé, la petite troupe reprit lentement sa marche, non sans avoir vérifié que tout était en état.

Gincla et Sournia furent rapidement atteints, mais en début d'après-midi. Deux mulets donnaient des signes de fatigue et traînaient un peu la patte ; la marche en fut considérablement ralentie. S'étant concertés, après vérification de l'état des bêtes, d'un commun accord ils décidèrent qu'il allait falloir s'arrêter. Le soleil commençait sa descente vers l'Ouest. C'était aux environs de quatre heures. Le sentier caillouteux et malaisé longeait une falaise lorsqu'ils aperçurent, au détour de celui-ci, un porche annonçant une cavité.

Deux archers s'en approchèrent puis firent signe au restant de la troupe que la voie était libre. Il s'agissait d'un grand abri sous roche ; un bon endroit pour établir le bivouac. Les archers se chargèrent de la corvée de bois. Un grand feu fut allumé dans un recoin de l'abri providentiel. Au moins, cette nuit, ils auraient chaud.

Après le repas, un tour de garde fut établi puis tout le monde s'installa tant bien que mal dans son coin pour dormir.

Vers les huit heures du matin, la petite troupe s'ébranla. Les deux mulets allaient mieux ; il fallait même les retenir pour qu'ils ne dépassent pas tout le monde. Tant mieux, car Jordan avait

prévu une marche accélérée, comptant bien rejoindre Perpignan avant la nuit.

Malgré quelques petits contretemps, autour de quatre heures le groupe atteignit les faubourgs de la ville portuaire. Plusieurs relais-poste tenaient établissement le long de la rue qu'ils arpenaient ; l'un d'eux parut leur convenir, et ils s'y arrêtèrent.

Quelques instants plus tard, les trois Bons Hommes, accompagnés des mulets, se dirigèrent vers le port. D'après les dires de Pierre Bonnet, le bateau s'appelait « La Providence ». Ils déambulaient le long des quais lorsqu'ils aperçurent, parmi la multitude de mâts de navires, la bannière de Florence sur l'un d'eux, flottant au gré du vent. C'était un voilier magnifique, rutilant.

Accoudés au bastingage, des marins fumaient la pipe tout en plaisantant.

« Holà, matelots ! nous sommes attendus. Allez quérir votre capitaine ! »

Quelques minutes s'écoulèrent lorsqu'il fit son apparition, du haut de la passerelle. Il interpella les nouveaux venus.

« Quel bon vent vous amène, que voulez-vous ? »

Mathieu monta jusqu'à lui, sortit quelque chose de sa poche et le lui montra. La visage du capitaine s'illumina et le ton de sa grosse voix changea.

« Soyez les bienvenus à mon bord, nobles seigneurs ; nous n'attendions que vous pour lever l'ancre. »

Mentalement, Jordan fit la relation avec les jetons de présence ; ce devait être l'un d'eux qu'il venait de montrer au capitaine. Celui-ci fit signe aux marins de descendre sur le quai pour charger à bord la précieuse cargaison. Les deux Bons Hommes congratulèrent Jordan, car c'était grâce à son aide si cette mission avait été menée à bien. Ils lui demandèrent de les accompagner jusqu'à Florence ; Jordan répondit que la mission que lui avait confiée Amiel Aicard n'était pas terminée. Il devait rester à Montailou.

Les deux Bons Hommes embarquèrent. Quant à Jordan, il se dirigea vers le relais-poste, l'esprit léger et soulagé. Tout s'était parfaitement déroulé selon le plan qu'il avait élaboré ; il franchit

le porche, s'en alla remiser les deux mulets à l'écurie, leur donna leur ration de foin puis se dirigea vers la salle commune pour y retrouver ses compagnons.

Le colporteur qui les avait guidés demanda à Jordan la date du départ. « Demain, jour de repos ; nous partirons après-demain », répondit-il.

Le retour à Montaillou fut plus rapide que l'aller. Deux jours de route et Jordan rentrait chez lui.



Les derniers jours d'octobre furent mis à profit pour organiser un prêche, où il convia plusieurs personnalités des pays d'Allion et de Sault. Les seigneurs de Belcaire, Esclarmonde d'Allion, le seigneur de Belvis, de Roquefeuil et une quarantaine d'autres personnes vinrent de tout le plateau.

« Amis de Dieu, vous êtes les bienvenus. » L'assemblée des croyants fit les trois genuflexions rituelles face à Jordan et murmura : « Bienvenue aussi à toi, Jordan. Nous t'écoutons. »

« Depuis notre dernière réunion, avez-vous respecté les règles de notre Église ?

— Oui, répondit l'assistance.

— C'est bien, mais vous pouvez faire certainement plus ; car le salut de votre esprit ne dépend que de vous. Si vous voulez que celui-ci demeure dans le royaume de la lumière, et n'erre plus sur Terre, le royaume de Satan, méprisez votre enveloppe charnelle qui l'emprisonne, afin qu'il soit purifié. Alors, le Seigneur vous mènera à bonne fin. »

Puis ce fut la confession publique, qui se termina par le baiser de paix.

Jordanet rentra fin octobre de son périple musical. Comme chaque fois, il rapportait à Corba quelques petits cadeaux, des vêtements qu'elle s'empressait de déballer et d'essayer. Il s'agissait le plus souvent de babioles sans trop de valeur, mais Jordanet attendait toujours cet instant avec impatience ; car l'ardeur dont

Corba faisait preuve était un moment de bonheur partagé. Elle passait aussitôt sa nouvelle parure, caressant et tapotant le tissu avec satisfaction : « C'est magnifique, mon chéri ! » Puis elle lui sautait au cou pour le couvrir de baisers.

Pendant ces deux mois d'absence, Jordanet avait sillonné au gré des foires le plat pays de l'Aude, du Kercor, du Carcassonnais et du Sabarthès. Il raconta ses retrouvailles avec Tristan de Puivert le troubadour. Ils avaient ensemble animé quelques soirées au castel de Puivert, dans la magnifique salle de musique du donjon. Il gardait aussi un bon souvenir de Carcassonne, où il était resté huit jours ; les habitants étaient connaisseurs et avaient l'oreille musicale.

Il attrapa la besace qu'il avait posée sur une chaise et en sortit deux bourses bien rebondies, en étala le contenu sur la table. Quelques pièces roulèrent par terre.

« J'ai ramené un bon pécule. Nous passerons l'hiver sans besoins. »

Corba remuait les pièces : elle n'en avait jamais vu autant à la fois. Elle alla vers un coffre, en souleva le couvercle pour en extraire quelques habits qu'elle tendit à Jordanet.

« Essaye-les ! Il me tarde de voir s'ils te vont bien. Je les ai confectionnés avec l'aide de Géralde, pendant ton absence. »

Il s'agissait de deux pantalons en velours côtelé, marron, et de deux chandails paraissant très chauds. Jordanet s'exécuta et enfila pantalon et chandail, puis tourna sur lui-même plusieurs fois, tel un danseur, sous le regard amusé de Corba.

« Arrête de faire l'idiot ! » Elle le détailla de haut en bas. « Je suis contente, j'avais peur de m'être trompée dans les mesures. Mais je vois que j'ai eu le coup d'œil. Avec ces habits, tu auras chaud cet hiver. »

La nuit des retrouvailles fut torride pour les deux corps enlacés ; ils chavirèrent tous deux dans une extase amoureuse indescriptible.

Jordanet consacra la journée suivante à fendre et ranger le bois nécessaire pour passer l'hiver.

En fin de journée, il se rendit chez son père qu'il n'avait pas vu depuis un si long temps. Corba lui avait signalé son expédition à Perpignan, mais il voulait en savoir plus. Il le trouva encore à l'atelier de Tistounet, ainsi que Guillaume, son sòci, en train de terminer une armoire pour un client de Camurac.

« Content de te voir, mon fils ! Ces deux mois ont été longs en ton absence. Il est presque l'heure du repas, et j'ai beaucoup de choses à te dire. Rejoins-moi demain matin, nous aurons tout le temps de discuter. »

Le lendemain, vers neuf heures du matin, Jordan était assis devant le feu de bois, en train de méditer. Guillaume s'affairait à peler quelques légumes pour le potage de midi. Jordan invita son fils à s'asseoir à ses côtés et commença à lui raconter l'extraordinaire épopée qu'il venait de vivre en compagnie des deux Bons Hommes et la découverte d'un autre trésor dans la caverne des gorges de la Frau. Ce trésor était constitué de huit couvertures cousues et remplies d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Jordanet n'en croyait pas ses oreilles.

« Huit couvertures..., murmura-t-il, cela devait peser lourd ?

— Justement, venons-en au moment où il fut décidé d'évacuer le trésor, continua Jordan. Les Gascons venaient de prendre pied sur la montagne, aidés par d'habiles grimpeurs qui escaladaient de nuit des parois vertigineuses. Ils prirent d'assaut une tour et en égorgèrent les occupants. Rapidement, le gros des troupes investit toute la montagne, jusqu'aux abords du castrum. Cela se passait aux alentours de la Noël 1243. Dès lors, la situation devint intenable dans le castrum assiégé de toutes parts. La prise de la barbacane augmenta la précarité de la situation. Au cours d'une réunion entre les différents responsables du castrum et des Parfaits, il fut décidé d'évacuer l'argent et les bijoux déposés par les cathares vivant sur le pog. Les protagonistes furent triés sur le volet pour mener à bien cette mission qui s'avérait des plus périlleuses. Bertrand Marty leur enseigna l'entrée secrète d'une cavité située dans les gorges du Caroulet ; ils devaient y déposer une partie du trésor ; quatre couvertures plus précisément ; les

quatre autres seraient acheminées de lieux sûrs en lieux sûrs jusqu'en Lombardie. Ne connaissant que l'entrée dans les gorges du Caroulet, Pierre Bonnet et Raymond du Mas reçurent pour mission de me contacter, les Anciens de Florence les ayant avertis que j'en connaissais l'entrée dans les gorges de la Frau. »

Jordan fit une pause. Guillaume avait servi la tisane de menthe. Tous trois burent en silence, leurs pensées vagabondaient dans la caverne mystérieuse.

Jordan poursuivit son récit. Jordanet était impatient de connaître la suite de cette fantastique histoire.

Il lui raconta la découverte du radeau sous la cascade, l'île au milieu du lac, puis l'épopée à cheval et à dos de mulets par des chemins détournés jusqu'à Perpignan. Un long silence obsédant et envoûtant suivit le récit de Jordan, troublé seulement par le crépitement des flammes dévorant les bûches de bois sec dans la cheminée.

Jordanet, le premier, rompit ce silence.

« Eh bien, quelle aventure... J'aurais aimé en faire partie ; ce devait être excitant !

— Fantastique, tu peux le dire, mon fils ; mais maintenant, au lieu d'un seul, c'est deux trésors que j'ai en garde. Vous êtes également dans le secret, mes enfants ; faites-moi le serment de ne pas le révéler, même dans les pires moments, même sous la torture. Le dernier vivant de nous trois le transmettra à la personne qu'il jugera digne d'en devenir le nouveau gardien ; qui lui aussi le transmettra de génération en génération.

Ainsi, le Livre sacré des Anciens, dans sa cachette de la Frau, attendra le moment où la terre entière, enfin libérée du monde des ténèbres, pourra, à la lumière d'un monde nouveau, révéler les textes sacrés, écrits en lettres d'or par les sages au commencement des temps.





# Lexique

## AMASIA

n. f. ◇ Épouse.

## BERDOULE

n. f. ◇ Lanière de noisetier servant à fabriquer les paniers.

## LE BIDORTE

*toponyme* ◇ Sommet de la montagne de la Frau.

## LA CAOUGNO

*toponyme* ◇ La grotte au-dessus de Montségur. – Le nom commun *caugno* désigne une grotte, une caverne, une cavité souterraine.

## CLARINE

n. f. ◇ Petite cloche en bronze qu'on suspend au cou des moutons.

## CONSOLAMENT (*occitan*), CONSOLAMENTUM (*latin*)

n. m. ◇ Baptême des mourants qui leur apporte l'espérance du salut et la rémission des péchés. Le mourant est alors consolé.

## DOMUS voir OUSTAL

## ENDURA

n. m. ◇ (en occitan : privation, jeûne). Pratique du catharisme consistant, pour un croyant sentant sa fin prochaine, à se laisser mourir de faim ou de froid en se retirant dans la montagne ou un endroit désert. Elle s'est surtout développée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle dans le comté de Foix sous l'influence du pasteur cathare Peire Authié.

## GRASAL

n. m. ◇ Pot en terre dans lequel on conservait le gras du cochon.

**OULE**

n. f. ◇ Marmite dépourvue d'anses, chaudron.

**OURSAILLÈ**

n. m. ◇ Montreur d'ours.

**OUSTAL** (*occitan*), **DOMUS** (*latin*)

n. m. ◇ Maison, foyer.

**REBEC**

n. m. ◇ Petit instrument médiéval à deux ou trois cordes frottées par un archet, à caisse de résonance piriforme légèrement bombée, et dont la sonorité est assez perçante.

**SÒCI** n. m., **SÒCIA** n. f.

◇ Dans le catharisme, novice qui apprend la doctrine des Bons Hommes sous la conduite d'un Parfait.

**SOL TOULZA**

n. m. ◇ Pièce de monnaie en circulation au Moyen Âge.

**SOUC**

n. m. ◇ Billot, tronçon de bois.

**SPOULGA**

n. f. ◇ Grotte fortifiée.

**SAINT-NICOLAS**

*toponyme* ◇ Ancien nom de la rivière de Montségur (aujourd'hui appelée le Lasset).

**TABAR ou TABARD**

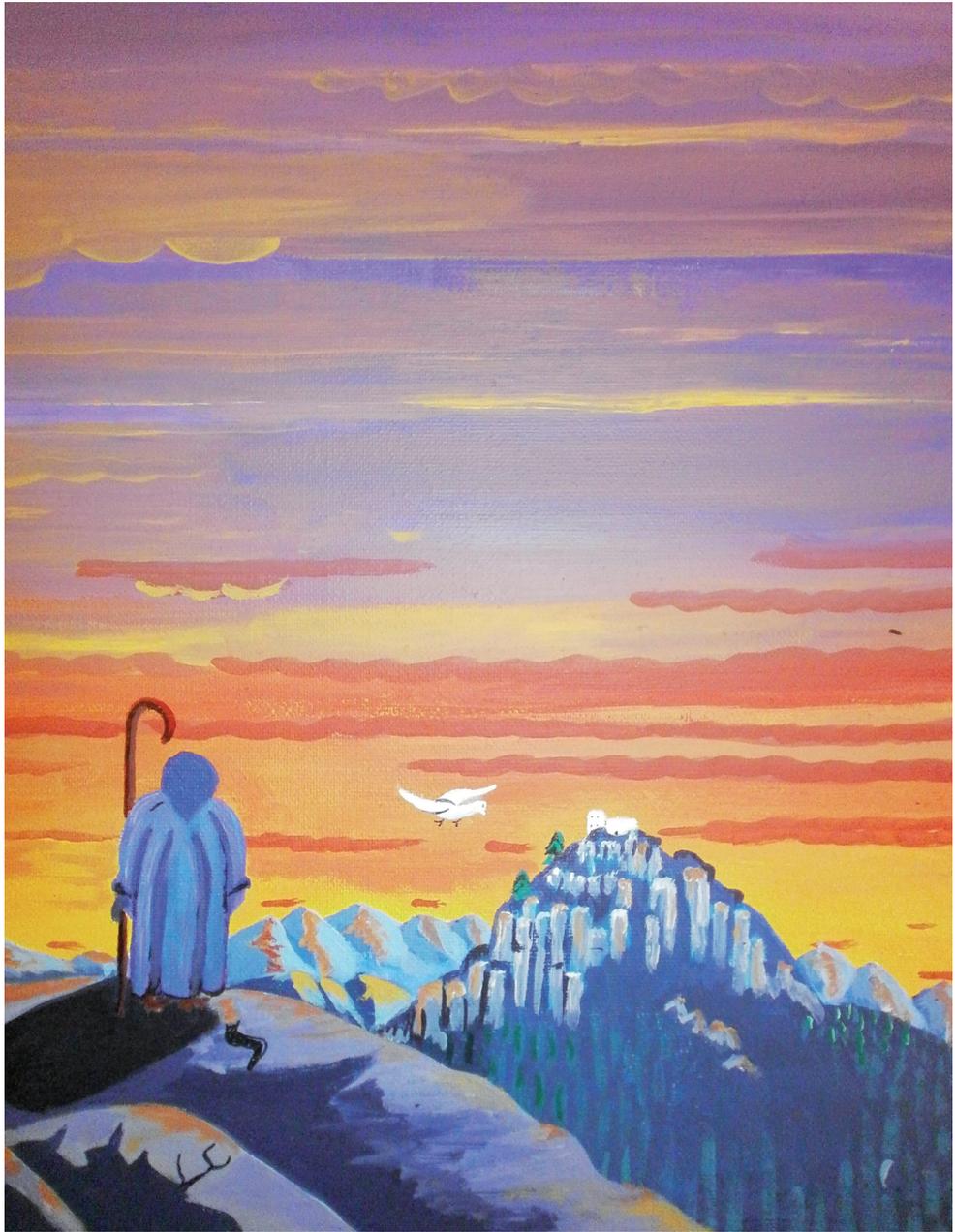
n. m. ◇ 1. Manteau court et ample, à manches formant ailerons, à fentes latérales, porté au Moyen Âge par dessus l'armure ou la cotte de maille. - 2. *Par analogie*. Tunique brodée d'armoiries portée par les hérauts d'armes.

**TAILLOUS**

n. m. pl. ◇ Pommes de terre coupées en deux, cuites dans l'oule.

**TOUPÎ**

n. m. ◇ Pot à feu en terre cuite (aujourd'hui en métal émaillé), de forme ronde, avec une poignée.



Ce roman a été écrit et imaginé  
par deux auteurs :  
la première partie, « L'Endura d'Alazaïs »,  
par Maurice-Armand Briole ;  
la suite par René-Roger Briole,  
en mémoire de son frère décédé  
avant d'avoir pu achever son œuvre.



#### MAURICE-ARMAND BRIOLE

Né à Montségur le 31 mai 1932. Professeur de français, a exercé à Angoulême puis à Lyon. Expert en balistique (tir olympique), Président du TOL (Tir Olympique Lyonnais), 800 membres. Délégué par l'Académie pour entraîner l'Équipe de France de Tir Olympique pendant plusieurs années. Revenu à Lyon pour terminer sa carrière d'enseignant, où il décède en 2005. Auteur de *Souviens-toi, Montségur*.

#### RENÉ BRIOLE

Né à Montségur le 15 décembre 1937. Exerce le métier de commerçant jusqu'en 1995, date à laquelle il ouvre à Montségur une librairie spécialisée en ouvrages sur le catharisme et l'ésotérisme. Commence en 1996 à sculpter le talc. En 2001, pendant une exposition de peinture avec quelques amis en l'église de Montségur, ils décident d'un commun accord avec la Mairie de fonder une association de peintres et sculpteurs (Arts Montségur). En 2009, il organise la première Fête des Arts avec succès, et en 2013 y ajoute le Salon du Livre et de la Bande Dessinée.

En 2011, l'association décide d'ouvrir une galerie d'art dans un local mis gracieusement à disposition par René Briole. Elle fut inaugurée en présence de nombreuses personnalités le 23 avril 2011. Les œuvres présentées sont sous la responsabilité des membres de l'association.

*Je remercie les amis qui m'ont aidé  
pour la mise en forme de cet ouvrage  
et sa diffusion :*

François-Régis Taveau et Camille Vandoorsselaere.

*Avec le concours de  
Christian Donzé, Yves Courselle  
et des*

*Éditions Les Trois  $\mathcal{R}$   
pour cette seconde édition.*

**Contact**

Christine BRIOLE  
N° 127 LE VILLAGE  
09300 MONTSÉGUR

## Imprimerie du Noisetier

7 rue Sébilé  
09300 Lavelanet  
05 61 01 00 79  
impnoisetier@free.fr  
www.impnoisetier.fr

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 2023

